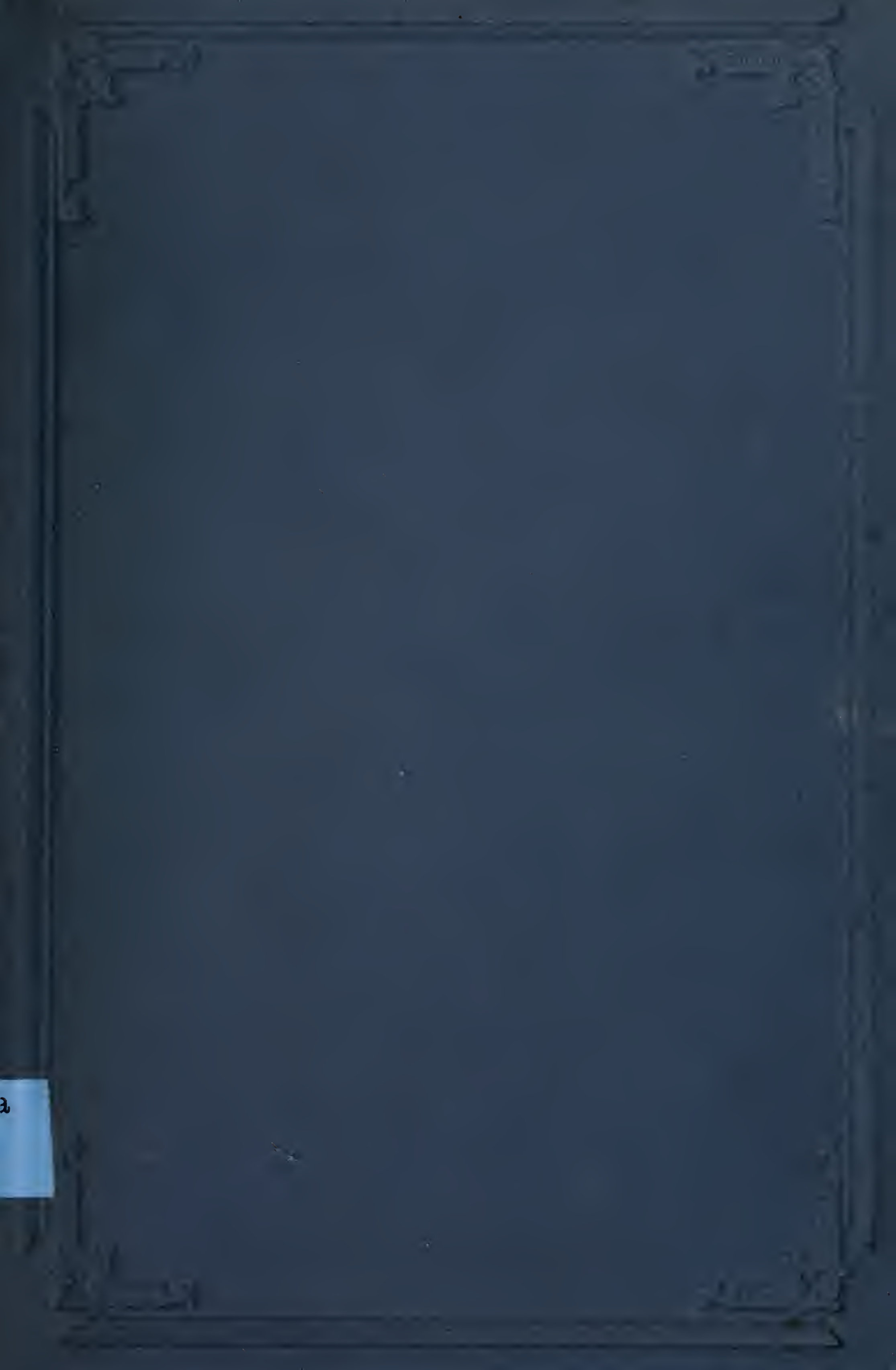


LA

SOCIÉTÉ DE BERLIN

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

COMTE PAUL VASILI

LA SOCIÉTÉ DE BERLIN

AUGMENTÉ DE LETTRES INÉDITES

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
NOUVELLE REVUE
23, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 23

1884

LA

SOCIÉTÉ DE BERLIN

Mon jeune ami,

J'ai reçu votre lettre du 18 de ce mois, par laquelle vous m'annoncez votre entrée dans le service diplomatique, ainsi que votre nomination comme attaché à Berlin. La première nouvelle m'a réjoui et je vous en félicite de tout mon cœur; la seconde ne m'a fait aucun plaisir. Berlin n'est pas un poste heureux pour débuter. Il y a là trop de sérieux intérêts politiques en jeu, et pas assez d'amusements pour un jeune homme de

votre âge qui y arrive en inconnu. La société n'y est pas accueillante pour les étrangers; les hommes en place sont très réservés; les femmes, prudes ou dissolues; les jeunes gens, pour la plupart, mauvais sujets. On y danse beaucoup, ce qui vous plaira médiocrement, et on n'y cause pas du tout, ce qui vous enchantera encore moins. Berlin est essentiellement petite ville. On y commère et on y médit plus que partout ailleurs; en outre, il s'y forme une quantité d'intrigues. La société y est extrêmement mauvaise langue et continuellement à l'affût d'un scandale quelconque; elle n'a aucune lecture, peu d'instruction, et pas le moindre intérêt en dehors de ce qui la touche immédiatement.

Il faut très bien connaître la société de Berlin pour ne pas s'y perdre, ou plutôt il faut bien connaître toutes les différentes sphères de société qu'il y a à Berlin, pour que le séjour en devienne intéressant et profitable. Je crains que vous n'ayez ni le temps ni même l'occasion d'étudier le caractère des gens avec lesquels vous allez vivre.

Vous me dites regretter d'arriver à Berlin au moment où je le quitte pour ne plus y revenir, et vous me demandez de vous aider dans vos débuts en vous traçant quelques silhouettes des personnes que vous aurez l'occasion d'y rencontrer. Je ne vois pas d'inconvénient à cela, mais à la condition que vous soyez absolument discret. Je n'écrirai que pour vous, pour votre instruction personnelle et spéciale. Je dis instruction et non conviction; ma façon de juger, d'observer, de conclure, ne doit en aucune façon vous influencer. Vous savez que je suis un homme très susceptible de préjugés et de préventions. Il se peut que je ne sois jamais juste; c'est à vous de démêler où je suis vrai, où je suis faux. Un double travail sur les observations et sur l'observateur vous sera profitable.

Ne me demandez aucune suite dans mes lettres. Je les ferai comme il me plaira, quand il me plaira. Vous connaissez mon horreur des catégories et des classifications. A mesure que j'en aurai une, ou deux, ou trois intéressantes, je vous les enverrai. Ne comptez pas sur des dates fixes.

La chasse, mon goût pour la flânerie longtemps traversé me feront plus d'une fois négliger ma promesse d'écrire pour vous mes souvenirs de Berlin; vous attacherez d'autant plus de prix à mes lettres, je l'espère, qu'elles vous seront toujours une surprise dans le prévu.

LA FAMILLE ROYALE

PREMIÈRE LETTRE

L'empereur Guillaume est, sans contredit, le prince le plus populaire parmi son peuple qui existe de notre temps. Outre ses succès militaires, c'est un homme très aimable, très bienveillant de sa personne, très paternel dans sa bonté. Sans être d'une intelligence remarquable, il a le coup d'œil sûr et possède le talent de découvrir les gens susceptibles de lui devenir utiles, de les pousser en avant et de les soutenir envers et contre tous. Il n'a aucune vanité, disparaît lorsque cela est nécessaire, s'efface derrière son chan-

celier, et, quoiqu'il souffre des volontés impérieuses de ce dernier, a trop de dignité pour laisser le monde s'en apercevoir.

Il est ambitieux, mais ambitieux brutalement, par sentiment de convoitise du bien de son prochain; il a au moral le même appétit qu'au physique; il voudrait toujours avoir plus que ce qu'il possède déjà, et encore aujourd'hui ne peut se consoler de n'avoir pas pris la Saxe en 1866. Il est absolu dans ses principes, dans ses volontés, a des favoris, mais ne leur permet jamais de s'occuper de politique, la réservant exclusivement à ses ministres. L'empereur Guillaume croit à l'insuffisance de son fils et tient à ce que toute l'Allemagne pense comme lui.

Il joint à une grande persévérance un immense égoïsme. Du gouvernement, il s'occupe plus qu'on ne le croit généralement, dès qu'il s'agit d'une question qui lui est personnelle; alors il met de l'opiniâtreté à faire triompher ses idées; mais, pour le reste, il s'en rapporte aux autres. L'armée a eu lui un solide défenseur, et c'est la seule

chose dans laquelle il n'a pas permis au prince de Bismarck de s'immiscer. Il n'a jamais approuvé la conduite du prince royal pendant la courte régence de ce dernier en 1878.

Le traité de Berlin lui a déplu; il aurait voulu une Bulgarie plus petite, et a été indigné de l'émancipation des juifs en Roumanie. Ces deux points lui ont été très déplaisants, à ce qu'il assurait un jour à l'un de mes amis dans un moment d'épanchement. Peut-être est-ce le dépit de n'avoir pas été consulté dans une aussi grave circonstance qui le domine? Peut-être est-ce vraiment sa conviction politique qui le pousse à déplorer ces deux points? Il a eu surtout dans sa vie beaucoup de bonheur, bonheur qu'il sait, du reste, apprécier. En public, il ne parle jamais politique, mais est essentiellement homme du monde. Sa politesse est extrême et pas affectée. Il sait qu'il doit tout aux autres et n'ignore pas la reconnaissance; mais, d'un autre côté, il ne permet à personne d'oublier que c'est son nom qui a couvert tout ce qui s'est fait. En somme, il

est d'une bonté réelle, d'une franchise vraie, d'une intelligence moyenne, d'un esprit un peu étroit, d'un bon sens très développé, d'un cœur excellent; c'est une individualité qui ne peut qu'inspirer de la sympathie et du respect à son peuple, et qui aura sa place parmi les grands souverains, sans avoir jamais été un grand homme.

L'impératrice Augusta a un certain esprit naturel; elle s'imagine en avoir plus que ce n'est le cas. C'est une personne qui a eu des amis ardents, des admirateurs passionnés et des détracteurs acharnés. Ceux qui lui ont attribué une grande intelligence ont eu tort; ceux qui l'ont dit méchante et nuisible, tort également. Elle n'a pas une intelligence hors ligne; elle n'est pas mauvaise, mais elle est intrigante, fausse, affectée. Elle veut absolument jouer un rôle, se donne un mal infini pour qu'on la croie instruite, lettrée, au courant de tout ce qui se passe dans le monde de la science et des arts, et aussi afin de se rendre populaire. Mais elle n'a aucune dignité,

aucun esprit de conduite; elle confie ses secrets à sa femme de chambre, M[lle] de Neundorff, et cette dernière se livre, en commun avec plusieurs dames du grand monde, à toutes sortes de petites intrigues, à la tête desquelles se trouve l'impératrice. Elle s'entoure de courtisans et de favorites, qui sont les premiers à dire du mal de leur protectrice. Bonne femme au fond, très charitable, mais ridicule par ses efforts de vouloir paraître remarquable. Son cœur est excellent, sa bonté inépuisable, mais elle ignore l'art de donner et a le talent d'ôter à ses bienfaits tout leur prix. Fatigante à force d'être aimable, elle obtient toujours le contraire de ce qu'elle désire. Peu aimée en général, elle n'a jamais été appréciée. On ne croit ni à sa philanthropie, ni à sa charité, ni à aucune des qualités qu'elle possède réellement. Elle fatigue tout le monde, depuis l'empereur jusqu'à ses domestiques. Malheureuse créature, mais malheureuse surtout par sa propre faute. Lorsqu'elle disparaîtra, on poussera un soupir de soulagement, mais on la regrettera plus tard.

Le prince royal n'a pas été jusqu'à présent un homme d'action ; c'est un père de famille dans le sens le plus entier du mot. Il semble ne vivre que pour sa femme, et adore ses enfants à l'exception de son fils aîné, dont il craint l'esprit hardi. On répète beaucoup à la cour que ses idées politiques appartiennent au domaine du rêve. Son admiration passionnée pour la princesse l'a rendu tout à fait anglais par le cœur. Depuis vingt-cinq ans, il vit dans la situation d'un prince qui peut régner du jour au lendemain, et s'irrite de la position fausse et subalterne dans laquelle on le tient. L'empereur et M. de Bismarck le considèrent comme un utopiste ; il aime les arts, encourage les lettres, et je ne serais point étonné que son idéal fût le caractère d'Auguste ; il protège de petits Virgiles qui, même réunis, nous le confessons, ne valent pas le grand. Lorsqu'il montera sur le trône, il fera une politique tout autre que celle de son père. Aussi ceux qui détestent cette politique à l'intérieur ou à l'extérieur mettent-ils leur espoir en lui ; se trompent-ils? Le

prince saura-t-il jamais prendre une décision ou du moins la prendre à temps ? Ses manières sont froides ; malgré sa bonne grâce, on ne se sent pas à l'aise avec lui. Il a de la familiarité plus que de la bienveillance. Son cœur est vraiment bon, mais ses détracteurs prétendent qu'il ne parviendra pas à conquérir une plus grande situation comme souverain qu'il n'a su en conquérir une comme héritier du trône. Il n'a aucune ambition, mais le désir légitime de régner. Il n'oublie jamais une injure, malgré sa bonté qui est infinie. Sous son règne, l'Allemagne aura la paix, et le plus grand bonheur qui puisse arriver à la France serait que ce règne se prolongeât. Il n'est pas populaire dans l'armée. Il est discuté, non comme intelligence usuelle, mais comme intelligence politique, dans la société, même par ceux qui l'approchent de plus près. On a entretenu sur lui des légendes défavorables. Son père le redoute et essaye de l'effacer autant que possible ; son fils conteste sa valeur. Dans le pays, on se fait une très haute idée du prince

royal, et on s'en fait une très petite dans sa famille.

La princesse royale est une femme universelle. Elle écrit des mémoires politiques, entretient des correspondances avec les philosophes, sculpte, peint, compose des sonates, fait des plans d'architecture, etc. Elle a beaucoup d'intelligence naturelle, mais une instruction tellement étendue, qu'à certains moments il semble que la surabondance de ses idées nuise à leur coordination. Sa puissance a quelquefois pour résultat d'obscurcir la netteté des idées dont elle s'empare et les opinions qu'elle professe.

Elle ne recherche point l'esprit d'à-propos ; ses richesses sont si nombreuses qu'elle est portée à les contenir, et parle un peu comme écrivait La Rochefoucauld, par maximes.

Le monde doit lui déplaire. Elle ne l'aime pas et, sans doute, elle le méprise, car on rencontre à ses soirées des gens qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, et qui ne se mêlent que chez elle à

la société. Elle ne fait rien pour mériter le titre de femme du monde, mais en revanche elle a le sentiment, on pourrait dire l'orgueil, de sa supériorité comme princesse. Elle semble dédaigner la fidélité des relations. Un rien la détache ou l'irrite, tandis que, s'il s'agit d'une idée à soutenir, elle y mettra une persistance résolue, faite pour triompher de tous les obstacles.

Elle s'occupe de politique, et elle a sur ce sujet ses opinions particulières, qui ne sont pas toujours les opinions admises dans son entourage immédiat. Aussi, sous prétexte de satisfaire ses goûts artistiques, va-t-elle souvent en Italie, pour n'avoir pas à approuver ce qu'elle blâme ou pour céder sur ce qu'elle défend.

Elle est sincèrement et résolument libérale, et c'est l'un des graves reproches qu'on lui fait.

Ses rapports sont très tendus avec l'impératrice ; ils le sont moins avec l'empereur. Elle a sur son mari, par l'affection et par le savoir, une influence sans bornes.

Le prince Guillaume, son fils aîné, n'a encore que vingt-quatre ans. Il est donc difficile de dire déjà ce qu'il deviendra; mais ce qui est incontestable dès à présent, c'est que c'est un garçon d'avenir, d'esprit, de tête et de cœur. Il est le plus intelligent parmi les princes de la famille royale. Avec cela, brave, entreprenant, ambitieux, tête folle, mais cœur d'or, sympathique au suprême degré, ayant de l'entrain, du brio, du mouvement dans le caractère, et l'esprit de la repartie dans la conversation qui pourrait presque faire croire qu'il n'est pas Allemand. Il adore l'armée, dont il est aimé aussi. Il a su, malgré son extrême jeunesse, se rendre populaire dans toutes les classes de la société, a de l'instruction, de la lecture, forme des projets pour le bien-être de son pays, possède une perception remarquable pour tout ce qui touche à la politique. Ce sera certainement un homme distingué, et très probablement un grand souverain. La Prusse retrouvera peut-être en lui un second Frédéric II, mais sans le scepticisme du premier; avec cela il possède une

dose de gaieté et de bonne humeur qui atténuera les petites duretés qu'en vrai Hohenzollern il a dans le caractère. Il sera essentiellement un roi personnel, ne se laissera pas conduire, aura le jugement sain et droit, la décision prompte, l'action énergique, la volonté ferme. Lorsqu'il arrivera au trône, il continuera l'œuvre de son grand-père et défera certainement celle de son père, quelle qu'elle soit. En lui, les ennemis de l'Allemagne auront un adversaire redoutable ; il peut devenir le Henri IV de son pays. Son plus grand défaut consiste dans un penchant trop prononcé pour les femmes. Il a des maîtresses en quantité, et il peut tomber un jour sur une favorite qui saura le gouverner ; sa femme est trop peu de chose pour exercer sur sa nature fougueuse le moindre empire ; il la néglige déjà, et l'abandonnera tout à fait bientôt, car elle n'a aucun charme capable de l'attirer et de le retenir. Il n'est pas probable qu'il se prenne jamais aux filets d'une personne dépourvue d'intelligence, et quant à ce qui regarde ses amours actuelles, elles n'ont pas

encore de conséquence. Tant qu'il continuera, ainsi qu'il l'a fait jusqu'ici, à satisfaire ses passions dans les classes inférieures de la société, la chose restera sans danger ; mais si son attention était un jour éveillée par une femme du monde, alors il faudrait suivre ses actions avec grand soin, et l'on ne pourra le juger définitivement que par ce point vulnérable.

LE PARLEMENT

DEUXIÈME LETTRE

L'un des récents articles de la *Gazette de l'Allemagne du Nord,* au sujet de la dernière note du cardinal Jacobini, a soi-disant beaucoup ému les journaux ultramontains, la *Germania* entre autres, qui y a répliqué par un autre article franchement agressif. Cette agression, à laquelle le prince de Bismarck était bien certainement préparé, et que peut-être même il appelait de ses vœux, mettra probablement fin, quant à présent, aux négociations avec Rome, lesquelles, tout en n'étant pas brisées, resteront en suspens jusqu'à ce qu'il plaise

au chancelier de les jeter de nouveau comme appât aux députés du parti du centre, afin d'en obtenir un vote quelconque dont il aura besoin. C'est une chose curieuse à observer que la manière adroite à l'aide de laquelle le prince de Bismarck manœuvre au milieu de tous les écueils de la vie parlementaire en Allemagne, et c'est presque à faire croire qu'il a conclu un pacte secret avec le diable que de voir la façon dont il triomphe de tous les obstacles, surmonte toutes les haines, et parvient à toujours faire dire oui à des gens fermement décidés en apparence à dire non. Ces succès constants s'expliquent en partie par l'intelligence hors ligne du chancelier ; mais ils ont surtout leur cause première et leur raison d'être dans le manque de consistance des partis et dans l'absence totale de patriotisme qui distingue le Parlement de l'Empire d'Allemagne.

En effet, si nous examinons les différentes fractions qui composent ce Parlement, si nous étudions leurs désirs, leurs aspirations, nous ne tarderons pas à nous convaincre qu'aucune d'elles

ne comprend la vraie signification du mot « patrie », et que c'est à cause de cela qu'elles sont menées, dominées, écrasées par la grande figure du chancelier, qui est peut-être le seul homme en Prusse capable de bien apprécier la puissance de son œuvre, et qui s'est si bien identifié avec elle, que le jour où il disparaîtra il l'entraînera avec lui dans sa tombe.

Des trois grands partis qui divisent le Reichstag : les conservateurs, les nationaux libéraux et le centre, le premier est impuissant par la dépendance complète dans laquelle le tient le gouvernement, le second est discrédité comme le sont tous ceux qui n'ont pas su profiter de leur succès du moment, et le troisième est mal dirigé par un chef qu'aveugle une ambition latente et inavouée ; aucun des trois, ainsi que je vais essayer de le démontrer, n'est de force à tenir tête à qui que ce soit, et au prince de Bismarck moins qu'à tout autre.

Les conservateurs se composent principalement de grands seigneurs protestants ou catholiques,

qui, sentant bien qu'ils ne peuvent, à cause de leur position, donner dans le libéralisme, ont cru bien faire pour leur avantage personnel en abdiquant toute initiative, toute opinion propre, et en votant avec le chancelier toujours ou presque toujours, sauf protestation lorsqu'il s'agit de rassurer la conscience de leurs électeurs. C'est un parti composé à la fois de personnes honnêtes mais faibles, de gens sans aveu ni conscience, d'ambitieux sans moyens, et, en fin de compte, de francs imbéciles désireux de devenir à tout prix quelque chose. Le gouvernement se vante devant le public de l'avoir pour allié et lui distribue de temps en temps quelques décorations pour s'en faire un complice. Il est le cortège d'honneur qui accompagne les décisions de M. de Bismarck, que le prince flatte, caresse et adule, soit en bloc, soit individuellement. La plupart des conservateurs sont élus grâce à l'influence locale que possède, dans sa circonscription, chaque propriétaire de majorat ou simplement de terres importantes; leur candidature est soutenue par le gouverne-

ment, qui voit en eux un instrument docile, et qui, du reste, les tient presque tous entre ses mains. La noblesse a tellement dégénéré en Prusse, elle est si pauvre et elle a voulu si souvent s'enrichir d'une façon inavouable, qu'elle se trouve forcée par le fait des circonstances de s'appuyer sur l'État, de se couvrir de sa protection puissante comme d'un manteau. Strousberg, « le roi des chemins de fer », ainsi qu'on l'appelait à Berlin, a sur la conscience des votes parlementaires arrachés par la nécessité (représentée sous les traits de M. de Bismarck) à ses victimes. Le prince, qui méprise assez l'humanité pour avoir dit que chaque conscience était à acheter pourvu qu'on y mette un prix suffisant, a su, avec un talent extrême, repêcher des eaux troubles où elles se noyaient bien des Altesses Sérénissimes, dont il s'est fait des âmes damnées en les sauvant de la honte ou de la ruine, tout en livrant leurs dépouilles aux banquiers juifs, ses amis de la main gauche. Les méchantes langues prétendent, ce dont nous n'avons point de

preuves, qu'il a conquis dans ces derniers temps un ministre plus docile qu'aucun autre, lequel doit exécuter toutes ses volontés, subir toutes ses mauvaises humeurs, recevoir même au besoin ses coups de pied, et qui n'ose ni protester contre ces mauvais traitements, ni se permettre la plus petite délicatesse de conscience, car il sait qu'aussitôt il sera livré pieds et poings liés à l'exécuteur des hautes œuvres de M. de Bismarck, auquel il doit de fortes sommes d'argent, dit-on, et qui ne le ménage que par égard pour le chancelier, et sur son ordre.

La situation de ce ministre, m'affirme-t-on, est encore celle de beaucoup d'autres plus nobles et plus illustres que lui, tels, par exemple, que certains ducs dont les majorats auraient été séquestrés sans l'intervention de la couronne. Tous payent maintenant leurs dettes en siégeant au Reichstag, où ils sont comblés d'honneurs.

Ce ne sont là que quelques exemples pris entre mille parmi les conservateurs, mais qui suffisent pour démontrer leur humiliante impuissance.

D'autres membres du parti, hypocritement ambitieux, soutiennent le gouvernement afin de devenir ministres. Tels sont le comte Udo Stolberg et le prince de Hatzfeldt-Trachenberg, cousin du comte Paul. Le premier de ces deux personnages est incontestablement un homme d'esprit, mais malgré cela dépourvu de sens politique et aigri par sa position de cadet de famille; le second, riche propriétaire de Silésie, est poussé en avant par sa femme, dans les veines de laquelle coule le sang d'une famille princière de Gotha et qui en a toutes les ambitions. Elle est la force motrice qui le fait marcher, car telle est la faiblesse et l'insuffisance de « ce solide parti conservateur », qu'il doit absolument être mis en mouvement par l'amour, la peur, l'ambition ou l'intérêt, piteuse image d'une aristocratie qui meurt, qui s'en va, et qui, ne pouvant plus rien être par elle-même, veut se soutenir grâce à l'appui d'une force et d'une gloire qu'elle jalouse, qu'elle hait, contre laquelle elle conspire parfois et murmure toujours, mais dont elle ne peut se passer, à la-

quelle d'ailleurs elle obéit aveuglément, parce qu'elle la craint.

Les nationaux libéraux, eux, ont bien un programme; mais ce programme est vague, indéfini, comme leur nom. Ils ont été dans le temps de solides amis du chancelier. Qui est-ce qui n'a pas été de ses amis en Prusse? Ils l'ont soutenu dans ses projets contre Rome et dans beaucoup d'autres, mais ils ont commis l'erreur de croire qu'ils lui étaient devenus indispensables. Cette erreur était capitale. Il n'y a pas de gens indispensables pour M. de Bismarck; il y a des gens utiles tout au plus, et encore. Cet homme promet toujours, mais ne tient jamais ses promesses. Que de personnes qui ne juraient que par lui sont devenues maintenant ses ennemis mortels! Tels sont MM. Lasker et Bennigsen, tous hommes d'une intelligence remarquable, mais qui le gênaient et dont il est parvenu à se débarrasser. Ces messieurs ont cru un instant atteindre le pouvoir, ils l'ont même touché avec le bout du doigt; malheureusement, entre toucher et tenir, il y a

un abîme. Du reste, les nationaux ne méritent pas beaucoup de sympathie. Ils ne sont pas franchement libéraux, quoique, par certains côtés, ils touchent au socialisme; ils ne sont pas monarchistes, ils ne songent qu'à leur propre intérêt, étant avant tout hommes de Bourse; ils sont passionnés pour l'unité de l'Allemagne, mais en tant qu'elle leur est personnellement profitable; ils attaquent le principe de la propriété, mais défendent la leur; ils crient contre les aristocrates, mais ne dédaignent pas un titre nobiliaire; en un mot, ils sont conservateurs pour ce qui leur appartient, mais d'une profonde et égoïste inconséquence. Ils ont pourtant constitué un parti puissant, il y a de cela quelques années; maintenant ils ont perdu de leur force d'autrefois, d'abord parce que le chancelier s'est retourné contre eux, puis parce que le pays a commencé à les regarder avec défiance; enfin, parce que leurs chefs principaux se sont démis de leurs fonctions, soit par dégoût, soit par lassitude, soit parce qu'on a fait luire à leurs yeux

le mirage d'une utilité future, comme cela a dernièrement été le cas avec M. Bennigsen, car on l'a soupçonné d'avoir reçu du chancelier le mot d'ordre d'une si inexplicable retraite. Bientôt les nationaux libéraux, qui ont déjà perdu beaucoup de terrain aux dernières élections, ne formeront plus qu'une fraction insignifiante dans la Chambre, et pourtant ils avaient parmi eux des gens d'un incontestable talent, doués d'un vrai sens politique, d'une haute intelligence; mais ils n'ont pas su employer toutes ces qualités. Leur heure est venue dans son temps, mais ils ne s'en sont pas aperçus, et elle a été utilisée et mise à profit par M. de Bismarck. Maintenant leur rôle est terminé, leur pouvoir est fini. Ils ne sont plus assez nombreux pour constituer une majorité, et ils se bornent à faire une opposition active au chancelier, à l'agacer en lui rappelant le passé. Sauf cela, leur influence est nulle; on aime à les entendre parler à cause de leur éloquence; mais leur voix, qui signale souvent des vérités à la nation, n'est plus écoutée. Ce qui

leur a fait peut-être aussi du tort, ce sont leurs tendances légèrement idéalistes; ils ont fait quelques rêves sociaux : or, l'Allemand n'admet que des songes poétiques. Il admet qu'on puisse avoir soif de l'idéal comme Werther, mais on ne doit pas penser au peuple, à l'ouvrier, à celui qui souffre, qui travaille, et qui, d'après les théories des hommes qui gouvernent la Prusse actuellement, ne doit être que soldat.

Le parti du centre, ou catholique, est sans contredit le plus puissant dans la Chambre ; cependant il ne peut pas non plus constituer à lui tout seul une majorité ; mais c'est le parti le plus uni, le plus compacte et... le plus sot quelquefois. Il n'a pas de sens politique ; il est essentiellement personnel; son opposition n'est que de l'entêtement ; son éloquence même n'est qu'une éloquence de prédicateur, qui serait plus à sa place si elle était lancée du haut d'une chaire chrétienne que d'une tribune parlementaire. Il renferme dans son sein des gens de beaucoup d'esprit, mais qui, ou bien mettent cet esprit au profit de leurs intérêts

individuels, ou bien le dirigent dans un sens faux, celui d'un triomphe. Son chef, M. de Windthorst, n'a pas été en vain un des ministres du roi de Hanovre ; il a gardé la nostalgie de son portefeuille et désire être employé par le prince de Bismarck. Peut-être ne se rend-il pas bien compte lui-même de ses aspirations ; mais elles existent, quoique bien cachées, et, dans le fond de son âme, il se dit : « Si je triomphe, je serai grand, et il faudra compter avec moi. » Cette pensée secrète communique depuis quelque temps une certaine indécision à ses actions. Il n'a pas su imprimer une direction nette à ses amis ; il les a entraînés à céder quelquefois et à résister mal à propos, suivant les exigences du moment et selon qu'il tenait à paraître aimable ou redoutable. En 1878, il a décidé par son attitude du rejet de la loi contre les socialistes, loi utile et nécessaire cependant, mais que l'on n'a pu faire passer qu'à l'aide d'une dissolution, et alors encore grâce seulement à l'opinion publique, fortement excitée par les attentats répétés de Hödel et de Nobiling contre la vie

du roi. En 1883, il a fait voter le budget, faute capitale et irréparable. Pourquoi? Parce que le prince l'a leurré par la perspective d'un arrangement avec le Vatican, et qu'il n'a pas voulu s'exposer au reproche d'avoir, de son côté, manqué de complaisance vis-à-vis du gouvernement. Qu'est-il alors arrivé? Aussitôt le budget voté, a paru la note de la *Gazette de l'Allemagne du Nord,* suivie d'une polémique acharnée entre les journaux des deux partis, et voilà tout. Le chancelier s'est borné à *promettre* des concessions, mais le centre lui a *donné* le budget. Cette malheureuse affaire du budget a mis plus que jamais en évidence le manque de patriotisme qui distingue le Reichstag en général et le parti du centre en particulier. En effet, ses membres sont pour la plupart convaincus que les budgets embrassant plusieurs années à la fois sont nuisibles aux intérêts du pays. Lors du dernier message de l'empereur à la Chambre, au mois d'avril, ils ont protesté à plusieurs reprises de leur résolution de ne pas le voter, ainsi que de leur conviction que de nouvelles

élections ne pouvaient qu'être défavorables pour le gouvernement, et pourtant, trois mois après ces belles promesses, tout en ayant gardé la même conviction, ils ont voté ce même budget qu'ils avaient d'abord décidé de refuser, seulement parce que M. de Windthorst voyait de loin l'ombre d'un portefeuille, et qu'ils se sont dit : « Périsse l'État, pourvu que le Vatican représenté par nous triomphe ! » Et ni le Vatican ni eux n'ont triomphé ! Ils auraient dû s'y préparer. Un homme de la trempe du chancelier ne recule jamais ; le jour où il voudra sérieusement faire la paix avec Rome, il la conclura sans l'aide du Reichstag et sans l'aide du centre ; mais, pour le moment, il n'y songe pas ; il lui plaît seulement de garder cet hameçon accroché au bout de sa ligne ; il espère encore avec son secours amener à lui de bien gros poissons.

Le centre, s'il avait voulu suivre une politique honnête, loyale et en même temps efficace, n'avait que deux partis à prendre : ou bien s'unir franchement au chancelier, et alors ne pas l'attaquer

ni l'insulter par l'organe de ses journaux; ou bien lui être ouvertement hostile et se joindre aux libéraux pour refuser le budget. Mais il ne sont pas à la hauteur d'une bonne et saine politique, messieurs les catholiques; ils ne savent que gémir ou lancer la malédiction. Quant à se conduire avec raison, avec prudence, d'après un plan déterminé et prémédité d'avance, cela leur est impossible, ils ont trop d'intérêts personnels en jeu. Des autres fractions du Reichstag, il est inutile de parler. Les Polonais sont entêtés dans leur opposition constante basée sur un parti pris, les socialistes émouvants par leur éloquence, les Alsaciens-Lorrains impuissants. Ces trois éléments sont nuls au même degré, mais au moins ne nuisent par à leur cause propre, soit qu'elle soit trop belle pour être gâtée, soit parce qu'elle est trop désespérée pour être relevée, soit enfin parce qu'elle est trop impossible pour faire des prosélytes. Quant au Parlement pris dans son ensemble général, il renferme, ainsi que je viens de le démontrer, quelques ambitieux, quelques utopistes, beaucoup de sots,

de rares hommes d'esprit, des utilités sans conséquence, une certaine quantité de personnes qui sont sérieusement convaincues qu'une croix suffit à elle seule pour gouverner le monde. Le Reichstag se fait, du reste, d'étranges illusions sur sa propre valeur. Ainsi il se croit une Chambre, tandis qu'il n'est qu'une Assemblée; il s'imagine exister sous un gouvernement constitutionnel, tandis qu'il n'en est rien. Il croit céder à l'attendrissement lorsqu'il se rend au désir que lui exprime l'empereur dans un message, tandis qu'il ne fait que plier sous la volonté d'un souverain absolu. Il ignore sa propre force et ne sait pas faire usage de sa puissance. Il n'est que le masque qui sert à dissimuler une aristocratie plus atrabilaire que celle qui existe en Russie, car elle repose non pas sur un nom comme chez nous, mais bien sur un fait. Il sera toujours un instrument docile dans les mains du pouvoir, tant que ce pouvoir sera exercé par M. de Bismarck, ce maître dans l'art de sonder les cœurs, de faire appel aux ambitions, de flatter les forts, d'encourager les indé-

cis, de gouverner enfin toutes les consciences, avec sa ruse, son astuce, son énergie, sa force de volonté et surtout sa profonde connaissance de la nature humaine, de ses petitesses et de son infamie.

Car vis-à-vis de ce Parlement incapable, dépourvu de patriotisme, se dresse une force formidable : celle du chancelier, dont la grande figure est protégée par le trône qui lui sert de bouclier ; certes, un des plus grands mérites de l'empereur Guillaume est d'avoir su soutenir, envers et contre tous, son ministre tout-puissant. Il est vrai que cet appui lui a procuré l'illusion d'un pouvoir exercé réellement par son chancelier ; néanmoins cela reste grand, que de savoir reconnaître la supériorité d'un autre, surtout quand cet autre se trouve être un inférieur.

M. de Bismarck a, du reste, parfaitement réussi dans ses visées d'une monarchie absolue ; en Prusse, il n'y a plus maintenant de ministère responsable, ni de Chambre, ni rien de ce qui constitue les rouages d'un régime constitutionnel. Il n'y

a rien d'autre que le chancelier, qui a absorbé en lui souverain, députés, peuple, magistrature, tout enfin. Il a si bien plié l'Allemagne à ses volontés que l'on peut hardiment affirmer que ce pays ne saura plus se conduire le jour où M. de Bismarck ne sera plus là pour le diriger. En ce moment, tous le flattent dans l'espoir d'en obtenir quelque chose, tandis qu'il se moque de l'humanité autant qu'il la méprise, et que, plus habile que Richelieu, il dédaigne de faire tomber la tête de ses adversaires politiques, mais se borne à les discréditer dans l'opinion publique. Il a fait périr Lasker, tomber Delbrück, éloigné Bennigsen ; et maintenant il va perdre Windthorst, seulement en sachant flatter à propos, en faisant sous-entendre des promesses indéfinies, en excitant des espoirs secrets, en éveillant de honteuses convoitises, d'égoïstes ambitions. Il règne tout autant qu'il gouverne ; mais l'Allemagne payera cher l'honneur de l'avoir eu à sa tête et d'avoir possédé le plus incapable Parlement qui ait jamais existé. L'avenir vengera l'Europe, car ce qui fait la gloire de

la Prusse maintenant, sera la cause de sa ruine future. Ce n'est pas en vain que toutes les forces vitales d'une nation se concentrent dans un seul individu; tôt ou tard arrive le moment où cette nation doit expier l'absence de gouvernants, et s'il a su triompher de six Parlements successifs en usant toujours des mêmes artifices, s'il a rendu son pays grand, s'il a su faire de lui l'arbitre du monde, imposer à tous ses volontés, le prince de Bismarck a en même temps préparé la chute et l'anéantissement de ce pays, en brisant tous ceux qui auraient pu continuer son œuvre.

PRINCES ET PRINCESSES

TROISIÈME LETTRE

La princesse Auguste-Victoire, femme du prince Guillaume, est assez insignifiante pour qu'on n'en parle pas autrement que pour dire qu'elle remplit admirablement ses devoirs, et qu'elle ne laissera pas la Prusse manquer d'héritiers. Quelques mauvaises langues prétendent que son caractère pourrait être plus aimable, mais il est probable que les impatiences qu'on lui reproche sont le fait de l'irritabilité naturelle à toutes les femmes dont la vie se passe perpétuellement dans un état intéressant, plutôt que le produit d'une mauvaise dispo-

sition. Pas du tout jolie, elle est néanmoins très gracieuse, encore timide, manque d'habitude du monde, mais inspire de la sympathie, malgré une certaine gaucherie, laquelle, du reste, lui va à merveille. Les rapports du jeune couple sont très convenables et affectueux, sans être tendres. Le prince aime à s'amuser, mais c'est une chose naturelle chez un homme de vingt-cinq ans, et sûrement une couronne d'impératrice est plus que suffisante pour consoler une princesse de Schleswig des petites infidélités de son époux.

Le prince Frédéric-Charles, neveu de l'empereur, dont on a tant parlé en 1870, ne justifie aucunement tout le bruit qui a été fait autour de son nom. Ce n'est pas un homme doué de grands moyens; c'est simplement un très bon et très brave militaire, rustre de la pire espèce dans la vie privée, sachant admirablement obéir, tacticien à force d'étude, redoutable par sa brutalité, mais sans ambition, sans désirs, sans passion autre que la chasse et le vin. Il vit retiré presque toujours dans son château de Dreilinden, déteste le monde,

et n'est content que lorsqu'il est entouré d'un petit cercle d'amis, presque tous buveurs intrépides, devant lesquels il ne se gêne pas. Il est, dit-on, plus que rude pour sa femme, charmante créature, remplie d'esprit, de bonté, de talent, douée d'une intelligence fine et déliée à la fois, d'un cœur qui n'ignore aucune délicatesse et capable de tous les dévouements, mais qui a le malheur d'être affligée d'une complète et incurable surdité, laquelle n'a pas peu contribué à la faire prendre en aversion par son mari. Sauf les amis particuliers du prince, le couple ne voit presque personne ; il est très négligé par la société, qu'ennuie la princesse et qu'éloigne le prince, l'une par son infirmité, l'autre par sa grossière impolitesse.

Le prince Albert de Prusse occupe dans la famille royale la place que tient une salle de bal dans un grand appartement. Il est très grand, très bien fait de sa personne, et représente admirablement son pays dans toutes les occasions où cela est nécessaire. Baptême, mariage, couronnement, funérailles, partout où la présence d'un

Hohenzollern est utile, soit par convenance, soit par courtoisie à l'égard d'une autre maison régnante, on le voit figurer dans son uniforme bleu de dragon, serré dans sa tunique, la tête haute, l'intelligence vide, mais l'air martial. En dehors de ces occasions d'apparat, il reste à Hanovre, enfermé dans cette ville de même qu'un carrosse doré dans sa remise. C'est un brave homme, un excellent mari, un bon père de famille et un prince comme on en voit tous les jours, ni meilleur ni pire que les autres, jouissant de sa position et ne s'imaginant pas que le sort aurait pu le faire naître dans une autre.

Outre ces différentes personnes, la famille royale compte encore quelques membres trop insignifiants pour être remarqués. Il y a bien la princesse Charlotte de Meiningen, fille aînée du prince impérial; mais quand on aura dit d'elle que c'est une jeune femme très gaie, très jolie, très coquette, très entourée, très désireuse de se distraire, très mal mariée à un homme qui ne la mérite pas, on n'aura plus rien à ajouter sur son compte.

Quant au prince et à la princesse de Hohenzollern, je ne sais trop si on les compte parmi les membres de cette auguste maison, bien que l'empereur leur en ait octroyé le rang. C'est une étrange position que celle de ce ménage. Avant son mariage, le prince Frédéric vivait à Berlin en simple particulier, allait dans le monde, aussi bien dans le mauvais que dans le bon, avait plusieurs liaisons très connues, en un mot menait la vie de garçon dans le sens le plus étendu du mot. On s'était si bien habitué dans la société à le considérer comme un personnage sans conséquence, que lorsqu'il se maria, nul ne voulut en accorder à sa femme. Et pourtant l'impératrice prit celle-ci sous sa protection, lui donna une dame d'honneur, exigea qu'elle fût traitée en princesse du sang. Cette décision provoqua d'effroyables tempêtes à Berlin. Tout le clan aristocratique et princier féminin refusa de reconnaître la préséance de la princesse Louise, affirmant qu'une Thurn et Taxis n'avait droit à aucune, et oubliant complètement que les Hohenzollern sont les cousins

du roi. Après des luttes, des cris, des protestations, il fallut pourtant se résigner, mais la pauvre princesse dut aussi payer les concessions faites à cause d'elle. On la trouva laide, gauche, hautaine, désagréable, et à l'heure qu'il est encore, après quatre années écoulées, on ne lui pardonne pas la position sociale que lui a value son mariage. L'envie, la basse et vile envie s'attaque continuellement à cette jeune femme aussi gracieuse que jolie, aussi intelligente que bonne, aussi aimable que bienveillante, incarnation vivante du charme, de l'esprit, de la beauté, de tout ce qui constitue l'attrait féminin en un mot. Malgré ses nombreuses qualités, la princesse Frédéric de Hohenzollern ne compte point parmi les heureuses de ce monde; elle devine sans doute la haine ainsi que la malveillance dont elle est entourée, car elle vit très isolée, ne voyant que quelques personnes choisies, ennuyée, enchaînée par une étiquette sévère, dont elle est la première à souffrir, mais que néanmoins on l'accuse d'aimer à entretenir autour d'elle.

LA COUR

QUATRIÈME LETTRE

L'entourage immédiat de l'empereur ne se recommande en aucune manière. C'est un assemblage de cacochymes. La cour, à l'heure qu'il est, produit l'impression de meubles d'un vieux musée. On y a pris l'habitude de trouver toujours les mêmes personnes à la même place. Lorsqu'un soir de gala on voit s'avancer le souverain précédé par tout un cortège d'éclopés et suivi par des gens qui, à l'aide de l'art, essayent de réparer des ans l'irréparable outrage, on ne peut s'empêcher d'admirer ce roi qui a su user deux

générations, tout en restant robuste et vert lui-même.

Décrépitude physique, passe encore ; on la pardonnerait aux vieux chevaux de parade qui entourent l'empereur ; mais on ne peut pas ne pas se sentir écœuré par tous ses favoris sans l'être, qui abusent non de l'affection, mais de la bonté de leur souverain pour obtenir des faveurs de toutes sortes, celui-ci un titre, celui-là une décoration. Tous se croient le droit d'éloigner ceux qui les gênent, avec leur morgue et leur insolente façon de veiller sur le monarque comme s'il leur appartenait en propre. L'empereur ne s'aperçoit pas de ces petits manèges ; il tient à conserver auprès de lui ses vieux serviteurs, et quoiqu'il soit trop égoïste pour les regretter si la mort les lui enlève, il n'aime pas à s'en séparer lorsqu'ils sont encore tant soit peu valides. Ainsi, le comte Puckler reste toujours à la tête de la maison royale, et le comte Perponcher demeure maréchal de cour, quoique l'un soit presque aveugle, et que l'autre... Il vaut mieux ne pas trop parler de l'autre.

Le service personnel de l'empereur est fait par six aides de camp. Deux d'entre eux, le comte Lehndorff et le prince Antoine Radziwill, sont déjà généraux et n'ont pas quitté leur poste depuis quinze ans, si ce n'est plus. Du second, je parlerai en détail dans un autre chapitre. Quant au premier, c'est un ex-lovelace, un ancien mangeur de cœurs, qui a été dans les bonnes grâces de presque toutes les beautés de Berlin. D'un esprit nul, d'une vanité immense, d'un égoïsme profond, il a néanmoins su plaire à cause de sa beauté physique et de sa fatuité. Ce n'est pas un méchant homme; cependant il lui est arrivé d'être nuisible, soit par manque de délicatesse, soit par bêtise. Il a su conserver les bonnes grâces de l'empereur; il a même réussi à lui faire payer ses dettes, personne n'a jamais su pourquoi. Sa position à la cour est si bien établie que toutes les mères de famille se le disputaient, malgré son passé orageux. Mais, il y a de cela deux ans, le comte, au désespoir d'un grand nombre de jeunes filles et d'une belle veuve qui

comptait si bien l'épouser qu'elle lui avait déjà fait arranger un cabinet de travail, demanda la main de Mlle Marguerite de Kanitz, jeune personne de vingt ans, jolie, aimable, mais insignifiante, et qui paraissait devoir être la dernière dont un vieux libertin pût s'éprendre. Le mariage eut lieu, et jusqu'à présent le ménage compte parmi les heureux de ce monde.

Les quatre autres aides de camp de l'empereur sont nuls comme influence et comme personnalité. Un seul fait exception : le prince Henri XVIII de Reuss, un beau garçon, chasseur intrépide, très bien posé dans la société, aimable, bon enfant, un peu bête, passablement vaniteux, mais homme à succès tout de même, ayant fait dans le temps beaucoup la cour aux femmes, et posant aujourd'hui en dégoûté de l'amour; esprit mordant quelquefois par hasard, très dédaigneux, entier dans ses sympathies et ses antipathies, ayant de la rancune et sachant l'assouvir en sa qualité de beau parleur. Il est aimé par le prince Guillaume et ne tardera pas à devenir un des

favoris de l'empereur, auprès duquel il n'est que depuis quelques mois.

Le général Albedyll, chef du cabinet militaire, est un des personnages les plus haïs qui existent en Prusse. Ses fonctions en font, il est vrai, un être redoutable, car c'est de lui que dépendent toutes les nominations, ainsi que les avancements dans l'armée. C'est un brave homme, assez indolent, qui, à force de craindre de se faire des ennemis par des gens déjà arrivés, en obtient d'implacables parmi ceux qui sont en train de s'élever. Les jeunes officiers l'exècrent à cause de sa manie de ménager les personnes en place, manie qui paralyse tout avancement dans l'armée. Jamais il n'y a eu en Allemagne autant de vieux généraux « traînant l'aile et tirant le pied », jamais non plus autant de lieutenants ne se sont morfondus pendant des années dans leur grade. A tort ou à raison, je l'ignore, on accuse M. d'Albedyll d'être coupable de cet état de choses, et le jour où il obtiendra un commandement de corps d'armée sera célébré par des feux de joie dans

tous les régiments. Personnellement, le général est très aimable, très poli, mais d'un caractère faux comme celui de tous les Prussiens des provinces de l'Est; il a des protégés qu'il s'efforce de caser, ce qui est un manque de justice de la part d'un homme en possession d'un poste aussi important que le sien. L'empereur l'aime beaucoup et apprécie son dévouement; la société le flatte dans la personne de sa femme, laquelle, du reste, est fort aimable. C'est une sœur de la belle duchesse de Manchester; avec moins de charme et de brillant que son aînée, elle a peut-être plus de sérieux dans le caractère. Mme d'Albedyll est surtout bonne, franche et bienveillante; elle a ses ennemis, mais ce sont des ennemis qui lui font honneur.

Le chef du cabinet civil du roi est M. de Kilmowski. On le voit peu dans le monde, et l'on s'en occupe encore moins. C'est un admirable fonctionnaire, mais qui, à force de s'être fait machine, n'a aucune influence. Il est généralement estimé, et quand on se souvient de son existence, on en dit du bien.

Aux personnes que je viens de nommer et qui sont les intimes de l'empereur, il convient d'ajouter le docteur Lauer, son médecin. Honnête et excellente nature, celle-là, désintéressée, loyale, dévouée à son maître et à sa famille, et qui n'a jamais profité de sa position autrement que pour faire du bien.

La maison de l'impératrice se compose d'une grande-maîtresse, de deux dames du palais, d'un maître de cour, d'un secrétaire particulier, et de plusieurs demoiselles d'honneur et chambellans qui se relayent à tour de rôle, suivant les exigences du service.

La grande-maîtresse, la comtesse de Perponcher, belle-sœur du maréchal de cour de l'empereur, est une aimable femme, très grande dame, affable, polie, remplissant admirablement les devoirs de sa place, toujours prévenante, toujours accueillante, ne se distiguant en rien que par une immense perruque noire posée en forme de tour au sommet de la tête, aussi nulle que bonne, aussi

insignifiante que bien intentionnée. Elle donne des soirées un peu plus gaies qu'un enterrement, mais où l'on tient cependant à être invité, car on y coudoie toutes les altesses royales ou sérénissimes qui se trouvent à Berlin.

Des deux dames du palais, l'une, la comtesse Adélaïde Hacke, est bossue, et, sans avoir l'esprit qui distingue d'ordinaire cette variété de l'espèce humaine, en possède la méchanceté. Elle a une grande influence sur l'impératrice, qu'elle malmène quelquefois. C'est l'*alter ego* de la souveraine, la personne qui la remplace dans toutes les circonstances où cela est possible. Elle aime l'intrigue, le mouvement, le bruit. Sa voix douce et basse a des accents faux et affectés; elle dit « ma chère » ou « mon cher » à tout le monde, prend des airs de madone qui vont médiocrement avec sa figure, et secrètement, d'une façon voilée, attaque la réputation de celui-ci, dit du mal de celui-là, fait sous-entendre discrètement les fautes de Mme X..., souligne les faiblesses de M. A..., jette à gauche le poison de ses insinuations per-

fides, à droite le venin de ses suppositions outrageantes. Elle est malfaisante, mais sans s'en douter, et fait du tort aux autres non par malice, mais par l'impulsion de sa nature, qui, à force d'être laide, ne peut pas admettre le beau chez son prochain.

Sa compagne, la comtesse Oriolla, a, dit-on, été jolie dans sa jeunesse ; l'empereur lui a même, à ce qu'il paraît, fait jadis un brin de cour, qu'il continue encore parfois, par respect pour d'anciennes traditions. Elle n'est pas aimée par l'impératrice, de la mort de laquelle elle se réjouirait sans doute, ayant au fond du cœur la vague espérance que cet obstacle une fois disparu, l'empereur pourrait être amené à imiter l'exemple de son père et à créer une seconde princesse Liegnitz La comtesse Oriolla, tout en professant une bonté extérieure, est toujours heureuse lorsque le hasard met à nu quelques vices ou quelques fautes de ses amis ; elle a, en parlant des médisances, un petit rire tranquille et sardonique qui fait involontairement penser au ricanement de Méphistophélès.

Dans le monde, où d'ordinaire les jugements sont superficiels, on l'aime assez; on ne remarque pas la noire méchanceté ni la jalousie qui parfois poussent la dame du palais à mettre elle-même les pieds dans le ruisseau, afin de pouvoir éclabousser les autres.

M. de Knesebeck, secrétaire de l'impératrice, est un petit homme mince, fluet, chauve en dépit de ses trente ans, spirituel, fin, délié et sachant toujours se tirer d'affaire, même dans les situations les plus difficiles, avec une merveilleuse dextérité. Il a de l'instruction, de la lecture, de la conversation, saurait au besoin intriguer, exerce sur sa maîtresse une influence discrète, mais réelle; a beaucoup d'ennemis parmi ceux qui se sentent devinés par sa pénétration, mais sait leur rendre au centuple le mal qu'ils voudraient lui faire. Très observateur, il devine de suite les désirs, les espérances et les ambitions de tous les parasites qui tournent autour de l'impératrice, afin d'en obtenir, ceux-ci une parole bienveillante dite en public, ceux-là une potiche chinoise ou

bien un vase japonais pour décorer leurs salons. Le jeune secrétaire note dans sa mémoire tous les actes de cupidité, toutes les ignobles bassesses dont il est journellement témoin, et quoiqu'il ne s'en serve pas encore contre leurs auteurs, il les consigne dans ses souvenirs. Le résultat de ses expériences est son mépris de l'humanité qui augmente tous les jours, ce qui en fait un vivant contraste avec le comte de Nesselrode, grand-maître de la cour de l'impératrice, un bon vivant et un brave homme, trop borné pour chercher les défauts de son prochain, trop indifférent aux choses de ce monde pour les remarquer en beau ou en laid, père d'une fille très agréable sans être jolie, et d'un fils officier aux lanciers de la garde.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans dire encore un mot de Mlle de Neundorff, première femme de chambre de l'impératrice. C'est, dans son genre, un personnage, connaissant tous les secrets de sa royale maîtresse, écrivant ses lettres, transmettant ses messages, s'imaginant lui être dévouée, mais lui faisant beaucoup de tort par son

indiscrétion et ses intrigues. Elle est flattée, adulée par toutes les dames désireuses de conserver les bonnes grâces de la souveraine, lesquelles font parfois antichambre pendant deux heures chez Mlle de Neundorff, à seule fin de satisfaire son amour-propre flatté d'avoir fait attendre une comtesse ou une princesse. Plutôt amie que femme de chambre, elle réunit la servilité du domestique à l'insolence voilée et affectueuse de la confidente qui sait qu'on ne peut la renvoyer parce qu'on en a peur. L'impératrice ne voit que par ses yeux et se laisse influencer par son astuce à un point fâcheux pour sa dignité, d'autant plus que Mlle de Neundorff, comme toutes les personnes dans sa position, n'a ni le tact, ni l'esprit de dissimuler en public sa situation de conseillère intime de Sa Majesté.

LES INTIMES DE L'IMPÉRATRICE

CINQUIÈME LETTRE

L'impératrice Augusta aime le monde et ne peut pas s'en passer. Sa nature très active a besoin d'être constamment en mouvement, et maintenant que ses infirmités la retiennent dans son fauteuil, elle n'a pas d'autre distraction que celle de réunir ses intimes autour d'elle. De tout temps elle invitait cinq ou six personnes à venir passer la soirée au palais, deux ou trois fois par semaine. A présent, ces petits thés sont devenus quotidiens; l'empereur y fait une apparition de quelques minutes vers la fin et apporte par sa présence un peu

d'animation à ces réunions, d'ordinaire fort solennelles, pendant lesquelles on boit du thé et on mange des mandarines en guise de passe-temps. L'impératrice essaye d'entretenir la conversation, mais cela ne lui réussit pas toujours, à cause de la froideur ou de la somnolence de ses invités, lesquels s'ennuient tous fermement sans oser en convenir, même vis-à-vis d'eux-mêmes, tellement ils sont pénétrés de l'honneur qu'on leur fait en les admettant auprès de Sa Majesté. Lorsque le duc et la duchesse de Sagan sont à Berlin, alors les thés de l'impératrice deviennent tout à fait gais. Le duc, type du gentilhomme français du XVIII[e] siècle, est très bien vu à la cour. C'est un aimable vieillard, très vert et très actif pour son âge, courtisan digne d'avoir vécu sous le règne de Louis XIV, sachant flatter à propos, ni trop, ni trop peu, spirituel sans être intelligent, superficiellement instruit, ayant des manières de grand seigneur et un immense usage du monde. Il aime à complimenter les femmes et à aduler les têtes couronnées; jadis il a eu des succès auprès du

sexe faible, et continue encore à fréquenter les coulisses; au fond, c'est un franc mais charmant égoïste, toujours de l'avis de celui auquel il parle, vaniteux de son nom, de sa position, de sa fortune, sachant admirablement mettre en évidence celle-ci, organisateur hors ligne de fêtes et de dîners, poussant même le génie jusqu'à composer de nouveaux modèles de livrées pour ses domestiques. Il sait protéger ceux qui le caressent, mais ne fera jamais de mal à ceux qui le critiquent. C'est surtout un homme d'à-propos : Français à Paris, il devient Prussien dès qu'il arrive à Berlin, pour se métamorphoser en duc régnant à Sagan, avant de se retransformer en neveu du prince de Talleyrand aussitôt qu'il foule le sol de Valençay.

Sa femme, veuve en premières noces du comte Maximilien de Hatzfeldt, est la fille du fameux maréchal de Castellane. On dirait qu'elle a hérité des manières de troupier de son père. La duchesse de Sagan, remarquablement instruite et spirituelle, est un type comme on n'en rencontre que rarement. Ses allures, essentiellement masculines.

sont d'une brusquerie qui ne serait tolérée chez personne autre, mais qu'on aime chez elle. D'un franc parler incroyable, elle dit son fait à tout le monde, à ses parents, à ses amis et à ses ennemis sans distinction; ne recule devant aucune crudité de langage; tue les gens d'un mot avec le même sang-froid qu'elle ajuste un cerf ou un sanglier dans les forêts de Silésie. Il est impossible de s'ennuyer un seul instant auprès d'elle; elle animerait une statue en lui faisant remarquer ses défauts. Aucun ridicule ne lui échappe, aucune faute ni distraction de son prochain n'est oubliée par son malicieux esprit; malgré cela, très bonne femme, sachant être grande dame lorsque cela est nécessaire, polie malgré sa brusquerie, incapable de faire, avec préméditation, du mal à qui que ce soit, cruelle sans méchanceté, sarcastique à l'excès, mais tellement amusante qu'on lui pardonne volontiers ses intempérances de langage en faveur de l'esprit qui les anime. De son premier mariage, la duchesse a eu six enfants, dont aucun ne lui fait honneur; du second, il lui est né une fille,

Mlle Dorothée de Talleyrand, mariée au fils aîné du prince de Furstenberg, jolie personne, ayant hérité de l'intelligence de sa mère, mais point de son amabilité.

Fidèle à son système de protéger les semi-étrangers, l'impératrice honore de sa bienveillance particulière la comtesse Louise de Benckendorf, veuve de l'aide de camp général de l'empereur Nicolas de Russie. La comtesse est née princesse de Croy; elle est restée aussi Allemande que faire se peut, et n'a de russe que la décoration de Sainte-Catherine. C'est le type d'une altesse sérénissime du Gotha; son idéal est un rang à la cour, le comble de son bonheur consiste à respirer le même air qu'une Majesté. Elle passe pour spirituelle, tandis qu'elle n'est qu'intrigante. Dans la société, elle est d'une grande ressource, car elle connaît tout le monde, a beaucoup voyagé, et possède, sur le bout des doigts, cet argot banal des salons si indispensable dans une réunion. A un dîner, elle tient la place d'honneur à merveille, et elle aime beaucoup qu'on la lui accorde. De loin, c'est une

belle physionomie de douairière; de près, une bouche sifflante où, entre deux dents, passe la salive, fait une impression désagréable lorsqu'on la regarde. Au fond, c'est une personne très ambitieuse, très hautaine, très vindicative et susceptible de devenir dangereuse si on blesse sa vanité ou son orgueil. Sa fille aînée, mariée au prince de Hatzfeldt-Trachenberg, lui ressemble en plus d'un point, mais rachète ses défauts par le charme de la jeunesse et d'une jolie figure.

Un des grands admirateurs de la comtesse Benckendorf est le général comte de Goltz, frère de l'ancien ambassadeur à Paris, si avant dans les bonnes grâces de l'impératrice Eugénie. Le comte de Goltz, aide de camp de l'empereur, a été coureur d'aventures, il y a de cela trente ans; maintenant l'âge l'a forcé d'enrayer, mais il a conservé un certain culte pour les jeunes femmes et même pour les vieilles, lorsqu'elles lui rappellent quelques émotions de jeunesse. C'est un très brave homme, qui aurait de l'esprit s'il n'était continuellement distrait. Lorsqu'il ne s'endort pas, il

cause agréablement et amuse l'impératrice par une quantité de petits commérages, racontés avec beaucoup de verve et d'entrain.

Quant au comte Guillaume de Pourtalès, il a été amusant autrefois ; mais la bonne chère, les danseuses et les plaisirs de la vie en général l'ont marqué du sceau que le temps imprime avant l'heure sur les hommes de mœurs dissolues. Le comte a été égoïste, aimable seulement pour ceux qui pouvaient lui être utiles ou agréables, impertinent avec le reste du monde. Aujourd'hui, le vieux viveur n'est plus qu'une ruine, et il ne cause que par habitude, sans savoir ce qu'il dit. Le soir, il dort en compagnie du comte de Goltz, mais celui-ci garde un œil ouvert pour guetter les mouvements de la souveraine ; sa bouche répète toujours les mêmes banales flatteries, dites jadis avec esprit, débitées à l'heure qu'il est machinalement. Parmi ses goûts d'autrefois, il a gardé celui de bien manger, ainsi que l'amour des objets d'art et du bric-à-brac.

Il a une splendide collection. Sa maison, située

dans la rue de l'Université, est délicieusement meublée et décorée ; la cour en est déjà un petit musée. Cette cour, couverte d'un toit en verre, a été la cause de l'un des plus violents chagrins que le comte de Pourtalès ait eus dans sa vie. Il avait toujours espéré recevoir chez lui l'impératrice, et, afin de faciliter cette visite, avait, en construisant sa maison, fait faire deux portes cochères, afin que la voiture de la souveraine pût tourner dans la cour même. Hélas! ni le comte ni son architecte ne remarquèrent que cette cour était trop petite pour qu'un carrosse trouve à s'y mouvoir. Le vieux courtisan dut donc se résigner, une fois sa maison achevée, à la perte de sa plus chère espérance. Après de nombreux soupirs, il se décida enfin à se consoler, ce à quoi son excellent cuisinier contribua largement.

Les réunions intimes du palais sont fréquentées, outre les personnes que je viens de nommer, par le grand maître des cérémonies, le comte Auguste Eulenburg, ainsi que par le grand chambellan, comte Guillaume de Redern, son frère et sa belle-

sœur, et quelques autres personnes tout à fait insignifiantes.

Le comte Eulenburg, qui, avant de devenir grand maître des cérémonies, a été maréchal de cour du prince royal, est un homme très agréable et poli, qui, malgré les difficultés de sa position, a su se faire partout des amis, même parmi ceux à qui il a dû refuser le rang auquel ils prétendaient. Ce n'est pas une sinécure que la place qu'il occupe, dans un pays comme la Prusse et dans une ville comme Berlin, où nul n'aspire au premier rang dans le royaume des cieux tant qu'il y aura un empire d'Allemagne sur la terre. Du vivant du prédécesseur du comte Eulenburg, chaque bal de cour était le théâtre de querelles et de discussions sans fin entre les chambellans de service et quelques dames plus ou moins grincheuses; le comte a mis fin à tout cela; il joint beaucoup de prévenance à une grande fermeté, et sait imposer son autorité. Du reste, très tranquille, toujours calme, doué de beaucoup de bon sens, il ne fera jamais rien de déplacé. Il sait

dissimuler la faiblesse de son intelligence, laquelle est essentiellement moyenne. Son frère, qui fut pendant quelques mois ministre de l'intérieur, a plus d'esprit que lui, mais moins d'adresse, et surtout moins de sang-froid. Sa situation chez le prince royal a été très difficile, par suite de l'inimitié de la princesse, et l'on dit qu'il n'a pas regretté d'être appelé à d'autres fonctions. Le comte Eulenburg est marié à une bonne et aimable femme, aimée par tous ceux qui l'ont seulement approchée.

Le grand chambellan, comte Guillaume de Redern, est un vieillard de soixante-quinze ans, très robuste encore et qu'on peut rencontrer tous les jours entre deux et quatre heures au Thiergarten, faisant sa promenade. C'est un brave homme, énormément riche, qui jadis a eu de l'esprit, grand musicien, aimant beaucoup les arts, bon pour tout le monde, et singulièrement berné par son neveu et héritier qui escompte d'avance le riche patrimoine du cher oncle. Le comte Guillaume s'est occupé de littérature; il a

publié l'année dernière des mémoires contre lesquels beaucoup de personnes ont crié, à commencer par son frère.

Ce frère est bien la plus mauvaise langue qui ait jamais existé. Il n'a pitié de personne, ne recule devant aucune douleur, n'écoute aucune prière, lorsqu'il s'agit de mettre en circulation un commérage quelconque. Sa vie se passe à récolter des nouvelles vraies ou fausses, qu'il colporte ensuite avec rage, la rage de l'homme oisif. C'est un être malfaisant, et, par surcroît, il est ennuyeux par la lenteur de son langage et la longueur de ses explications. Dans le monde, on le craint autant qu'on le déteste, et depuis longtemps il ne serait plus toléré dans la société, n'était sa femme, née princesse Odescalchi, aimable vieille, aussi conciliante que son mari est grincheux.

La comtesse Victoire de Redern est une des femmes les plus respectées de Berlin; son salon, ouvert tous les soirs, est un des rares endroits où l'on peut causer en Brandebourg; elle joint beaucoup de bienveillance à un esprit qui, tout

en n'étant pas très étendu, est plus que suffisant, très droit, très sain et très juste. Sa seule faiblesse consiste dans une affection illimitée pour son fils unique, mauvais sujet s'il en fut, joueur, libertin, et qui a déjà fait retentir toutes les principales villes de l'Europe du bruit de ses folies. La comtesse n'ignore pas cela, mais elle est si bonne, qu'elle garde quand même la porte de son cœur ouverte à l'enfant prodigue.

En dehors des personnes que je viens de nommer, l'impératrice ne reçoit pas dans l'intimité. En carême, elle donne tous les jeudis de grands concerts où la société est invitée à tour de rôle, mais sa vie habituelle s'écoule à voir les mêmes figures, à écouter les mêmes jugements et à subir plus ou moins le charme, si ce n'est l'influence, des mêmes gens, tous vaniteux, ou intéressés, ou flatteurs, ou simplement victimes de la sympathie qu'ils ont inspirée sans le vouloir à leur souveraine.

LE CHANCELIER

SIXIÈME LETTRE

On a déjà tant parlé du prince de Bismarck, on a écrit tant de choses sur son compte, que je suis très embarrassé en abordant ce sujet. Que dire, que raconter d'un homme dont tour à tour l'histoire, la légende et la fable se sont emparées? Depuis quinze ans, on nous a montré le chancelier sous toutes les faces possibles et impossibles; on a essayé de nous faire admirer le politique, de nous faire détester l'individu, de nous faire redouter le ministre; M. Busch a même tenté de nous initier à la vie privée du colosse, de nous

montrer un Bismarck en négligé, en robe de chambre et en pantoufles. Et pourtant aucune de ces tentatives n'a réussi, et le prince est encore une énigme pour tous ceux qui voudraient se faire une juste idée de son caractère. Même les gens qui l'ont approché de près n'ont pas pu pénétrer les secrets de cette nature multiple, grande par son intelligence, dangereuse par son génie, supérieure à Machiavel par son astuce, à Richelieu par son mépris de l'humanité. A dire vrai, le chancelier ne se connaît pas bien lui-même; il ignore aujourd'hui ce qu'il fera demain, et, tout en dirigeant depuis des années les évènements du monde, se laisse en réalité souvent mener par des circonstances qui accompagnent ces évènements. Le grand secret de sa force consiste dans la facilité avec laquelle il change d'opinion, abandonne ses amis, courtise ses ennemis, profite des rancunes de l'un, de la haine de l'autre, de l'égoïsme de tous. Sa conscience, entièrement élastique, ignore les scrupules; son âme n'a pas d'autre ambition que celle d'un pouvoir absolu sur les hommes et

les choses, les rois et les peuples. Il y a du « moi » de Médée dans sa vie; il a si bien vu les destins des souverains et des empires venir se condenser dans sa personne; qu'il en est arrivé au point d'oublier que cette personne ne représente pas le monde entier. Voilà pourquoi il brise tout ce qui n'est pas lui, tout ce qui le sert mal ou ne lui obéit pas aveuglément, tout ce qui lui résiste ou qui le contrarie. Jadis, il y a de cela longtemps, M. de Bismarck a été ambitieux pour son pays, désireux de voir la Prusse occuper le premier rang parmi les puissances européennes; aujourd'hui, on peut hardiment affirmer que cette ambition a disparu pour faire place à un désir violent de domination de sa propre individualité. Autant il a travaillé pour son roi, autant il s'applique, à présent que ce roi est devenu empereur, à l'empêcher de jeter le moindre coup d'œil sur les affaires de l'État. L'empire d'Allemagne doit certainement son existence actuelle à la persévérance et à l'audace du prince, qui l'a fondé, élevé, rendu solide et fort; mais maintenant que cette

œuvre colossale est terminée, il ne peut pas se décider à la consolider, à la laisser se développer par elle-même. Il veut conserver sur cet empire une autorité sans bornes, et de là viennent ces hésitations, ces vacillations de sa politique, qui nous étonnent si souvent chez cet homme de fer. Tout s'use à force d'être employé, et l'énergie du chancelier a fini par devenir de l'obstination, du dépit. Il s'est si bien habitué à toujours réussir, qu'il s'imagine avoir obtenu le droit d'imposer continuellement ses caprices à tous ceux qui l'entourent. Au fond, c'est une nature toute d'élan, qui souvent agit par boutades, qui, à présent que ses plus chers projets ont été menés à bonne fin, ne conçoit plus de plans, mais agit suivant l'impulsion ou l'exigence du moment. Il domine seulement parce qu'il a su se faire craindre; fréquemment ses ennemis lui attribuent les desseins dont ils ont peur et qu'ils suggèrent quelquefois eux-mêmes sans s'en douter. Tel qu'il est, le chancelier n'en représente pas moins une grande figure historique, surtout quand on le

regarde de loin et qu'on se l'imagine sur un piédestal, ainsi qu'il se présentera un jour à la postérité; mais, dès qu'on l'examine de près, on découvre aussitôt ses mesquineries, ses petitesses, son oubli des grands intérêts qui lui sont confiés, en faveur de ses sympathies ou antipathies personnelles. M. de Bismarck a de tout temps désiré voir le monde entier plier devant lui; pour asseoir son autorité il s'est servi de tous les moyens qui étaient à sa portée. Un des traits les plus terribles de son caractère consiste dans sa pénétration des hommes, dont il découvre du premier coup d'œil les côtés faibles, qu'il flatte, qu'il excite doucement et qu'il sait mettre à profit. Dès qu'on méprise complètement l'humanité, on la domine; car alors on sait au juste ce qu'on peut attendre ou exiger de la cupidité de celui-ci, de l'envie de celui-là. de la bassesse de l'un, de l'hypocrisie de l'autre. Le prince est cynique en même temps que sceptique; dès qu'il s'imagine qu'une conscience est indécise, il essaye de l'acheter, et neuf fois sur dix la chose lui réussit, car les hommes sont

lâches et se donnent toujours à celui de qui ils espèrent quelque chose.

On a souvent parlé des plans du chancelier ; on a même cité sa correspondance publiée récemment, pour prouver que tout ce qu'il a fait était calculé d'avance. Pour ma part, je suis fermement persuadé qu'il a surtout su profiter des circonstances, et qu'en prenant en main le pouvoir, il n'avait pas d'autres projets que celui d'établir le sien propre. Plus tard se sont développées ses ambitions ; alors il s'est rappelé les rêves de sa jeunesse, et après le triomphe de l'homme a voulu assurer celui du pays. Encore plus tard, il a voulu se grandir en faisant croire au monde qu'il devait ses succès, non aux circonstances, non au bonheur, mais bien à une détermination préconçue, et menée à bonne fin par le simple fait d'une volonté aussi indomptable que résolue.

Peu d'hommes politiques ont eu autant d'ennemis, et aucun n'a su aussi adroitement s'en débarrasser. A dire vrai, ce ne sont pas seulement ses ennemis qu'il sait mettre de côté ; ses amis

subissent aussi le même sort dès qu'ils le gênent ou l'ennuient ; mais il est certain qu'il est terrible dans ses rancunes, implacable dans ses ressentiments, sans miséricorde dans sa vengeance. On sait ce qu'il a été pour le comte d'Arnim, et l'on n'a qu'à se rappeler M. Delbrück, le comte Stolberg, le comte Eulenburg, tous ses amis et ses collaborateurs d'autrefois, qui lui ont déplu et qu'il a su éloigner, effacer, anéantir, faire disparaître en un mot de l'arène politique ou parlementaire avec une merveilleuse adresse. Tour à tour en bonnes relations avec tous les partis, il s'est servi de chacun, seulement afin de les déconsidérer par son alliance aux yeux du public. Tacticien habile, il aime à s'approprier les succès des autres et a le talent de mener à bonne fin cette difficile entreprise. Un de ses trucs favoris consiste à s'emparer de quelque ambitieux intrigant et à lui persuader qu'il y a en lui l'étoffe d'un grand homme. La victime donne toujours dans le piège, et c'est ainsi que le prince s'est procuré un certain nombre d'âmes damnées, qui le servent avec

amour et adoration, qui naïvement s'imaginent lui être indispensables, tandis qu'elles ne lui sont qu'utiles et qu'il ne les flatte que pour mieux pouvoir les désavouer ensuite, si la chose lui paraît opportune.

Sa conduite à l'égard de l'empereur est singulière. Tout en affectant un grand respect pour le vieux souverain, il se pose cependant en autocrate vis-à-vis de lui. Là, comme partout, il exploite les faiblesses qui sont à sa portée; il sait faire vibrer les cordes sensibles du monarque dont l'amour pour la Prusse est réel et sincère au point de l'amener à se sacrifier quand cela est nécessaire. Lorsqu'on les voit l'un vis-à-vis de l'autre, la grande figure du chancelier dominant de la tête celle de son roi, on se demande involontairement lequel des deux est le maître de l'autre, et lequel a le plus de mérite envers son pays, celui qui a su avec abnégation s'effacer, ou bien celui qui n'a grandi sa patrie que pour l'écraser du poids de sa personne.

Quant à l'impératrice Augusta, elle n'a jamais

aimé le prince. Autrefois elle a même intrigué contre lui avec ses intimes et ses favorites; mais bientôt l'expérience lui a prouvé qu'il n'était pas bon de plaisanter avec un aussi rude adversaire; à présent les choses sont sur un pied de neutralité armée entre les deux ennemis, lesquels ne pouvant se dévorer de près, s'observent de loin, décidés tous deux à recommencer les hostilités à la moindre occasion.

Cependant toutes ces haines accumulées autour de lui, toutes ces imprécations dirigées constamment contre sa personne ont eu une certaine influence sur M. de Bismarck. Elles l'ont rendu misanthrope, ou du moins lui ont fait prendre en grippe le monde, et en affection la solitude. Il vit en ermite, enfermé dans les quatre murs de son palais, caché aux regards de tous, de ses amis comme de ses ennemis, ne se montrant qu'au Parlement de temps en temps, ou bien à une personne dont il a besoin de tirer un renseignement quelconque. Alors il se fait aimable, devient causeur, bon enfant, sait fasciner ceux qui ne le

connaissent ou ne le devinent pas. A part ces rares occasions, personne ne voit le chancelier, qui se renferme de plus en plus dans le sein de sa famille, laquelle, du reste, l'entoure de la plus tendre affection.

Sa femme est une bonne et brave créature, très vulgaire dans ses manières, mais ayant bon cœur, douée de beaucoup d'esprit, quoique sans finesse, admirant son mari naïvement, avec une tendresse aussi vraie que profonde, nullement orgueilleuse de sa position, bienveillante, quoique brusque, aimable pour tout le monde, remarquant l'inimitié des uns et les fausses protestations de dévouement des autres, mais dédaignant la première et ne se fiant pas aux secondes.

Deux fils et une fille sont nés de ce mariage. Des fils, l'aîné, le comte Herbert de Bismarck, a fait beaucoup parler de lui, à propos du scandale de ses relations avec une dame célèbre par sa beauté. Dans cette triste histoire, il a joué un rôle blâmable et s'est montré aussi égoïste, aussi cruel que faible. C'est un homme très vaniteux,

très occupé de sa propre personne, très fier de sa position de fils de chancelier, et, comme presque tous les enfants des grands hommes, aussi nul que son père est remarquable. Dans la société, on rampe devant lui à cause du pouvoir qu'on lui attribue, on lui chante continuellement la chanson du renard dans la fable de la Fontaine : « Eh! bonjour, monsieur du corbeau, que vous êtes joli, que vous me semblez beau! » Malheureusement pour les flatteurs, ce n'est pas le comte Herbert qui tient dans son bec le fromage, objet de leurs ambitions.

Son frère, plus sérieux et plus réfléchi, a moins de brillant, mais plus de fond solide dans le caractère. C'est un travailleur, un politique par conviction, qui sait s'appliquer, mais qui ne réussira jamais à devenir autre chose qu'un excellent fonctionnaire. Il ressemble comme physique à son père, comme moral à sa mère, sauf une férocité dans ses antipathies, qui est dans le sang de tous les Schonhausen.

Leur sœur, Mlle Marie de Bismarck, après avoir

vu mourir le fiancé de son choix, a épousé le comte de Rantzau, conseiller au ministère des affaires étrangères. C'est la favorite du chancelier, qu'elle rappelle par sa tournure d'esprit. Son intelligence est très vigoureuse, très étendue; de même que le prince son père, la comtesse de Rantzau est très habile à deviner les hommes et très portée à s'en moquer.

LE BUNDESRATH

SEPTIÈME LETTRE

Lorsque fut fondé, en 1870, le nouvel empire d'Allemagne, la chose ne se passa pas sans tiraillements. Les petits princes qui, à Versailles, acclamèrent le roi Guillaume comme leur chef, ne se résignèrent pas très facilement à cette dure nécessité; malgré leur soi-disant enthousiasme, ils n'auraient pas demandé mieux que de n'avoir pas l'occasion de le manifester. M. de Bismarck, avec son intelligence et son génie, avait compris la situation bien avant ceux qui en étaient les victimes; il avait prévu cette sourde irritation des

petits souverains de l'Allemagne, et ce fut pour adoucir l'amertume du sacrifice exigé d'eux qu'il proposa le Bundesrath ou conseil fédéral. Cette Assemblée, en rappelant le Norddeutsche Bund d'autrefois, pouvait faire croire aux petits roitelets qui grouillent aux pieds de la Prusse, qu'on leur avait laissé le pouvoir de participer aux affaires de leur pays.

En réalité, le Bundesrath est une immense mystification. De même que le Reichstag, de même que le ministère! Le conseil fédéral n'est qu'un instrument dans la main du chancelier, qui lui fait voter tout ce qui lui plaît, et qui le mène, le dirige entièrement à sa guise. Institué comme moyen de gouvernement, il est devenu une machine au nom de laquelle on gouverne. Tous ses membres sont, ou bien des créatures de M. de Bismarck, ou bien des ennemis à lui, trop bêtes pour être dangereux, trop nuls pour être gênants. C'est un décor de théâtre très bien brossé, voilà tout. Le gros public, celui qui regarde la scène, avec une simple jumelle, s'imagine que tout fonc-

tionne admirablement, que les arbres sont naturels et les fontaines vraiment d'eaux jaillissantes; mais dès qu'on fait un petit voyage sur cette même scène, on découvre bien vite l'illusion dont on était victime. Le Bundesrath sert de bureau d'enregistrement aux décisions du chancelier. Il lui est très utile comme paratonnerre, quand il désire présenter au Parlement un projet de loi qu'il sait être antipathique à ce dernier, indispensable lorsqu'il s'agit de rejeter une mesure votée par la Chambre. Dans le premier cas, c'est le conseil fédéral qui a voulu affirmer son indépendance; dans le second, c'est encore lui qui est fautif. Rien n'est plaisant comme M. de Bismarck confiant à des députés de ses amis le chagrin que lui cause l'obstination de ses collègues. Il joue si fréquemment cette comédie, que parfois on se demande ce qu'il ferait s'il n'avait pas ce bouc émissaire toujours à son service. On serait presque tenté de croire que souvent il se trouverait embarrassé, si l'on ne savait qu'un homme de sa trempe ne peut jamais être pris au dépourvu, et

qu'à défaut du Bundesrath cet esprit ingénieux eût trouvé autre chose.

Le conseil fédéral n'a du reste aucune illusion sur le rôle qu'il joue. En cela, il fait preuve de plus d'esprit que le Reichstag, qui s'imagine, lui, peser de quelque poids dans les destinées de l'Allemagne. Les membres du conseil fédéral savent parfaitement que leur devoir consiste à obéir aveuglément aux ordres qu'on leur donne. Voilà pourquoi ils n'essayent même pas d'exprimer une opinion, à plus forte raison d'avoir la moindre volonté, ou la plus petite initiative en quoi que ce soit. Leur existence se passe dans l'attente et la soumission; ils représentent non leurs souverains, mais une compensation accordée à leur amour-propre, et de même que ces souverains ne sont plus que des ombres, de même eux ont l'emploi de fantômes dans la terrible comédie où le chancelier tient le premier rôle.

En Allemagne, on n'attache qu'une faible importance au Bundesrath. Les gens ambitieux le méprisent, les intelligents s'en moquent, les sen-

sés le trouvent inutile; tous s'accordent à dire qu'il n'a aucune dignité, aucun esprit de conduite et que, s'il a une raison d'être, il n'en a aucune d'exister dans les circonstances actuelles où son influence est nulle, son rôle purement passif, ses opinions indécises, flottantes, vagues et modelées sur celles du maître. Cependant tout le monde tient à le conserver, je ne sais à quel propos, car, en vérité, pour le bien qu'il fait, on pourrait tout aussi facilement le supprimer. Mais il représente un principe, un des rares principes qui, s'ils ont été minés sourdement, n'ont jamais été attaqués en face par le prince de Bismarck, et à cause de cela l'Allemagne entière trouve nécessaire de mettre ce malheureux Bundesrath sous une cloche en verre, à travers laquelle on puisse l'admirer aussi commodément que possible.

Quand je me sers du mot admirer, j'emploie une fausse expression. Il faudrait plutôt critiquer, car on ne fait pas autre chose quand on parle ou qu'on s'occupe du conseil fédéral, ce qui arrive du reste assez rarement. L'Allemand, en général,

pense peu à tout ce qui tient à la politique. Il est orgueilleux des succès de son pays, mais orgueilleux brutalement, à la manière du Peau-Rouge qui se réjouit du nombre plus ou moins grand de chevelures qu'il a scalpées; il est féroce envers son ennemi, égoïste vis-à-vis de ses amis; mais tout en étant fier de l'élévation de sa patrie, il ne s'est jamais donné la peine de rechercher les causes qui ont amené cette élévation. Le seul sentiment qu'il connaisse bien est une soif de rapacité, de domination absolue; il voudrait que le monde entier fût peuplé d'Allemands. Son unique désir consiste à assurer, à établir partout sa suprématie. Sauf cela, rien ne le passionne, rien ne l'intéresse, rien ne le distrait de ses occupations journalières. Il ne prend donc guère part à la façon dont on le gouverne, et ne la discute pas, sauf le petit nombre d'individus qu'une irrésistible vocation pousse dans la direction de la politique. Ce petit noyau d'esprits plus ou moins élevés n'admire ni n'estime le Bundesrath, mais se soumet à son existence, de même qu'il s'incline

devant les arrêts du chancelier, c'est-à-dire avec une stoïque résignation basée sur la conviction que, pour le moment, il n'y a rien à faire contre la force irrésistible des choses existantes.

Parmi les nullités qui peuplent le conseil fédéral, deux hommes seuls se distinguent des autres, l'un par sa loyale honnêteté, l'autre par son esprit cynique : M. de Nostilz-Walwitz, représentant de la Saxe, et le comte Lerchenfeld, ministre de Bavière.

M. de Nostilz est encore un diplomate de la vieille école. C'est un de ces hommes qui, à défaut de brillant ont du bon sens, à défaut d'esprit beaucoup d'intelligence, à défaut d'adresse de fermes et solides convictions. Il est toujours très calme, très froid, très poli, très réservé, ne s'aventure jamais à exprimer légèrement une opinion quelconque, a de la prudence, du tact, du sang-froid. Il a réussi jusqu'ici à ne pas entrer en conflit avec le chancelier, mais cela n'a pas été sans peine. Sa position est celle d'un chien aux aguets. Il sait parfaitement qu'on aimerait à le manger,

lui ainsi que son pays, qu'on regrette toujours la soi-disant indépendance de la Saxe. Et malgré cela, il doit écouter chaque jour de fausses paroles de tendresse, simuler lui-même une amitié qu'il est permis de croire qu'il n'éprouve nullement. M. de Nostilz sent l'effacement de son rôle, devine celui encore plus grand où on voudrait réduire la Saxe, et se rend parfaitement compte qu'on le subit seulement par nécessité; mais étant impuissant à changer cet état de choses, il s'y résigne de son côté et essaye seulement de se conduire avec dignité. Rarement il combat ou discute un projet du chancelier; il le fait seulement quand il se sent sûr d'avoir avec lui une nombreuse majorité. D'ordinaire il approuve les résolutions qui lui sont soumises, et, à force d'être circonspect, renonce parfois à l'influence qu'il pourrait avoir. Il vit toujours dans de très bonnes relations avec ses collègues du conseil, aussi bien qu'avec ceux du corps diplomatique, parmi lequel sa femme est également très appréciée. M[me] de Nostilz est une aimable personne, bien-

veillante, affable, distinguée, qui, avec plus d'esprit que son mari, a parfois moins de calme, chose cependant très importante dans leur position à tous deux.

Le comte Hugo de Lerchenfeld, ministre de Bavière, ne ressemble pas à son collègue saxon. C'est un homme jeune encore, presque trop jeune pour le poste important qu'il occupe. Ce poste, il l'a obtenu grâce au comte Herbert de Bismarck, avec lequel il s'était lié à Vienne. Ce dernier le recommanda à son père comme un être susceptible de devenir une créature dévouée de toutes façons. Le chancelier se fia aux renseignements donnés par son fils, et quand le gouvernement bavarois (dont les deux derniers représentants à Berlin en avaient été presque expulsés à la suite d'histoires célèbres), quand le gouvernement bavarois, dis-je, fit demander au prince quelle était la personne qu'il désirait voir accréditée auprès de la cour de Prusse, celui-ci désigna immédiatement le comte Lerchenfeld qui, depuis, a su se maintenir dans les bonnes grâces de son redoutable protecteur.

Personnellement, le comte est fort agréable. Il est bien élevé, instruit, a beaucoup d'esprit, énormément de tact, et, comme homme du monde, est d'un commerce charmant. Il a beaucoup voyagé et s'est approprié le côté brillant de tous les pays qu'il a visités, en même temps qu'il a ramassé quelques-uns de leurs défauts les plus dangereux. C'est un ambitieux, quelquefois intrigant, un homme à ménager toujours; car il n'a aucune conviction, aucun scrupule, excepté ceux qui sont contenus dans les commandements de Dieu et qu'exigent les lois existantes. Il n'a même pas de vices; son cœur est une pierre, ses passions se bornent à celle de son propre bien-être; il n'a jamais aimé ni haï qui que ce soit; il s'est simplement servi des uns, a utilisé les autres, a courtisé ceux dont il avait besoin, abandonné ceux qui ne lui étaient plus nécessaires. Il n'a même pas été ingrat, sa nature étant essentiellement une de celles qui ignorent la signification du mot reconnaissance. Il s'est borné à essayer de faire toujours arroser par quelqu'un le chemin

qu'il devait parcourir, afin d'en abattre la poussière, acceptant ce service comme une chose qui lui était due. Son dévouement pour la personne du chancelier est grand; mais c'est un dévouement qui est acquis à la place du prince, non à son individualité. M. de Lerchenfeld s'entend en politique, mais s'en mêle aussi peu que possible; il tient trop à sa carrière future pour la compromettre par une chose aussi gênante et inutile que des opinions autres que celles que l'on exige de sa complaisance. Sa devise devrait être : *Pro Me.*

Néanmoins, malgré, ou plutôt à cause de ses défauts, c'est un homme qui sera toujours heureux, qui réussira dans sa carrière, qu'on trouvera toujours aimable, et qui, à l'abri de son insouciant égoïsme, fera son chemin dans le monde, mieux qu'un autre embarrassé par un bagage de passions, de convictions, d'enthousiasme, de toutes ces sentimentalités enfin que notre pratique XIX[e] siècle a mises hors de mode. A l'époque actuelle, on n'a de succès que si l'on sait unir la raillerie à l'amabilité, l'indifférence à ce qu'on

exige de vous avec le désir de parvenir quand même. Or, le comte Lerchenfeld possède ce secret, et, ce qui vaut mieux encore, il sait s'en servir.

Des autres membres du Bundesrath, il n'y a rien à dire; tous se ressemblent, tous se valent, tous sont malmenés également par le prince de Bismarck et traités avec la même indifférence par le public.

Un seul, le représentant badois, baron de Turckheim, est l'objet de distinctions particulières de la part de l'empereur et de la famille royale, à cause de son auguste souveraine, la grande-duchesse Louise de Bade, fille unique du roi Guillaume.

Le baron est un petit homme très honnête, très tranquille, très inoffensif, dont le plus grand défaut consiste dans une violente antipathie pour le linge propre, l'eau, le savon, et toutes ces choses en général dont les sauvages savent se passer, mais qui d'ordinaire sont appréciées par les gens civilisés.

LE MINISTÈRE

HUITIÈME LETTRE

De même que le Parlement, de même que le Bundesrath, le ministère prussien représente un groupe politique effacé. C'est une petite agglomération de fonctionnaires qui, pour le public, possèdent des portefeuilles, mais qui ne sont pour M. de Bismarck que des employés supérieurs ayant un peu plus de responsabilité que leurs sous-ordres, et auxquels il laisse un peu moins d'initiative qu'aux simples chefs de bureaux ou de sections. Leur rôle est la soumission, leur devoir consiste à obéir aux ordres qu'ils reçoivent,

sans jamais les discuter. Ils sont un peu plus que des domestiques et infiniment au-dessous de la position de confident. Ils ne doivent pas résister au chancelier, ils ont l'obligation de le défendre, de lui épargner tout souci, et, en outre, doivent être prêts à subir ses remontrances, résignés à être congédiés à la minute qui convient au maître. En un mot, ce sont des victimes du pouvoir absolu, victimes qu'on ne prend pas même la peine de parer de fleurs pour le sacrifice, car le prince se moque des secrets de leurs entrailles. Il les exécute d'un coup de massue, et repousse leur cadavre du pied.

La première condition nécessaire pour être ministre en Prusse consiste à savoir travailler sans espoir de récompense. La seconde est celle d'être toujours prêt à endosser des responsabilités que l'on n'a pas assumées. Outre cela, il faut avoir de la souplesse, être doué d'une certaine dose d'esprit, ni trop grande ni trop petite, posséder de la finesse, n'être pas embarrassé de scrupules pour pouvoir profiter de l'inexpérience des autres,

enfin se diriger et se conduire, non d'après ses propres idées, mais bien d'après celles qui prennent naissance sous les ombrages de Wilhemstrasse, ou dans les solitudes de Varzin. En résumé, il faut renoncer complètement à sa propre individualité et se faire machine; mais machine dans le sens le plus étroit du mot, sans jamais oser oublier, même vis-à-vis de soi-même, que l'on remplit le rôle d'une simple mécanique.

On conçoit qu'il n'est pas toujours facile pour M. de Bismarck de mettre la main sur de semblables auxiliaires. Souvent il a cru les avoir trouvés, mais quelque révolte de leur part lui a bientôt prouvé que, si les ambitieux et les imbéciles sont nombreux en ce monde, les gens qui veulent agir à leur tête constituent une majorité encore plus grande. Il s'est donc efforcé, ces derniers temps, de chercher des hommes dont la position sociale et matérielle soit assez ébranlée pour qu'ils ne puissent pas avoir la moindre velléité de se soustraire à ses ordres, à ses volontés. En un mot, il s'est appliqué à s'entourer, non de

collaborateurs, mais bien de serviteurs, à la livrée éclatante, au cœur éteint. Les hommes qui composent actuellement le ministère prussien ne sont pas autre chose que des comparses, n'aspirent à jouer aucun rôle et font aussi peu de bruit dans leurs bureaux que dans le monde, où on ne les voit que rarement, et où on les salue à peine. Un seul d'entre eux, le ministre de la guerre, jouit d'une personnalité distincte ; il est un membre indépendant dans cette assemblée d'esclaves, ce qui ne laisse pas d'agacer prodigieusement les nerfs du chancelier ; mais l'armée est la seule institution protégée par l'empereur ; c'est une chose sacrée à laquelle nul, pas même le prince, n'a le droit de toucher. Le vieux souverain, soldat dans l'âme, a toujours pris le parti du soldat ; il l'a défendu, soutenu, couvert de son autorité impériale. Ni la ruse, ni l'astuce, ni les attaques directes de M. de Bismarck n'ont eu de succès sur ce point ; l'empereur est resté seul maître de son armée, et le ministre de la guerre n'est responsable que devant le monarque lui-même des décisions ou des réso-

lutions qu'il prend. Naturellement, ce poste est très difficile, à cause de la position fausse qui en résulte. Un cabinet, lorsqu'il est solidaire, se tire toujours d'embarras ; mais un ministre, dépendant en apparence de son chef, en réalité indépendant de lui, se trouve toujours dans une situation pénible et embarrassante. Le comte de Roon avait su très bien manœuvrer entre ces difficultés multiples. Lorsqu'il était au pouvoir, d'ailleurs, l'autorité et le despotisme du chancelier n'avaient pas encore atteint leurs limites extrêmes. Son successeur, le général de Kameke, a déjà eu fort à faire pour se soutenir contre le prince, qui a fini pourtant par l'obliger à se retirer après de longues années d'une lutte sourde, mais implacable. Le général Bronsart de Schellendorff, ministre de la guerre actuel, est depuis trop peu de temps encore à son poste pour que l'on puisse juger de la façon dont il le remplira ; pour cette raison, je vous en dirai peu de chose, sauf ceci que lorsqu'il a été nommé, on s'en est réjoui dans un certain cercle, indigné dans un autre, et étonné

un peu partout, car le gros du public, celui qui fonde son opinion sur les apparences et qui ne sait rien de ce qui se passe derrière les coulisses, s'attendait à un tout autre choix.

Une nomination qui n'a étonné personne, par exemple, a été celle du comte Paul de Hatzfeldt au poste de secrétaire d'État pour les affaires étrangères. On y était préparé d'avance, et l'on a été seulement surpris de la lenteur que la chose a mise à s'accomplir. Cette lenteur, ce retard à donner au comte de Hatzfeldt le titre de la place dont il remplissait déjà les fonctions, avait sa cause dans un certain état de la fortune du nouveau ministre, lequel, endetté jusque par-dessus la tête, ne pouvait tenir son rang d'une façon convenable, tant qu'il serait dans des embarras d'affaires aussi graves. Le chancelier, qui connaissait tous ces détails, a été l'ange sauveur de M. de Hatzfeldt, qui a de tout temps compté parmi ses favoris. Il a obtenu de son principal créancier, le banquier Bleichröder, qu'il se désistât d'une partie de ses prétentions, ou du moins qu'il prît

son temps avant de les faire valoir, et par là il a réussi à assurer au comte une vie, sinon exempte de soucis d'intérêts, au moins libre d'entraves matérielles et pouvant être consacrée uniquement au service du maître.

Le comte de Hatzfeldt est un de ces personnages comme on en rencontre souvent parmi les hauts fonctionnaires, c'est-à-dire admettant que la fin justifie les moyens, très facile dans les rapports d'où il peut tirer un avantage personnel; ni bon ni méchant, quoique élégamment corrompu, ambitieux de la fortune plus que de la gloire, intelligent sans être instruit, spirituel sans pénétration, aimable par habitude, très agréable comme homme du monde, nuisible, dangereux même comme homme politique. Il remplit sa position d'une façon admirable, sait recevoir les ambassadeurs avec un charmant sourire, les reconduire avec un salut gracieux, ne se laisse jamais entraîner à émettre une opinion, prétend ne pas lire les journaux, ne pas aimer la politique, et, tout en faisant l'innocent, essaye de se

faire passer pour très fin. Au fond, il est plus trompé lui-même qu'il ne trompe les autres, car M. de Bismarck, tout en lui permettant d'exécuter ses plans, ne lui fait pas l'honneur de lui confier ses intentions.

Le comte n'aura jamais vis-à-vis des représentants des pays étrangers l'autorité de son prédécesseur, M. de Bulow. On croit bien à sa parole, mais on n'a pas confiance dans ses promesses, peut-être parce qu'on devine qu'il n'est pas homme à les respecter lui-même, encore moins à les défendre devant son redoutable chef. Néanmoins il est généralement aimé dans la société, où l'on ne s'inquiète pas d'ordinaire de la moralité ni des antécédents de ceux auxquels on donne la main, pourvu qu'ils aient une situation reconnue. Ses apparences franches font que l'on s'illusionne souvent sur son compte, et l'insouciance naturelle de son caractère lui a valu beaucoup d'amis. Comme homme public il ne représente rien, comme homme privé il a droit à un certain nombre de réserves et n'est digne au fond que de cette

sympathie banale qu'inspire tout homme bien élevé qui cause dix minutes avec agrément.

Le comte Paul a été marié à une très jolie femme, américaine, dont il est divorcé, que de nombreux admirateurs entourent. Parmi ces derniers, il n'est pas rare de voir M. de Hatzfeldt lui-même faire sa cour avec une si parfaite aisance, que je me suis souvent pris, dans mes heures romanesques, à lui souhaiter des succès renouvelés.

Il n'y a rien à dire des autres ministres, car ils ne représentent ni une force, ni une opinion, ni même une individualité quelconque. Ils sont très actifs chacun dans son département, et, tout en surveillant avec un soin extrême les affaires qui sont de leur ressort, ils ne se mêlent d'aucune des grandes questions de politique générale, auxquelles ils s'intéressent fort peu. Ce sont d'admirables bureaucrates, incapables de compromettre la grande œuvre à laquelle ils sont associés, mais incapables également de la diriger, de la conduire de la mener à bonne fin. Ce ne sont que des spé-

cialités ou mieux des utilités. Mais que deviendront tous ces automates, le jour où la main habile qui les fait mouvoir ne leur imprimera plus une impulsion qu'ils seront impuissants à trouver dans leur propre mouvement? Le mobile qui a poussé le chancelier à s'entourer de nullités purement actives a sa grandeur, car il lui a permis d'exécuter tous ses projets sans la moindre opposition; il a procuré au général des soldats d'une obéissance aveugle; mais, d'un autre côté, la tyrannie de M. de Bismarck a eu le désavantage pour l'Allemagne de détruire tous les hommes capables de remplacer le colosse auquel elle est livrée aujourd'hui. Le prince est l'incarnation vivante d'un système, d'une politique, d'un gouvernement, de tout ce qui constitue la vie et l'organisme d'une nation. Le colosse disparu, sans doute l'empire d'Allemagne subsistera; mais de celui qui le soutenait il ne restera que les pieds d'argile.

LA POLITIQUE DE LA PRUSSE

NEUVIÈME LETTRE

En ma qualité d'ancien diplomate, vous vous attendez à ce que je vous parle de politique générale. N'espérez guère de longs développements sur ce sujet ; à peine si j'y consacrerai quelques pages.

Les questions qui touchent à la diplomatie ne sont pas de celles qu'on puisse aborder dans un espace aussi restreint que le cadre d'une lettre. D'ailleurs, vous n'avez pas encore atteint l'âge où l'on se passionne pour la politique. C'est une chose à laquelle on s'intéresse plus tard, à l'époque où

la vie se congèle comme une maxime de La Rochefoucauld. Vous êtes encore à ce moment où l'on ne voit que le fait lui-même, sans rechercher les causes ou les circonstances, parfois insignifiantes, qui l'ont provoqué. Vous êtes cependant curieux de connaître mon opinion sur une alliance entre la Prusse et la Russie, ou bien sur l'union intime qui semble exister entre les cours de Vienne et de Berlin. Je n'ai pas le loisir de m'arrêter sur mille petits détails qui vous prouveraient que cette union et cette entente ne sont et ne seront jamais que des expédients et rappellent trop les mensonges dont se servit Frédéric II, non sans succès, je le confesse.

Avant Frédéric II, et déjà au temps du grand Électeur, la politique de la Prusse avait toujours consisté à simuler des amitiés et à s'appliquer à faire des dupes. Grâce à ce système, savamment conduit et ingénieusement poursuivi, elle est parvenue, peu à peu, ou plutôt ses princes sont parvenus pour elle, à s'imposer à l'Europe surprise, et à la forcer de s'incliner devant l'ancienne tri-

butaire de la Pologne. Remarquez, je vous prie, que cette grandeur n'a pas été le fait des efforts ni de la vaillance du pays, mais simplement l'œuvre de quelques hommes qui, à travers plusieurs générations, ont poursuivi le même but et en qui la nation entière s'est incarnée. L'Allemand en général, le Prussien, en particulier, a une foi aveugle dans l'énergie de la maison des Hohenzollern. La nature de l'Allemand est molle, bonne au fond, féroce seulement par boutades, indolente, apathique, capable de persévérance, mais non d'initiative ; le Prussien pousse au plus haut point la vertu de l'obéissance, mais il ignore l'art de commander autre chose que ce qu'on lui commande. Il est né pour être soldat, en a l'enthousiasme et l'ambition, aime à conquérir, est étrangement avide du bien d'autrui, convoite ce qui lui manque, mais ne veut pas en convenir; ne pouvant s'approprier les qualités morales qu'il ambitionne, il les a en horreur chez son prochain, et, à cause de cela, veut absolument s'assimiler ce prochain espérant quelque miracle de transfusion.

Les convictions, les sympathies du peuple allemand, la maison régnante a su merveilleusement les réaliser dans leur idéal. Elle a pris le mot « conquérir » pour devise, et, lentement, avec préméditation, avec énergie, s'est appliquée à satisfaire cet appétit vorace qui distingue la race teutonne. Voilà pourquoi, depuis plus de cent ans, la politique de la Prusse a paru si habile, si constante dans son but, et pourquoi elle a été en réalité si flottante, s'unissant à ceux qu'elle devait combattre avec autant de facilité qu'elle combattait ceux à qui elle devait s'unir ; si dépourvue de préjugés, si exempte de préventions, si complètement indifférente à tout système, si entièrement égoïste enfin. Les Hohenzollern auraient considéré comme une faiblesse la poursuite d'un but tel que celui poursuivi par Richelieu voulant abaisser la maison d'Autriche. La Prusse n'a jamais compris la puissance autrement que fondée sur de grandes possessions territoriales ; elle a toujours été dominé par l'envie, la jalousie, la vengeance, par les plus mauvais sentiments hu-

mains, en un mot. Les Hohenzollern ont toujours eu la conviction qu'ils étaient suscités par Dieu pour grandir le peuple dont ils ont assouvi les instincts plus qu'élevé le caractère. La politique prussienne a de tout temps consisté à flatter, puis à abandonner et écraser ceux qui ont eu la naïveté de croire à ses protestations d'amitié ou de dévouement. Elle a su endormir la vigilance de la France en 1866, acquérir les sympathies de la Russie en 1870, se concilier l'Angleterre au congrès de Berlin, s'attacher par une alliance l'Autriche un an plus tard. Son plan n'a jamais été autre chose que brouiller les nations entre elles, ou bien leur susciter des difficultés intérieures dont elle puisse tirer son profit.

C'est ainsi qu'elle s'est réjouie de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par la maison de Habsbourg et qu'elle a contribué de toutes ses forces à la création d'une Bulgarie, à l'aide de laquelle il lui est possible d'agacer les nerfs du cabinet de Saint-Pétersbourg et de ranimer un jour l'éternelle question d'Orient. Elle veut se

mêler de tout, planer sur tout, mais simplement par égoïsme et jamais par ambition haute ; elle est intrigante, mais redoutable, car elle n'est susceptible d'aucun enthousiasme, est inaccessible à la pitié, se base sur le calcul le plus froid, le plus exact, le plus impitoyable. Jamais elle n'est plus à craindre qu'au moment où elle semble bien disposée pour ses voisins ; jamais on ne doit autant s'en méfier que lorsqu'elle proteste de son amour pour la paix.

On a beaucoup parlé de l'union qui existait entre les cours de Prusse et de Russie ; on s'est encore plus efforcé de prouver que depuis la mort d'Alexandre II cette union et ces bons rapports s'étaient refroidis. Je crois que cette appréciation est fausse, du moins en ce qui concerne la Russie, laquelle, malgré les cris exaltés de certains journaux, n'a pas l'esprit de s'apercevoir du danger qu'elle court. A Berlin, par contre, on veut maintenant se concilier les sympathies d'Alexandre III, d'abord afin d'éviter un rapprochement entre lui et la France, ensuite parce qu'on a résolu de le

pousser contre l'Autriche que l'on commence à trouver gênante.

Vous allez vous récrier en lisant ceci; mais si vous observez les évènements avec soin, vous verrez que j'ai raison. Depuis longtemps il existe une sourde rivalité entre les Hohenzollern et les Habsbourg. Les premiers ont déjà réussi à arracher aux seconds le diadème de Charlemagne et de Barberousse; mais ils leur en veulent encore pour ce titre impérial qu'ils doivent partager avec eux, et ne peuvent s'habituer à cet empire rival avec lequel ils sont forcés de compter. Leur rêve se complaît dans l'espérance de refouler en Hongrie les héritiers de Marie-Thérèse et d'absorber dans la grande patrie allemande les provinces autrichiennes. Ce rêve, ils le réaliseront un jour, car ils ignorent ce que c'est que la défaite; alors ils abandonneront la Russie, qui leur aura prêté son concours inconsciemment, et se croiront les maîtres de l'Europe et du monde jusqu'à ce qu'une coalition de toutes les autres puissances vienne les réveiller de leur sommeil

orgueilleux ; peut-être même alors, sauront-ils éviter de nouveaux périls, car ils sont adroits autant que forts.

Mais, me demanderez-vous, n'y a-t-il pas moyen d'arrêter l'extension de pouvoir qui menace toutes les nations? Hélas! mon jeune ami, je n'en vois pas. De tout temps les barbares ont triomphé, et la force brutale a toujours eu raison de l'intelligence, du génie, de l'esprit, de l'élégance, du charme de la civilisation enfin. Le vieil empire romain lui-même n'a pu résister au choc des hordes teutonnes ; comment voulez-vous que notre société actuelle puisse le soutenir? On ignore aujourd'hui la fraternité, on ne sait pas s'unir contre le danger. La seule chose qui serait capable de détourner l'attention de la Prusse consisterait à lui abandonner l'Autriche objet de ses secrètes convoitises, sous la condition de rendre à la France l'Alsace-Lorraine, et de laisser la Russie s'installer à Constantinople ; mais il faudrait un Richelieu pour mener à bonne fin une semblable conception, et nous n'avons même pas

un Mazarin dans toute l'Europe. L'Angleterre, du reste, s'opposerait toujours à un projet semblable, et personne n'est assez fort pour lui fermer la bouche. D'un autre côté, la France ne fait pas d'assez grande politique pour pouvoir peser sur l'équilibre européen, et la Russie ne comprend pas assez ses vrais intérêts pour passer par-dessus cette considération et conclure une alliance contre l'ennemi commun. Je ne vois donc dans l'avenir aucun obstacle à la continuation, ni même à l'extension du pouvoir de l'Allemagne, à moins que la Providence ne lui envoie un souverain qui comprendra les vrais intérêts de son pays, mieux que ne l'ont fait ses prédécesseurs, qui s'appliquera à établir sa suprématie par un noble usage de sa puissance, et qui surtout se rendra compte que l'arbre le plus gros et le plus solide peut pourtant être renversé par une tempête s'il s'élève seul et solitaire, tandis qu'il court moins de danger lorsqu'il se dresse dans une forêt dont les branches amies peuvent le protéger contre la tourmente. Mais je m'aperçois que ce que je vous

conte là sont des rêves, et je m'arrête de peur que vous ne vous moquiez de mes cheveux gris et de mes songes de diplomate.

M. DE WINDTHORST ET LES CATHOLIQUES

DIXIÈME LETTRE

J'ai déjà parlé du leader et du parti dans ma lettre au sujet du Reichstag; aujourd'hui je veux vous faire une légère esquisse de l'homme ainsi que de ses adhérents.

M. de Windthorst est une personnalité aussi curieuse à étudier au physique qu'au moral. Sa physionomie fine, intelligente, sympathique, appartient au nombre de celles qui s'incrustent dans la mémoire. Sa taille presque microscopique n'est pourtant pas ridicule; ses yeux pétillent d'esprit, son extérieur est celui d'un être toujours remuant,

toujours agité, toujours à l'affût d'un moyen de faire parler de lui. Son organe, doux et sonore à la fois, est admirablement fait pour soutenir les luttes de la tribune ; la note ironique est des plus développées dans son langage, et ses sarcasmes sanglants savent percer la plus dure des cuirasses avec une cruelle préméditation. C'est un des meilleurs orateur du Reichstag; son éloquence entraînante est de celles qui remuent les masses et les agitent sans qu'elles sachent elles-mêmes pourquoi; si on l'analyse en détail, on découvre bien vite qu'il n'y a chez M. de Windthorst que de l'art oratoire et non cette science des choses, cette logique serrée, qui fortifie les raisonnements de M. de Bismarck. Un discours du leader catholique émeut cependant, mais sans convaincre. La pensée de l'orateur ne dépasse jamais le cercle de son auditoire; il s'adresse à ses passions, réveille ses mauvais instincts, excite à la haine ceux qui l'écoutent plus qu'il ne cherche à les persuader. La « perle de Meppen », ainsi que l'on a surnommé M. de Windthorst, a un immense ascendant

sur l'imagination de tous ceux qui voient en lui un champion de la liberté opprimée ; ces enthousiastes ne se doutent pas que sous ces belles phrases se cache un des caractères les plus autoritaires qui soient au monde. Ce petit homme, à la mine bienveillante, à la politesse si exquise, à l'esprit si agréablement moqueur, est en réalité une de ces natures dominatrices qui ne peuvent se résigner à ne plus exercer le pouvoir. Ancien ministre du roi de Hanovre, M. de Windthorst était destiné par la force même des choses à faire partie de l'opposition et à combattre le gouvernement prussien sans trêve ni relâche. Sa qualité de catholique lui a permis d'accentuer cette lutte et de rallier à lui bien des gens qui n'auraient pas voulu prêter asile et appui au chef du parti guelfe. Son esprit lui a bien vite acquis une autorité incontestée sur tous les ultramontains, gens pour la plupart très médiocres; sa merveilleuse adresse lui a permis de leur cacher ses plans et de ne pas leur laisser soupçonner son ambition effrénée.

M. de Windthorst se serait depuis longtemps

lassé de son rôle ingrat, s'il n'était dominé par le désir secret de redevenir ministre. Il rêve son propre triomphe, tout en disant qu'il travaille à celui de ses amis. Déjà il a fait quelques avances au chancelier, lequel, ayant besoin de lui et de son parti, les a très gracieusement accueillies. M. de Bismarck, qui sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les aspirations de son spirituel adversaire, en profite assez souvent, et se fait toujours rendre par lui un grand service en échange d'une petite concession. Ces deux jouteurs se devinent quelquefois; mais le prince a généralement l'avantage dans les luttes quotidiennes qu'ils se livrent, car il ne perd jamais son sang-froid; en outre, il n'est pas, comme M. de Windthorst, embarrassé par ses amis, lesquels gênent fréquemment les mouvements de l'ancien conseiller du roi Georges.

Il est difficile de diriger un parti, surtout lorsque ce parti n'est dominé ni par l'amour de la patrie, ni par celui de la liberté, ni même par l'ambition. L'activité catholique n'a pour mobile

que le triomphe d'un principe, qu'il comprend mal d'ailleurs, mais auquel il se cramponne comme un noyé après une branche. Il est évident que jamais l'Église catholique n'obtiendra en Prusse la suprématie qu'elle convoite ; il s'agit donc seulement d'inventer un *modus vivendi* qui lui permette de vivre en paix avec l'État protestant. Mais ce but ne sera jamais atteint autrement que par un accord direct entre la cour de Rome et le cabinet de Berlin. Cet accord, si le chancelier parvient à le conclure, frappera d'un coup mortel le parti du centre qui perdrait par là sa raison d'être et tout prétexte de lutte. Une entente avec le Vatican serait pour M. de Bismarck un triomphe complet, car il débarrasserait le gouvernement de ses plus ardents ennemis ; mais il lui en créerait un si grand nombre d'autres, que mieux vaut pour lui garder ceux qu'il a.

M. de Bismarck se rend parfaitement compte de la difficulté de cette situation. Tant que les choses sont dans le *statu quo* actuel, il lui est toujours facile d'obtenir une majorité, soit en

alléchant les ultramontains par la promesse d'une concession, soit en satisfaisant les libéraux par l'accomplissement rigoureux et la mise en vigueur d'une clause quelconque des lois de mai. Une fois un arrangement conclu avec le Vatican, il perdrait ces deux moyens si commodes pour faire passer ses projets de loi, et, en outre, se trouverait entouré d'ennemis, dont les uns l'accuseraient de les avoir abandonnés, tandis que les autres lui en voudraient de leur avoir enlevé leur prétexte de guerre.

En effet, le centre serait bien malheureux s'il ne pouvait plus attaquer le gouvernement. C'est un parti qui est organisé seulement pour batailler; il n'est pas capable de suivre une autre politique que celle du combat. S'il était à demi victorieux, il se désagrégerait aussitôt, s'éparpillerait de telle façon qu'il ne lui serait plus possible de se reconstituer à un moment donné. L'esprit étroit qui a de tout temps distingué les ultramontains les rend inaptes à toute autre chose qu'à l'opiniâtreté. Ils ne savent pas ce que c'est

que la politique, en tant que principe abstrait; ils ont une idée encore plus vague de son application; toute leur force, tous leurs efforts consistent dans une opposition acharnée à tout progrès, soit dans le domaine de la littérature, soit dans celui des sciences ou des arts, soit même dans celui que fait chaque nation en se civilisant et en s'affranchissant des préjugés qui l'entravent. On ne peut pas aimer deux choses à la fois, et lorsqu'on se laisse absorber par l'Église, on finit toujours par devenir indifférent à sa patrie. Les Allemands ont raison de haïr le parti catholique, et je ne m'étonne pas de voir des organes de la France anticléricale applaudir souvent les cléricaux au Reichstag, car tel est l'aveuglement des catholiques qu'ils n'hésiteraient pas à appeler l'étranger à leur secours s'ils croyaient par là rendre service à leur cause.

M. de Windthorst, avec son esprit clairvoyant, se rend parfaitement compte de ce fanatisme, mais l'exploite pour son usage particulier, et, seul peut-être parmi ses fidèles, ne partage pas

les convictions qu'il défend. Ces convictions, il s'efforce sans relâche de les raffermir chez ses amis, afin de pouvoir toujours disposer d'une armée à l'aide de laquelle il puisse doucement amener M. de Bismarck à se rendre. Il ne s'aperçoit pas qu'à ce jeu constant, de donner d'une main ce qu'on retire de l'autre, on finit par se discréditer aux yeux du public, qui observe toutes ces manœuvres et qui, après tout, représente l'opinion.

Le chancelier, lui, comprend très bien le profit qu'il tire des petites scènes parlementaires et, lorsqu'elles lui manquent trop longtemps, il les provoque. Il a toujours eu pour système de mettre aux prises ses adversaires entre eux, et c'est grâce à ses roueries qu'il a obtenu ses meilleurs succès. Son alliance, ou même son amitié, nuit toujours à ceux qui l'acceptent ; aussi son dernier et sûr moyen de se débarrasser de ses ennemis est-il de leur faire croire qu'il éprouve des remords pour sa conduite passée envers eux.

La chose est facilement observable, le prince

mettant une sorte d'orgueil à ne pas varier ses moyens. Le parti catholique n'a su ni prévoir ni éviter cet état de relations avec le chancelier ; aussi l'on peut dire que son agonie commence. Les ultramontains se réjouissent de leurs derniers succès ; M. de Vindthorst voit déjà à sa portée le portefeuille qu'il convoite ; mais l'avenir est là, lequel détruira peu à peu ces illusions, renversera ces espérances, prouvera à tous ces ambitieux trompés que lorsqu'on a en face de soi un ennemi comme M. de Bismarck, il ne faut à aucun prix pactiser avec lui, mais bien le combattre toujours, continuellement, sans relâche, sans trêve ni merci, à outrance, jusqu'à ce qu'on triomphe de lui ou qu'on soit brisé après avoir tout perdu « fors l'honneur ».

M. BEBEL ET LES SOCIALISTES

ONZIÈME LETTRE

Ce ne sont pas les socialistes que l'on peut accuser de transiger avec l'ennemi. Jamais parti. politique n'a aussi bien défendu une cause désespérée, jamais poignée d'hommes n'a fait preuve d'un courage plus indomptable, ni d'une énergie plus virile. Les socialistes en Allemagne ne sont frères ni des nihilistes russes, ni des communistes français; ils ont bien avec eux des affinités, de la ressemblance, ils emploient bien les mêmes moyens; mais leur but est autre, et leur idéal, si je peux toutefois m'exprimer ainsi, repose sur

des bases toutes différentes. Ce ne sont pas des révoltés, ce sont des indignés. Ils ne s'élèvent pas contre la supériorité d'une caste sociale sur les autres ; ils protestent seulement contre l'accumulation du pouvoir dans des mains despotiques et contre celle de l'argent dans des mains avides ; ils s'inscrivent contre ce dédain absolu du sort des classes pauvres avec lequel gouverne M. de Bismarck. Les plus féroces parmi eux, ceux qui affichent hautement leurs doctrines de meurtre et d'incendie, ne sont parvenus qu'à force de souffrances à ce degré d'exaltation. L'Allemand, ainsi que je vous l'ai dit plusieurs fois, est indifférent à toutes les questions de gouvernement, pourvu qu'il ait sa soupe aux choux et qu'il puisse la manger tranquillement. Que lui importe la forme gouvernementale avec laquelle on l'opprime ! Il n'y a donc qu'un petit nombre d'individus qui se laissent émouvoir par les misères du peuple, par la dureté du sort de l'ouvrier. C'est ce petit nombre qui compose le parti socialiste, et qui n'a jamais pu parvenir à réunir de nombreux adhé-

rents, à cause de la passivité muette de ceux dont il prend à cœur l'indigence, dont il défend avec tant de chaleur les intérêts. Jamais les socialistes ne parviendront à devenir populaires ; ils ont tout ce qu'il faut pour entraîner les masses, mais le sol sur lequel ils travaillent est encore trop vierge pour subir l'influence de leur culture. La nation tout entière est trop abrutie par son dur esclavage militaire pour admettre même la pensée qu'elle puisse en être délivrée. Voilà pourquoi ce ne sont que des mauvais sujets ou des gens sans aveu qui se joignent au parti socialiste, dont les chefs seuls sont convaincus et enthousiasmés par leur cause.

Dans le Reichstag, la position des socialistes est des plus pénibles. Tous les fuient, tous les partis les redoutent également. Leur conduite n'en demeure pas moins admirable par sa logique et la persistance avec laquelle ils poursuivent leur but; quoiqu'en petit nombre ils ne marchandent à personne leur concours lorsqu'il s'agit de faire une démonstration en faveur de cette liberté à laquelle

ils se sont dévoués. Ils ont su constamment préserver une indépendance d'autant plus remarquable que c'est une chose presque inconnue dans les cercles parlementaires allemands; ils n'ont jamais fait de concessions à personne et ont dédaigné celles qu'on voulait leur faire à eux. Ils n'ont jamais compromis leur dignité et ont su parfois émouvoir leurs plus opiniâtres adversaires par l'éloquence sauvage mais sublime avec laquelle ils ont réclamé pour tous la liberté, et pour le pauvre comme pour le riche les droits de citoyen. Leurs formules sont évidemment inapplicables, leur plan irréalisable, leurs aspirations insensées, leur appréciation même de la nature humaine trop élevée, car une société comme ils la rêvent ne saurait exister avec les vices, les convoitises, les petitesses et les ambitions qui sont l'apanage des pauvres mortels ; mais, je le répète encore, leur idéal est divin et se rapproche de celui prêché par le Christ sur la montagne.

Tout ce qu'il y a de doux, de mystique, dans la nature allemande, s'est condensé en eux ; ils en

sont arrivés à s'imaginer que la paix, la concorde, le bonheur sont des choses possibles dans notre triste monde, et que l'homme a le droit de se servir de tout, même du fer et du feu, afin d'en assurer et d'en consolider le triomphe.

Cette conviction est évidemment une erreur; mais elle communique à ceux qui la professent une ardeur semblable à celle qui anima les soldats de Mahomet II, lorsque le vieil empire grec tomba entre leurs mains et que l'Islam s'installa en maître à Constantinople. Le socialisme est une espèce de Coran, lui aussi; mais un Coran corrigé et adapté aux besoins et aux aspirations de notre époque. Il est une religion dans son genre; c'est même la seule que la science n'a pas encore sapée au XIXe siècle; il a ses enthousiastes, ses fanatiques, ses prêtres et même ses martyrs, surtout en Allemagne, où il n'a pas sa source dans les mauvais sentiments; il est le produit de la poésie naturelle d'un peuple dont l'idéal est personnifié par la Gretchen de Gœthe. Le socialisme, tel qu'il est compris et professé dans

la patrie de l'immortel poète, constituerait un péril des plus graves si on le rencontrait dans un autre pays, personnifié de la même manière; mais chez une nation incapable d'enthousiasme, trop calme pour être dominée par des impressions momentanées, non susceptibles de s'échauffer pour des théories, de s'attendrir sur des paroles, d'être émue par des sanglots, il demeurera longtemps encore une chimère qui ne sera un danger que pour quelques âmes exaltées, qui se brisera toujours contre la tranquillité et l'indifférence de la nation en général. Celle-ci le combat maintenant de toutes ses forces, parce qu'elle ne le comprend pas et qu'elle s'imagine que les déclamations insensées de M. Hasselmann sont la même chose que les opinions exaltées mais logiques de M. Bebel, son ami en apparence, son adversaire en réalité.

C'est une figure remarquable que celle de M. Bebel. Fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, il n'est parvenu à la position qu'il occupe actuellement qu'à force de persévérance, d'énergie et de

volonté. Il s'est instruit lui-même, et, par la seule puissance de son talent, est arrivé à organiser son parti, à lui donner une direction, à le discipliner enfin. C'est un convaincu, plus encore qu'un exalté. Il n'est pas féroce et n'admet la destruction que comme un moyen, sans l'ériger en principe. Il n'a pas de haine contre les grands de la terre : mais il voudrait que le pouvoir fût accessible à tous, non concentré dans les mains de quelques-uns. Il désirerait que ce pouvoir fût la récompense du talent, non le couronnement d'une gloire achetée par le sang de milliers de victimes. Il n'admet pas d'autre supériorité que celle de l'esprit, de l'intelligence et du travail ; il rêve surtout à l'amélioration du sort des classes ouvrières, et réclame avant tout la liberté générale, — liberté religieuse, sociale, matérielle. C'est un apôtre, en un mot, mais non un fanatique. Orateur remarquable, sa parole entraîne, non comme celle de M. de Windthorst par une éloquence factice de mots bien arrangés et groupés ensemble, mais par une âpreté convaincue, par la vérité

même avec laquelle il s'efforce de peindre les misères de l'humanité opprimée, par la chaleur qu'il met à communiquer sa pensée à son auditoire, à lui faire partager ses opinions, à l'amener à reconnaître la vérité de ses assertions. Il sait parler de la pauvreté, de la misère, du vice, en homme qui a contemplé ces choses de près et qui en a souffert. Il sait attendrir ceux qui l'écoutent non sur des souffrances factices, mais sur des douleurs réelles; il arrache des larmes, non sur des choses insignifiantes, mais sur la dureté de l'existence du peuple, de l'ouvrier, de celui qui lutte, qui travaille, qui se débat contre l'indigence et la pénurie, et qui se révoltera un jour contre toute la fange, la boue, la corruption qui l'entoure, contre ce luxe produit de ses labeurs, contre cet or amassé entre les serres des banquiers juifs amis de M. de Bismarck, à l'aide duquel de grands seigneurs lui arrachent ses enfants pour en faire des filles de joie. Voilà ce que raconte M. Bebel, voilà ce qu'il dénonce à l'attention de tous, du dauvre comme du riche, du puissant comme du

faible ; et voilà ce qu'on ne lui pardonnera pas, ce qui fait qu'on le pourchasse comme une bête fauve, qu'on lui fait une guerre acharnée, qu'on s'efforce de le confondre avec ceux qui, tout aussi irréligieux, mais moins miséricordieux que lui, veulent détruire une société qu'ils ont désespéré de convertir.

C'est à cette catégorie qu'appartient M. Hasselmann, lequel a jadis beaucoup fait parler de lui, et qui représente un type achevé d'énergumène endurci. Ses discours sont, d'un bout à l'autre, des panégyriques du meurtre et de l'assassinat. Lorsque la loi dirigée contre les socialistes fut présentée au Reichstag pour la seconde fois, la violence de ses paroles ne contribua pas peu à la faire voter. Du reste, ses amis eux-mêmes se rendent compte du tort que son langage et ses opinions font à leur cause, et ils n'ont pas été mécontents quand les évènements l'ont forcé à s'éloigner de l'arène parlementaire. Pour beaucoup de gens, M. Hasselmann représente le socialisme tout entier, et peu de monde se doute qu'en Alle-

magne la plupart de ses adeptes sont des exaltés honnêtes, comme l'est M. Bebel, au langage séduisant, aux idées faussées par un amour trop grand de la justice et de l'égalité, aux aspirations impossibles dans un siècle positif comme le nôtre, aux projets irréalisables dans une époque où un cimeterre brandi en l'air ne suffit plus pour convertir le monde au paradis de Mahomet.

LE COMTE DE MOLTKE

LE MARÉCHAL DE MANTEUFFEL

LE GÉNÉRAL DE KAMEKE

DOUZIÈME LETTRE

Le comte de Moltke est un grand vieillard, maigre et sec, assez taciturne, très vert encore pour ses quatre-vingts ans, à l'extérieur froid, aux manières polies, aux gestes raides, à l'ensemble général assez insignifiant. En société, il aime à s'effacer, étant très modeste de nature, et paraît souffrir des hommages et du respect dont on l'entoure. Il se hasarde rarement à émettre une opinion en public, et il faut une grave circonstance ou bien un évènement extraordinaire pour le dé-

cider à sortir de sa réserve habituelle. Il dédaigne le monde ainsi que les jugements de la foule ; fermement convaincu que les destinées des peuples *dépendent* de ceux qui les *gouvernent*, il est d'avis que ce sont les *gouvernants* seuls qui doivent *tenir en main le pouvoir*, sans jamais initier leurs *subalternes* à leurs *projets*. Ce n'est pas un politique, c'est un soldat qui veut jouir en soldat de ses travaux et profiter jusqu'à la dernière limite du possible de ses victoires. Il n'est pas ambitieux, mais il est avare du sang de ses troupes, et à cause de cela, désireux des dépouilles de l'ennemi, afin de rendre cet ennemi incapable de nuire, par suite d'appauvrissement. Il n'a pas de pitié pour ceux que le sort a placés contre lui ; il les poursuit de sa vengeance, afin de leur enlever toute velléité de révolte future et de revanche. Il n'aime pas avoir affaire à un adversaire qu'il croit redoutable ou qu'il juge dangereux. C'est ainsi qu'il s'est réjoui de la mort du général Skobeleff et qu'il a laissé éclater sa satisfaction à l'occasion de celle de Gambetta. Il a une horreur sincère de la

guerre, quoique ce soit à elle qu'il doive sa position actuelle ; mais il trouve qu'une fois engagée, il faut la continuer jusqu'au bout et s'efforcer d'en retirer tous les avantages possibles, en écrasant l'adversaire. En général, c'est un homme inaccessible à toute émotion ; sa bonté même est mécanique. M. de Moltke est une nature de mathématicien. Tout sentiment lui paraît une faiblesse, une non-valeur ; il n'aime personne. Il a une telle peur d'être accusé de se laisser influencer par autre chose que par un fait, par une démonstration, qu'il en arrive à commettre de réelles injustices. Quoiqu'il ait une grande influence, on ne lui connaît pas de favoris ni de protégés. En un mot, c'est un solitaire qui vit renfermé dans son égoïsme et qui déteste d'être dérangé dans sa tranquillité ; nature froide, impassible, incapable de faire du bien à qui que ce soit ; n'ayant jamais, dans tout le cours d'une longue vie, obligé personne, ni rien demandé à quelqu'un.

C'est le plus grand tacticien du siècle. Ceci est un fait reconnu, devant lequel les ennemis même

les plus acharnés se sont inclinés ; mais ce n'est pas un génie qui eût été capable de se produire au grand jour sans l'aide des circonstances. On l'a découvert, ce qui est fort heureux pour l'Allemagne, car il n'aurait jamais été en état de se révéler, de s'imposer par lui-même. On ne peut nier qu'il ne sache profiter des occasions qui lui sont offertes ; mais il est complètement nul dans le cours ordinaire de l'existence. On s'est maintes fois trompé sur son compte. Lorsqu'il sollicita l'autorisation de quitter le service danois pour passer à l'armée prussienne, le ministre de la guerre, en faisant son rapport au roi sur cette demande, ajouta ceci : « Le départ du capitaine de Moltke ne sera pas une grande perte pour l'armée danoise. » Si l'homme qui a porté ce jugement vit encore, il doit faire de bien étranges réflexions sur sa perspicacité d'autrefois.

On attribue généralement au vieux maréchal une grande influence politique. Rien n'est plus faux. Le comte de Moltke ne s'est jamais occupé des affaires gouvernementales et n'a même jamais

été consulté à ce sujet. Pendant la guerre de 1870, ses avis n'ont été suivis qu'au point de vue militaire, et si le prince de Bismarck l'a mis quelquefois en avant, cela a toujours été en guise de paratonnerre, pour détourner de sa propre tête l'orage des malédictions de ses dupes ou de ses victimes. La seule fonction dans laquelle il ait joui d'un immense pouvoir, a été celle de chef d'état-major; et dans plusieurs occasions il a triomphé du chancelier lui-même, lequel n'a jamais pu exercer sa tyrannie sur les choses se rapportant à l'armée.

Ces deux dernières années, M. de Moltke s'est encore retiré plus profondément dans sa coquille. Depuis qu'il a pour adjoint le comte de Waldersee, il s'occupe peu des affaires de son département, lesquelles d'ailleurs commencent à devenir trop lourdes pour son âge. Plusieurs fois déjà, il a sollicité sa mise à la retraite, mais toujours sans pouvoir l'obtenir. Il continue donc à occuper son poste; il appuie même quelquefois de ses paroles les lois que le gouvernement soumet au

Reichstag. La vérité m'oblige à ajouter que ces occasions sont rares et ne se présentent que lorsqu'il s'agit d'une cause presque désespérée.

Si le comte de Moltke est un homme d'épée, le maréchal de Manteuffel est un homme de plume. Diplomate plus que soldat, il est plus apte à la politique qu'à la guerre. C'est un caractère honnête, aux protestations duquel on peut se fier. Il est dévoué à son roi, à sa patrie, mais ne prouvera jamais ce dévouement par une conduite que ses ennemis puissent qualifier de déloyale. Sa nature est énergique, tout en étant conciliante. Il ne transigera jamais avec ce qu'il considère comme son devoir, mais essayera toujours de le remplir d'une façon aussi peu désagréable que possible pour les autres. Ce n'est pas un homme personnel. Il n'est pas capable de se venger d'un tort qu'on lui aura fait, ni même d'une calomnie dont il aura été victime. Sa réputation est sans tache, l'inflexibilité de ses principes si bien établie que personne, pas même le chancelier, n'a essayé de les ébranler. Sa position en Alsace-Lorraine

est des plus difficiles; ce n'a été qu'après de longues hésitations qu'il s'est décidé à l'accepter, non sans avoir stipulé auparavant qu'on lui laisserait pleine liberté d'administrer ces provinces d'après ses propres idées et non suivant des instructions venues de Berlin. Ces conditions n'ont pas été du goût de M. de Bismarck, lequel aime à dominer partout, même là où il n'a rien à faire. Il a dû pourtant y consentir par nécessité, un peu aussi à cause de l'empereur qui tenait beaucoup à ce que ce poste fût occupé par M. de Manteuffel.

Le maréchal, du reste, a fait de grands efforts au début de son gouvernement pour ne pas froisser les sentiments de ses administrés. Il a souvent fait preuve de tout le tact dont un Allemand est capable, et maintes fois il s'est attaché à prévenir les mesures de rigueur du gouvernement ou à éviter de les appliquer. Il a visé de tout temps à la popularité, par un étrange aveuglement et, chez un homme ordinairement perspicace, a désiré l'obtenir en Alsace-Lorraine. Ses rapports avec M. de Bismarck sont des plus froids; le chancelier

en veut au maréchal pour son indépendante loyauté, et ce dernier a un secret mépris pour la duplicité du prince, dont il convoite la place au fond de son cœur. Il saurait, du reste, en remplir les devoirs mieux peut-être que ne le fait son rival. M. de Manteuffel ne serait pas fâché de quitter Strasbourg, où il ne se plaît pas et où il se sent mal à l'aise, ainsi que l'est toujours un honnête homme lorsqu'il est condamné, par le fait des évènements et des circonstances, à remplir une besogne répugnant à sa nature.

Le général de Kameke, ancien ministre de la guerre, est un individu que vous aurez peut-être l'occasion de rencontrer, et dont il faut à cause de cela que je vous dise deux mots. C'est un petit homme très vif, très bienveillant, très aimable, quoique banal, dont l'influence a toujours été nulle, dont les meilleures intentions ont été paralysées et réduites à néant par la haine que lui avait vouée le chancelier. Entre ces deux personnages s'est poursuivie, pendant dix ans, une guerre sourde, dans laquelle, comme de raison, M. de

Kameke a été vaincu. L'empereur l'aimait pourtant et tenait à le garder; mais le général a fini par comprendre que sa position était impossible et que sa dignité même serait atteinte s'il persistait à rester dans un poste d'où de plus puissants que lui tenaient à le voir partir. Il s'est donc retiré à temps pour lui, et maintenant essaye d'oublier les tracas qu'il a eus à endurer. C'est un brave homme et un bon militaire, à l'intelligence moyenne, à l'esprit bien équilibré, incapable de se livrer à une intrigue quelconque, dépourvu de finesse, trop honnête pour jamais faire avec succès son chemin dans le monde, et qui, pendant tout le temps qu'il a occupé le ministère, s'est efforcé d'y faire le plus de bien possible, ce dont on ne lui a pas été suffisamment reconnaissant.

LES FAMILLES PRINCIÈRES

TREIZIÈME LETTRE

Ce sont les seules qui jouissent encore de quelques privilèges. Elles sont, à la cour, l'objet de distinctions toutes spéciales, lesquelles distinctions ne laissent pas que d'exciter beaucoup d'envie et d'être souvent disputées. Dans un pays où le militarisme règne d'une façon aussi absolue qu'en Prusse, il est naturel qu'on ne voie pas d'un bon œil une caste dominer toutes les autres, et être en possession d'un rang refusé à de vieux généraux qui ont versé leur sang pour la patrie. Cependant, en dépit de la sourde et constante guerre qu'on leur fait, les familles princières ont

réussi à se maintenir dans leurs droits. L'orgueil allemand n'a pas plié, et les princes médiatisés et autres passent encore avant tout le monde aux réceptions de la cour. Cependant, ils ont dû se résigner à divers empiétements sur leurs privilèges d'autrefois, — tel, par exemple, que le rang élevé accordé par l'empereur aux chevaliers de l'ordre de l'Aigle-Noir. Le rang qui donnait aux chevaliers de l'ordre le pas sur les princes fut la cause d'un scandale épouvantable dans le grand monde de Berlin. Il y eut des cris, des protestations. Plusieurs princesses refusèrent des invitations à un bal de cour, et le tumulte finit enfin par atteindre de telles proportions, que, pour avoir la paix et contenter au moins les altesses sérénissimes de sa cour, l'empereur décida que les épouses des chevaliers de l'Aigle-Noir ne participeraient pas aux honneurs de leur mari. Ce compromis, qui ne contenta personne, apaisa cependant la première tempête, et depuis ce temps, il règne entre les deux camps une espèce de paix armée, pire, peut-être, qu'une guerre franchement déclarée.

Ces niaiseries vous feront sans doute sourire, mais à Berlin elles ont une énorme importance. C'est sur des questions de préséance et d'étiquette que roule toute la vie mondaine. Se disputer à propos d'un rang est une occupation comme une autre et ne dépasse pas la mesure de certaines intelligences.

Le nombre des familles princières établies dans la capitale est assez restreint. La plupart des grandes maisons y séjournent quelques semaines, pendant que siège la Chambre des seigneurs; elles en repartent aussitôt la session terminée.

Peu d'entre ces familles y passent tout l'hiver, encore moins y ont une maison ou bien un appartement; et quant à celles qui font quelques frais pour la société, elles peuvent être comptées sur les doigts.

En première ligne, il convient de placer les Ratibor. Le duc de Ratibor, président de la Chambre des seigneurs, est l'un des plus grands propriétaires de la Silésie, où il jouit d'une haute influence. Il a même, dans le temps, au commencement du

Kulturkampf, joué un rôle politique à la suite de la fameuse adresse présentée à l'empereur par les quelques catholiques qui s'étaient ralliés aux lois dites de Mai.

Le duc de Ratibor a aussi, dit-on, été légèrement touché par la débâcle Strousberg; mais un homme considérable comme lui parvient toujours à se tirer d'affaire, surtout lorsque son influence et son vote peuvent être d'une utilité quelconque à son gouvernement. C'est en vertu, et par la force de cet axiome, que le duc est parvenu à surnager là où tout autre se fût noyé.

Personnellement, c'est un homme aimable, un grand seigneur accompli, comme tel ne péchant pas par trop d'esprit, mais intelligent cependant, et sachant se tirer d'affaire dans n'importe quelle situation. Il a des facultés qui semblent contradictoires et procèdent à la fois du tact et de la brutalité. Il y a dans son caractère bien des lacunes, surtout dans le domaine des principes et des convictions, mais il sait parfaitement dissimuler ces insuffisances. Il possède à Berlin une fort belle

maison, dont il fait admirablement les honneurs et où il donne de temps en temps un bal, toujours brillant, toujours honoré par la présence de la famille royale, laquelle le traite avec une distinction particulière.

La duchesse, née princesse de Fürstenberg, est une femme d'un mérite si parfait qu'il est difficile de la décrire : bonté, charité, bienveillance, rien ne lui fait défaut. Elle supporte avec une admirable résignation les épines de sa vie, que l'on dit cependant fort aiguës. Son existence entière est consacrée au bien de ses semblables, et si jamais quelqu'un en ce monde a été digne du respect et de la vénération de tous, c'est sûrement la duchesse de Ratibor.

Sa sœur, mariée au duc d'Ujest, n'a rien à lui céder en vertu. Quant au duc lui-même, son portrait sera bientôt fait. Ce n'est ni un ambitieux, ni un égoïste, c'est simplement un homme qui a toujours cherché à satisfaire ses fantaisies, même si elles lui coûtaient autre chose que de l'argent.

Depuis quelques années, on le voit rarement à

Berlin, où il ne séjourne même jamais plus de deux ou trois jours. Le prince de Bismarck le caresse tout en le tenant en son pouvoir; l'empereur est aimable envers lui comme il l'est du reste avec tout le monde; la société le reçoit sans l'accueillir; le demi-monde l'apprécie comme un de ses plus généreux bienfaiteurs.

Le comte Otto de Stolberg-Wernigerode, chef de la maison comtale jadis souveraine de ce nom, est le plus intelligent parmi les princes médiatisés qui ornent la cour de Berlin. Il a occupé avec tact plusieurs postes importants, et a même exercé pendant quelques mois les fonctions de vice-chancelier. C'est un homme modeste, quoique actif, non dépourvu d'ambition, aimant son pays sincèrement; mais qui n'a pu, précisément à cause de ses qualités, s'entendre avec M. de Bismarck, et a dû se retirer de la vie publique. Il n'est pas capable de lutter contre des difficultés, encore moins de les vaincre. C'est un caractère qui se décourage facilement et qui a eu trop peu de vrais soucis dans sa vie pour avoir une éner-

gie bien développée. Quand il a vu échouer ses efforts, il n'a pas eu le courage de continuer à se battre, et il a préféré abandonner le terrain.

Il demeure presque toute l'année dans son château de Wernigerode, situé dans les montagnes du Harz, et il y mène une existence fastueuse, entouré de tout le luxe et de toutes les aises que peut procurer une fortune quasi royale. Berlin ne le voit plus souvent, et sa maison, dont la comtesse faisait les honneurs avec beaucoup d'amabilité, reste fermée.

Le comte Otto de Stolberg jouera encore sûrement un rôle dans l'avenir lorsque le chancelier ne sera plus là pour l'écraser, et peut-être verra-t-on en Prusse, grâce à lui, un premier ministre honnête en tout, même en politique.

Je vous ai déjà dit un mot, dans une de mes précédentes lettres, sur le prince de Hatzfeldt-Trachenberg. Celui-là est un ambitieux qui serait capable de se donner au diable afin d'en obtenir n'importe quel portefeuille de ministre. Il s'agite, se démène, se tourne et se retourne afin d'at-

teindre ce *summum* de ses rêves, et certainement, s'il parvient jamais à y toucher, il aura une attaque d'apoplexie causée par le bonheur. Il est, du reste, un très brave garçon, tout à fait inoffensif en dépit de sa manie de vouloir être quelqu'un.

Quant à sa femme, c'est une fort jolie personne, mais en même temps la plus orgueilleuse créature qui ait jamais porté une couronne fermée.

Un prince colossalement riche, c'est le prince de Pless, charmant homme, caractère honnête, esprit médiocre, nature bienveillante, être nul par lui-même, mais si bien entouré par ses nombreux avantages matériels que sa personnalité s'efface derrière eux. Il possède la plus belle maison de la ville, qu'il a eu le bon goût de faire bâtir par un architecte et des ouvriers français. Il y donne des fêtes justement renommées par leur élégance; sa femme joint à beaucoup de bonté, voire même à de l'esprit, une raideur qui lui a valu des ennemis parmi des gens qui ont pris pour de l'orgueil ce qui n'est chez elle que

de la timidité. C'est une vraie grande dame, et il serait à désirer pour Berlin que sa société comptât un plus grand nombre d'unions comme celle du prince et de la princesse de Pless.

Les princes Radziwill ont, dans le temps, aussi joué leur rôle à Berlin. A présent leur influence a sensiblement diminué par suite de la guerre que leur a faite le chancelier. Le chef actuel de la famille, le prince Antoine, est un aimable homme qui, pendant toute sa vie, a eu la chance de plaire à tout le monde, et qui mérite certainement la bonne réputation dont il jouit. Grand favori de l'empereur, il n'a jamais abusé de l'affection de son souverain, et a su toujours rester en dehors de toute intrigue. Dans la société on l'apprécie, on le respecte plus que sa femme.

Celle-ci est une Française, une petite nièce de Talleyrand, qu'elle rappelle d'une façon frappante par sa tournure d'esprit, ainsi que par son adoration constante pour chaque soleil levant, et par le dédain qu'elle professe pour tous ceux qui ne sont point favorisés des dons de la fortune. C'est

une amie de l'impératrice, qu'elle sait amuser à l'aide de ses récits spirituels et animés, mais qu'elle a le goût de ne pas aigrir contre les autres ; ce qui lui serait souvent facile.

Par ses sentiments, ses préférences, ses petitesses et son orgueil, la princesse Antoine Radziwill est plus Allemande que Française.

Son plus grand défaut est une préoccupation constante de son rang et de sa position dans le monde. Elle est si absorbée dans la pensée des égards qui lui sont dus, qu'elle oublie totalement ce qu'elle-même doit aux autres. Enfin, c'est une femme froide, qui aime la domination avant tout, qui est persuadée de sa propre perfection, au point de croire à la flatterie la plus vulgaire. Souvent elle est méchante à son insu dans ses partis pris de chercher en toutes choses l'imperfection chez son prochain.

Il lui arrive même parfois de s'attaquer à sa famille, et sa belle-sœur a été souvent l'objet de ses critiques.

Cette belle-sœur est une Russe, encore jeune.

Elle est jolie et élégante, mais, comme beaucoup de ses compatriotes, affectée, hautaine, coquette par la tête plutôt que par le cœur, jalouse des hommages qu'on lui adresse, mais traitant les hommes comme s'ils n'étaient destinés qu'à lui servir d'amusement ou de passe-temps. Elle n'aime personne, et n'est pas aimée elle-même. On prétend cependant qu'elle est intelligente et que sa conversation peut être intéressante; mais peu de gens sont à même de juger de ce dernier point, car elle est extrêmement réservée, et beaucoup sont en droit de la croire une nullité.

Quant au prince Ferdinand Radziwill, cousin du prince Antoine, il ne joue aucun rôle dans la société. Il est assez mal vu à la cour à cause de ses opinions politiques. Il est député et siège au Reichstag parmi les Polonais, dont il partage les idées. Sa femme es une adorable personne, aimée par tous ceux qui la connaissent, à cause de sa bonté. Elle a quelquefois des caprices de hauteur qu'on lui pardonne aisément.

Le prince de Biron-Courlande, seul représen-

tant de la famille de ce nom, est trop jeune encore pour qu'il soit permis de vous en dire quelque chose. Quant à sa mère, qui depuis de longues années occupe une place considérable dans la société de Berlin, c'est une femme de beaucoup d'esprit, une grande dame accomplie, qui ne pèche que par sa trop grande indulgence pour toutes les médisances qu'on lui raconte et pour la facilité avec laquelle elles les accueille. C'est d'ailleurs, malgré ce petit défaut, une bienveillante personne, toujours prête à réparer le mal que sa langue a fait à son prochain. Dans le monde et à la cour on la tient en haute estime, et il est probable qu'elle obtiendra la place de grande-maîtresse qu'elle convoite et qu'elle remplira à merveille.

Un type des plus curieux est celui d'un certain vieux prince dont j'ai déjà oublié le nom, mais que vous reconnaîtrez facilement. On peut le peindre en trois mots : il a le cou d'un taureau, l'aspect d'un boucher, et des goûts aussi peu en rapport que possible avec son apparence physique.

Il est possesseur d'une immense fortune et l'un des protégés de l'impératrice, par la raison qu'il la salue toujours très bas sans jamais ouvrir la bouche. C'est un grand amateur de chasse, de vin, de bonne chère et de femmes faciles que ses moyens lui permettent de rendre plus faciles encore.

Il y a quelques années, il lui arriva de faire partie d'un souper organisé par quelques vieux beaux en l'honneur d'une célèbre écuyère de cirque dans un restaurant à la mode. Le dîner finit si bruyamment que la rumeur en arriva jusqu'aux oreilles du rédacteur d'un vilain petit journal juif, lequel s'empressa, dès le lendemain, d'en informer ses lecteurs. Le résultat fut un scandale à la suite duquel notre héros dut se résigner à recevoir un an plus tard l'investiture de l'ordre de l'Aigle-Noir, laquelle devait lui être accordée quelques jours après le malencontreux souper. En courtisan disgracié, il s'en alla faire pénitence dans ses terres, attendant un pardon qui ne se fit pas longtemps attendre.

Un autre exilé a été le prince de Putbus, lequel a dû, à la suite de revers de fortune, s'éclipser pendant quelques années de l'horizon de Berlin. Celui-là a été la victime de la malhonnêteté des autres plutôt que de sa prodigalité. Aussi l'a-t-on vu revenir avec plaisir, et lui fait-on partout, de même qu'à ses filles, un excellent accueil. Il a encore une nièce, laquelle a été jadis célèbre par sa beauté, son esprit et le nombre de ses adorateurs.

Maintenant tout cela est fini et elle s'est faite ermite. Elle vit dans une retraite absolue, on ne la voit plus dans le monde. Elle s'est cloîtrée entièrement dans un ravissant appartement arrangé avec un goût exquis, où elle demeure absorbée dans ses souvenirs.

Ils sont, dit-on, assez nombreux pour la distraire.

M. DE BLEICHRODER

ET LES PRINCES DE LA FINANCE

QUATORZIÈME LETTRE

Entrons dans les régions de la haute finance : croyez-moi, la chose en vaut la peine. Vous ne regretterez pas le coup d'œil que je vous aurai fait jeter sur une société qui, tout en n'étant pas la bonne, tient cependant cette dernière sous sa dépendance la plus absolue.

Berlin n'est pas Paris. Dans la capitale du nouvel empire allemand, comme en Russie, on a encore des préjugés, lesquels ont depuis longtemps disparu en France. Parmi ces préjugés, il faut ranger une certaine répugnance à donner la

main devant témoin à un juif, ou bien à aller chez lui et à le recevoir dans sa maison. C'est à dessein que je dis devant témoin, car dans l'intimité du tête-à-tête tous ces petits scrupules s'évanouissent. Il n'y a pas de ville dans le monde entier où les enfants d'Israël soient plus repoussés de la société, et où cette société se serve plus d'eux.

Quoi qu'on en dise, l'aristocratie allemande n'est pas anti-sémite. Elle pousse même beaucoup trop loin sa complaisance envers les fils de Moïse. Elle spécule avec eux dans toutes les affaires de bourse et participe aux bénéfices des grands travaux publics ; mais elle s'entoure de mystères pour faire toutes ces choses, et les nie effrontément au besoin. En général, l'aristocratie berlinoise essaye d'échapper aux responsabilités de sa conduite vis-à-vis de l'opinion en affectant un profond dédain pour tout ce qui, de près ou de loin, tient à la finance ou à la haute banque.

Les financiers n'ignorent pas cette façon d'être des grands seigneurs entre eux ; aussi prennent-ils

un malin plaisir à les dépouiller de leur fortune et à les mettre à leur merci. Les juifs sont, du reste, tout-puissants à Berlin ; ils n'aspirent qu'à déconsidérer l'aristocratie, et leurs journaux lui font une guerre d'autant plus cruelle qu'elle est alimentée par l'argent des vaincus.

Règle générale, vous ne rencontrerez pas de juifs dans le monde, ou vous en rencontrerez peu. Il faudra, pour les connaître, que vous vous introduisiez à l'aide de vos collègues chez un des rois de la finance, que les diplomates fréquentent beaucoup.

De leur côté, les banquiers ne font pas trop d'efforts pour attirer chez eux la noblesse. Ils attendent avec patience qu'elle fasse les premiers pas, sachant bien que l'or est une puissance irrésistible. On vient donc à eux, soit pour une souscription, soit pour une vente de charité, soit pour leur emprunter de l'argent.

Tous ces petits services sont rendus par les financiers avec la même bonne grâce ; ils ne demandent en échange, à l'obligé ou au quêteur,

que sa présence à un dîner ou à un bal, ce qu'il est bien difficile de refuser.

Le plus célèbre des banquiers de Berlin est M. *de* Bleichröder, — *von* Bleichröder, ainsi qu'il le fait sonner bien haut, depuis qu'il a obtenu l'autorisation d'ajouter la fameuse particule à son nom. Cet homme est aujourd'hui une puissance formidable. Avant 1866, ce n'était qu'un petit juif sans importance. Peu à peu, il est arrivé, à force d'énergie et de volonté, à la position qu'il occupe aujourd'hui : celle du plus grand happeur de millions qui soit à Berlin.

Fidèle ami, confident, adulateur et admirateur passionné du prince de Bismarck, il a le premier deviné les hautes destinées du chancelier. Il s'est attaché à sa fortune avec une persévérance et une obstination auxquelles il doit certainement une part de ses grandeurs présentes. Physiquement, M. de Bleichröder est un petit vieillard au type israélite très prononcé. Il a les cheveux longs et bouclés; son épaisse moustache grise couvre insuffisamment une bouche mal meublée et rejoint

un collier de barbe grise. Sa physionomie, à la fois souriante et triste, respire un singulier mélange de bonté et de duplicité. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans ce visage, ce sont deux yeux éteints derrière des lunettes bleues, dont la fixité s'éclaire parfois et qui semblent toujours vous guetter. Quoiqu'il soit presque aveugle, dans certains états de sa vue il aperçoit encore vaguement la forme des personnes qui sont devant lui. La plus grande flatterie qu'on puisse lui adresser est de lui parler tableaux et couleurs.

Il est vêtu avec soin et on peut le rencontrer tous les jours, appuyé sur le bras d'un secrétaire, faisant sa promenade au Thiergarten. Depuis qu'il est veuf et que les infirmités apparentes et secrètes l'ont accablé, il ne va plus dans le monde. Avant la mort de sa femme on pouvait le voir dans quelques salons officiels et assister à ses efforts pour être reçu là où on ne voulait pas le recevoir. Ce banquier est l'un des hommes les plus intelligents de notre époque; son coup d'œil est merveilleux dans les questions de politique et de

finance. Il prévoit les évènements, avant même que les circonstances qui doivent provoquer ces évènements se soient produites. Il sait tirer parti de tout, même de la chose la plus insignifiante. Il a vu des princes et des États venir implorer sa protection. Il sait qu'un mot de lui peut enrichir ou ruiner des milliers de gens. Il a conscience d'une souveraineté plus grande que celle de certains rois. Et pourtant, il n'a pas assez de hauteur morale pour dominer une faiblesse : celle de vouloir jouer à tout prix dans le monde élégant un autre rôle que celui de sac à millions.

Pour être juste, il faut dire que c'était surtout Mme de Bleichröder qui poussait son mari dans cette voie. Depuis qu'elle est morte, on n'entend plus raconter sur le compte du grand banquier juif la quantité d'histoires ridicules qui couraient jadis dans Berlin.

C'est ainsi que l'on se narrait ses tentatives pour être admis dans d'autres maisons où sa qualité de consul d'Angleterre lui donnait le droit d'entrée. Sa persévérance à inviter les personnes

du grand monde malgré leurs refus, la complaisance infinie qu'il déployait envers ces personnes et qu'il poussait au point de ne jamais inviter ses confrères de la finance avec elles, avaient abouti en somme à un triste résultat. La société de Berlin était partagée en deux camps dont un allait chez M. de Bleichröder en s'en moquant, tandis que l'autre s'en moquait, mais n'y allait pas.

Hélas! combien de rieurs ont appris à leurs dépens qu'il est dangereux de traiter avec légèreté un tel personnage.

M. de Bleichröder consent quelquefois à avaler une injure, mais à la condition seulement de trouver son heure pour s'en venger, ne fût-ce qu'en offrant sa pitié accompagnée de quelques milliers de francs.

S'il voulait raconter combien d'étoiles de la haute société lui ont dû des scintillements, combien de gens il a sauvé d'un faux pas, tiré de l'abîme, s'il racontait tout ce qu'il sait sur le compte de cette haute société, on en ferait un volume autrement instructif que mes conseils.

Il est généreux par nature, quoique généreux à sa façon. Il sait obliger son semblable, mais il éprouve un plaisir diabolique à faire sentir à un grand seigneur orgueilleux ou à une noble dame hautaine le poids de ses bienfaits. Il trouve une joie toute particulière à les humilier à l'aide d'une odieuse et grossière familiarité. Il tape sur l'épaule du jeune homme qui vient lui avouer une dette de jeu, baise les mains de la femme qui se trouve forcée de lui confier ses embarras et lui demande son aide pour payer sa couturière.

M. de Bleichröder sait s'insinuer dans les esprits les plus prévenus et se poser en providence de ceux qu'il a parfois contribué à ruiner. Il donne des audiences tout comme un ministre. Souvent le chancelier se sert de lui pour communiquer à la presse étrangère certaines appréciations dont il voudrait la voir s'inspirer. Les journalistes tiennent M. de Bleichröder en haute estime, peut-être parce qu'ils ont été souvent trompés par lui. Les diplomates vont dîner chez lui et le courtisent. Tout le monde le craint, quelques-uns font

mine de le dédaigner; tous ceux qui manquent d'argent le voient dans leurs rêves. Beaucoup lui obéissent malgré leur révolte intérieure. Bien peu sont assez calmes ou assez désintéressés pour le juger comme il le mérite et le considérer comme un exemple des tours de force qui peuvent être accomplis, des difficultés qui peuvent être surmontées par la race d'Israël.

M. de Bleichröder a un associé nommé Schwabacher marié à une Hollandaise, la plus charmante des femmes. Grâce à elle, il a conquis une partie de la société. Le ménage s'est introduit par une porte dérobée dans un certain nombre de maisons, la plupart étrangères, et il faut avouer que le tact, l'esprit et les manières de Mme Schwabacher ne sont déplacés nulle part. Elle donne de jolis bals, des dîners exquis, et du moins on ne court pas le risque de se trouver chez elle en mauvaise société, ainsi que cela arrive chez d'autres reines de son monde.

Ce qu'il y a de remarquable en ces dames, c'est l'extrême beauté de la plupart, jointe à un

certain poli, qui, tout en n'étant pas le vrai, est cependant assez convenable. Leurs maris, en revanche, représentent le type israélite dans toute sa pureté; nez recourbé, yeux à fleur de tête, la voix grasseyante; chez la plupart, un embonpoint précoce : rien ne leur manque enfin, pas même les doigts crochus destinés à attirer et à retirer l'argent des autres. Ils n'ont aucun esprit de conversation, tant leurs facultés sont absorbées par la pensée des millions qu'ils convoitent. Ce sont néanmoins des types curieux à étudier, et je vous conseille de ne pas négliger de le faire.

Cependant ne vous lancez pas trop vite, à Berlin, dans les régions de la haute finance, et surtout n'en abusez pas. Ce sont des gens chez qui un jeune étranger, dans votre position, peut dîner, mais qu'il faut toujours tenir à distance.

Vous pouvez faire la cour aux femmes, mais sans oublier que leurs mœurs ne sont pas celles du grand monde, et que leurs principes mêmes, sauf de rares exceptions, sont solidement établis. En outre, leur esprit est bien plus vif, plus développé

que ne l'est celui des dames de la haute société, et leurs critiques sur le compte de ces dernières sont toujours amusantes à écouter. Vous qui avez l'esprit caustique, vous les apprécierez plus et et mieux qu'un autre.

J'espère que vous ne vous laisserez pas entraîner à devenir l'ami d'un juif de Berlin. La suprématie que la race israélite a obtenue en Allemagne n'est pas précisément utile à ce pays. En admettant que cette puissance des juifs allemands ne soit pa un grand mal pour nous, je vous conseille de ne pas perdre de vue qu'une aussi immense accumulation de capitaux entre les mains d'un seul peuple peut être très préjudiciable aux autres.

LA COMTESSE DE SCHLEINITZ

ET LE WAGNÉRISME

QUINZIÈME LETTRE

La comtesse de Schleinitz est la femme la plus instruite, la plus intelligente de Berlin. Son esprit est remarquable sous tous les rapports. Elle s'intéresse à ce qui touche à la science, aux arts, est musicienne de premier ordre, se connaît en peinture, adore la littérature, s'occupe de politique, a le souci des problèmes sociaux. Elle n'a ni préventions ni préjugés étroits d'aucune sorte. Avec cela, femme du monde accomplie, nullement bas-bleu, sachant dissimuler son savoir, jeter un voile discret sur ses qualités, bienveillante par nature,

et aussi trop occupée pour avoir le temps de médire ou de soupçonner.

Elle va peu dans le monde et se borne à recevoir un petit nombre de connaissances et d'amis, composé principalement d'artistes et de littérateurs auxquels elle est la seule à ouvrir ses portes à Berlin, le reste de la société dédaignant, en général, d'admettre dans ses salons « ce monde-là ».

Jadis Mme de Schleinitz recevait chaque soir; mais le chancelier qui se mêle de tout, même des choses les plus insignifiantes, s'émut de la soi-disant opposition que faisait la comtesse.

Il lui fit comprendre qu'il valait mieux pour elle discontinuer ses réceptions. A la suite de cette singulière intervention, l'unique centre intelligent de Berlin fut supprimé.

Aujourd'hui, Mme de Schleinitz continue ses réceptions, mais plus rares et plus intimes; elle a dompté l'impétuosité de son caractère qui la faisait se confier au premier venu; elle reçoit toujours des hommes politiques, mais surtout des

artistes, des écrivains, ce qu'on lui reproche dans la société comme un crime. Heureusement, la comtesse a le cœur placé trop haut pour s'inquiéter du qu'en dira-t-on. Elle cherche son plaisir où elle peut le trouver, son esprit ne peut pas se contenter des cancans et des bavardages du monde oisif. Elle éprouve le besoin impérieux de vivre avec des gens capables de la comprendre, et dont l'intelligence égale la sienne. Sa maison est une vraie république : on y rencontre des peintres, des musiciens, des acteurs, des journalistes, des hommes politiques, des grands seigneurs et des femmes du monde. On ne s'y heurte à aucune petitesse d'esprit; on y a la liberté entière pour discuter. émettre ses opinions, faire valoir ses conceptions, et l'on est toujours encouragé par un sourire gracieux et par le tact exquis de la maîtresse de maison.

Son mari paraît rarement à ces réunions et laisse à la comtesse une parfaite liberté. Le comte de Schleinitz, ancien ministre des affaires étrangères, aujourd'hui ministre de la maison de l'em-

pereur, est un homme d'esprit déjà abattu par l'âge et les maladies. On peut dire de lui qu'il ne se tait ni ne parle jamais banalement. Tout est d'or en lui. Ce qui distingue surtout le comte et la comtesse, c'est leur bonté et leur cordialité sincère à l'égard de ceux avec lesquels ils se trouvent en relation. Tous deux sont des gens de cœur; ce mot explique peut-être pourquoi ils ont beaucoup d'ennemis.

Cependant, comme la perfection n'est pas de ce monde, la charmante comtesse a aussi un côté faible, un défaut, ou plutôt une fausse note dans l'harmonie de sa personne. Ce défaut consiste dans une passion, que dis-je? dans un fanatisme pour Wagner et sa musique. C'est elle qui a mis le compositeur à la mode à Berlin; elle n'en parle qu'avec un religieux respect, et, lorsqu'il vivait et qu'il était chez elle, elle le contemplait dans une extase semblable à celle qui agitait Marie de Béthanie lorsqu'elle était aux pieds de Jésus.

A vrai dire, Mme de Schleinitz considère un peu

Wagner à l'égal du Sauveur. C'est pour elle un dieu, et son enthousiasme atteint un tel degré d'exagération, de paroxysme, qu'il en deviendrait ridicule si l'on ne se disait qu'il faut bien appartenir à son pays par quelque chose. Quand on n'est Allemande ni par le cœur, ni par l'esprit, ni par les goûts, on doit pourtant avoir un point d'attache à la mère patrie, ne fût-ce que la passion du bruit.

Le caractère germanique est incarné tout entier dans la musique de Wagner. De même que M. de Bismarck en représente le côté pratique, de même Wagner en représente le côté artistique. De tout temps, la musique d'un pays s'est inspirée de la tournure d'esprit de ses habitants; les airs italiens sont pour la plupart gais, les mélodies slaves mélancoliques, les chants des peuples orientaux plaintifs.

La musique allemande est forte, sonore, désharmonieuse, énergique, impérieuse, barbare presque, de même que la nation; elle veut détruire les autres, s'imposer à tous, et, symptôme

plus caractéristique encore, elle ne s'est développée, n'a fait preuve d'individualité qu'au moment où cette nation elle-même accomplissait la même transformation. Wagner est le Bismarck de la musique, son œuvre durera autant que celle du chancelier; l'un et l'autre répondent aux besoins, aux aspirations de leur époque et de leur pays; l'un et l'autre sont les hommes du moment, ceux qu'il fallait à un peuple positif, qui ne rêve que la conquête, qui dédaigne tout ce qui est doux et passionné, pour qui le pouvoir et le bruit sont les seules divinités.

Pourtant, le succès et l'influence des Wagnériens sont dus en partie à la mode, cet arbitre suprême qui, même en Allemagne, impose sa loi; à un moment, cette mode avait dégénéré en engouement. On allait entendre le *Tannhauser,* les *Niebelungen,* seulement parce que c'était *chic* de le faire et que de hauts personnages en avaient donné l'exemple. On applaudissait par la même raison, sans trop savoir si cela en valait la peine; et l'on imitait les airs confits de dévotion des vrais

fidèles afin de ne pas paraître impie à leurs yeux, de même que l'on fait machinalement le signe de la croix lorsqu'on vous offre de l'eau bénite dans une église. Le triomphe momentané de Wagner a été en grande partie causé par le bruit que ses admirateurs ont fait autour de sa personne.

On peut aisément prédire que le fanatisme wagnérien ne se répandra pas à l'étranger, et que même parmi les compatriotes de Wagner il finira par se restreindre à un petit nombre de sectaires. Déjà, depuis la mort du compositeur, l'admiration a beaucoup diminué, et ceux qui ont entrepris cet été le pèlerinage de Bayreuth ont été sensiblement moins nombreux que l'année dernière. Bientôt le sanctuaire sera désert ou bien ne sera plus visité que par curiosité, comme une pagode chinoise ou comme un temple hindou. N'est-ce point par curiosité que tant de gens sont allés entendre *Parsifal*? Bien peu ont entrepris ce voyage par amour de l'œuvre du compositeur. Au nombre de ces derniers, cependant, il convient de citer la comtesse de Schleinitz, qui, elle, est

du moins sincère dans son aveugle admiration.

N'imaginez pas qu'en Allemagne tous les Wagnériens soient aussi exaltés et aussi absolus que la comtesse. On en rencontre de toutes nuances, voire même de modérés. Néanmoins, je vous conseille de toujours exprimer votre jugement sur la musique du maître avec une grande réserve, car, vis-à-vis d'un étranger, tout Allemand la défendra énergiquement, comme une chose qui lui appartient, qui tire sa source de l'essence même de son caractère national. L'Allemand aime Wagner, le protège à outrance contre toute critique, contre toute réserve.

Il croit en cela aimer, protéger, défendre la patrie allemande ; il y déploie une ardeur égale à celle qu'il met à conserver ses conquêtes et la suprématie qu'il a acquise de par M. de Bismarck, Wagner de la politique.

LE GRAND MONDE A BERLIN

SEIZIÈME LETTRE

Il est temps aujourd'hui de vous faire un tableau d'ensemble de la société de Berlin, de vous initier à ses mœurs, à ses habitudes, à sa manière d'être avec les étrangers, à vous faire connaître ses faiblesses, ses insuffisances, ses mauvaises — et j'allais presque dire ses bonnes qualités.

La société de Berlin, mon jeune ami, n'est pas une société comme les autres. Elle ne possède point notre scepticisme intelligent. Elle est même dépourvue, en ce qui concerne les hautes classes, de l'honnêteté naturelle allemande. Elle a un je ne sais quoi de fruste, de non civilisé, qui semble dater des premiers âges de l'histoire (je parle

bien entendu des questions de moralité). Elle est absolument inconsciente de ses actions; ses mœurs ne sont ni vicieuses, ni dégénérées; elles sont simplement ce qu'étaient les mœurs de nos ancêtres avant que la signification du mot *convenances* eût été inventé.

A Berlin, l'adultère fleurit comme une plante dans sa terre de prédilection: il mûrit au grand jour, étale, cueille et goûte ses fruits sans scrupules.

La plupart des femmes mariées ont un amant ou rêvent d'en avoir. Le vice n'est pas considéré comme tel, et la vertu est au nombre des choses réputées inutiles. Quant à l'amour, on le rencontre rarement. Les liaisons se forment selon le caprice des sens et par cet instinct qui jette une jolie femme dans les bras d'un bel homme. Dans le monde à Berlin, on se prend et on se quitte d'après sa fantaisie; on satisfait aux besoins de sa nature amoureuse avec le même calme qu'aux besoins de son appétit. La galanterie y est une chose inconnue. Un Lauzun ou un Richelieu y serait impos-

sible. Tout s'y passe brutalement, sans poésie, sans grâce, sans cette préoccupation demi-inquiète et demi-hypocrite qui, dans les autres pays, est au moins un hommage rendu à la vertu.

Mais cette société, si peu scrupuleuse en ce qui concerne ses propres mœurs, devient d'une sévérité rigide lorsqu'il s'agit des mœurs de tout autre milieu. Elle observe les moindres écarts, note les moindres défaillances, incrimine les actions les plus innocentes et soupçonne jusqu'aux secrètes pensées. La société de Berlin est unie comme une Camorra. Tous ceux qui n'en font pas partie intégrante sont tenus de l'approuver et de souscrire à ses arrêts, sans quoi ils sont mis à son ban. On répand sur eux les calomnies les plus insensées; on les atteint dans ce qu'ils ont de plus respecté; on les brise dans ce qu'ils ont de plus cher. C'est une bataille qu'on leur livre et où la force et le nombre doivent un jour ou l'autre triompher. Car, chose singulière, cette société, qui n'a point conscience de la moralité pour elle-même, entend obliger les autres à

la vertu, et elle a, par un sentiment logique de sa déchéance, la haine de ceux qui pratiquent le bien et cultivent la valeur morale. Lorsqu'elle les accable, elle le fait à la fois par jalousie et pour étourdir par le bruit de ses criailleries la voix accusatrice de l'opinion, qui sans cela peut-être monterait jusqu'à elle.

Sans exagération, on peut dire qu'une partie de la société de Berlin passe sa vie à espionner l'autre. Voilà pourquoi il est impossible d'y conserver un secret. Vous donner une idée des cancans et des ragots qui naissent et qui vivent sur les rives de la Sprée, est chose impossible. Qu'il vous suffise de savoir qu'on y connaît votre revenu mieux que votre banquier, votre menu mieux que votre cuisinier, le nombre de personnes que vous avez reçues dans la journée mieux que vos domestiques, et vos pensées mieux que vous-même. On y vit, en un mot, sous une surveillance plus grande que sous celle de la police.

Voilà pour ce qui concerne les mœurs. Quant au côté intellectuel, on n'essaye même pas de le

cultiver. En général, la femme berlinoise des hautes classes ne lit pas, ne travaille pas, ne s'occupe pas. Elle passe son existence à babiller, s'habiller et se déshabiller, et à chercher qui peut l'y aider de toutes facons. Elle n'a pas deux idées sérieuses dans la tête, ni deux pensées honnêtes dans le cœur. Ses préférences sont vulgaires, son influence nulle. Elle manque de grâce, d'éducation, de tact, est bruyante et vise, malheureusement pour elle, à imiter la femme française dans ce que cette dernière a de tapageur. Il est bien difficile, si ce n'est impossible, de faire causer une élégante de Berlin, tant elle est peu au courant de ce qui se passe, tant elle est absorbée par sa propre personne ou par les faits et gestes de ses rivales. Elle n'offre pas d'autre ressource à ses admirateurs que celle de lui parler de leurs désirs.

Ceci est le type de l'élégante, de la femme à la mode, qui fait la pluie et le beau temps. A côté d'elle on trouve la femme d'intérieur qui est trop respectable pour que je vous la décrive, et

comme les peuples heureux, n'a pas d'histoire.

Quand l'élégante vieillit, comme elle n'a rien fixé, rien appris, lorsqu'elle ne peut plus même du temps réparer l'irréparable outrage, elle jalouse les succès des femmes jeunes, elle mord, elle attaque, écorche, égratigne et apporte dans la société un élément aigri et qui ajoute la malveillance méchante à la facilité des mœurs.

Les hommes du grand monde non plus ne me paraissent pas bien intéressants à Berlin. Ceux qui ont une valeur ont en même temps une grande réserve. Les vieux surpassent encore les femmes par leurs commérages, et les jeunes ne savent que manger, danser et jouer. Leur idéal est un souper après un cotillon. Ce qu'on danse et ce qu'on mange à Berlin est fantastique. Les officiers en particulier apportent à ces deux occupations une ardeur plus grande encore, si c'est possible, que celle dont ils sont animés sur le champ de manœuvre. Une figure de contredanse est à leurs yeux une chose sacrée, et un souper une affaire d'État. Jamais on ne dit après une soirée : « C'était

très gai » ou bien « très ennuyeux hier soir » ; on dit : « Bon buffet » — « mauvais buffet. »

Mais, me demanderez-vous, n'y a-t-il donc pas à Berlin quelques maisons où l'on peut passer agréablement une heure ou deux? Eh bien non, cela n'existe pas, du moins pour les étrangers. En général chacun vit pour soi, nul ne cherche à partager ses pensées avec autrui, n'éprouve le besoin d'échanger ses impressions, de communiquer ses appréciations sur les hommes et les choses, nul ne trouve du plaisir, excepté Mme de Schleinitz dont je vous ai parlé tout à l'heure, à réunir des gens d'esprit autour de soi. Il est impossible à Berlin de se tenir au courant de ce qui se fait en Europe. Cette ville a beau être aujourd'hui le centre du monde politique : on entend moins que partout ailleurs discuter les évènements du jour. On y végète sans s'intéresser à quoi que ce soit, et l'existence tout entière y est organisée de façon qu'il est très difficile d'apprendre ce qui se passe dans un autre monde que celui de la cour. Il y règne une espèce de terrorisme sur les

pensées; on n'ose pas y parler de ce qu'on voit, encore moins faire remarquer à d'autres ce qu'on redoute. Les étrangers, tout en étant traités avec beaucoup de politesse, y sont pourtant toujours considérés comme des intrus, et on le leur fait sentir de mille manières, tant dans la société que dans les clubs, dont l'entrée leur est souvent refusée.

Parmi les diplomates eux-mêmes, il n'y en a que fort peu qui aient réussi à plaire complètement, et ce sont ceux qui se sont entièrement berlinisés, c'est-à-dire ceux qui aiment la danse, les cancans, le vin de Champagne et la salade de homard après minuit.

La société de Berlin, malgré ses travers et ses vices, est cependant intéressante à observer. On peut y admirer un singulier orgueil qui ne manque pas de puissance chez un peuple victorieux. Les Allemands dédaignent les autres peuples, les accusent de tous les défauts qu'ils ont eux-mêmes: la facilité de mœurs est l'un de leurs reproches les plus fréquents, et vous voyez d'après ces quel-

ques tableaux qu'on peut leur retourner l'accusation. S'ils n'ont pas l'esprit léger comme nous, et comme les Français, c'est peut-être que leur bagage intellectuel est encore plus mince.

LES TROIS SŒURS

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Il y a de cela vingt-cinq ans, elles étaient jeunes, jolies, séduisantes; elles avaient de longues boucles brunes, des tailles de guêpes, un teint transparent, enfin tous les attributs des trois grâces, et c'est ainsi qu'on les nommait. Aujourd'hui, les cheveux bruns sont devenus d'un blond cendré, les dents ont acquis une blancheur nouvelle, les joues une fraîcheur empruntée, les lèvres un carmin plus brillant. La taille s'est alourdie, mais sa souplesse est remplacée par de la majesté. Le

nom des trois grâces lui-même a changé; il a fait place à celui des trois sœurs.

Ces trois sœurs sont les personnes les plus importantes de la société de Berlin. L'une d'entre elles est veuve, encore belle, très riche, très élégante. Je ne vous parlerai pas de sa conduite privée; si elle a eu des aventures, elles se confondent aujourd'hui sous une rubrique générale de succès nombreux et brillants. D'ailleurs, qu'importe qu'on ait été calomniée quand on est devenue Arsinoé? La belle veuve est une femme artificielle dans toute sa personne physique, et artificieuse dans sa personne morale. Elle ne pense plus qu'à ses toilettes, à ses meubles, à ses devoirs, à ses soirées hebdomadaires et rarement à la galanterie.

Sa sœur cadette n'est pas encore revenue des vanités de ce monde, probablement parce qu'elle a un mari auprès duquel elle se fait gloire des désirs qu'elle provoque. Celle-ci est la moins bien partagée des trois sœurs comme intelligence; en revanche, elle est celle chez qui la vanité est le plus développée. C'est, comme ses sœurs, une

personne d'ordre, de calcul, qui n'a aucune prodigalité à se reprocher, qui ne fait de folie que pour les cosmétiques, la toilette, enfin tout ce qui peut être employé sous l'étiquette d'eau de Jouvence. Elle aime à être entourée d'admirateurs, et elle en attire un grand nombre, surtout parmi les très jeunes gens, qu'elle choisit de préférence dans les rangs des officiers appartenant aux régiments élégants. Les gardes du corps ont ses sympathies les meilleures. Cette nuée de jeunes adorateurs, de pages, l'enchante, parce qu'elle lui donne l'illusion d'une seconde jeunesse et forme autour d'elle une sorte de cour. Elle est, d'ailleurs, la reine de la mode. Il est de bon ton d'admirer la comtesse, — vous ai-je déjà dit qu'elle est comtesse? Quant à moi, dans les derniers temps de mon séjour à Berlin, j'avais une sorte de respect pour le soin qu'elle prenait de rester belle. Mon sentiment avait quelque analogie avec celui qu'on éprouve vis-à-vis d'une statue antique bien conservée. Au surplus, la comtesse est aimable. Elle sourit aux jolies femmes, sait dissimuler l'envie

qu'elles lui inspirent, fait sonner bien haut l'intérêt qu'elle porte aux laides; elle console tour à tour les femmes délaissées par leurs maris et les maris fatigués du foyer conjugal. Son influence est énorme. Jamais femme n'en eut plus grande dans le domaine de la mode. C'est une souveraineté absolue.

L'aînée de ces deux dames n'a d'importance que parce qu'elle est l'une des trois sœurs. Elle n'a ni les prétentions de ses cadettes, ni leur banale amabilité. C'est une femme douée d'un cœur exellent, bienveillante, bruyante, vulgaire, une espèce de type comme on en rencontre dans les romans de Paul de Kock. Elle ne s'offense de rien, n'offense jamais personne, donne la main à tout le monde, prend la vie par ses côtés les plus gais, gâte sa fille aînée avec excès. Elle n'a aucune prétention à la jeunesse, n'en a jamais eu à la beauté, avoue la majorité de ses enfants et tient maison ouverte tous les soirs. On y vient jouer, fumer, danser ou flirter, à son choix; on y trouve même des fauteuils commodes pour passer la nuit.

Son salon est des plus curieux à étudier comme composition, et si vous parvenez jamais à vous y introduire je vous conseille de bien ouvrir vos yeux et vos oreilles. A Berlin, les soirées de Mme*** jouissent d'une réputation qui, je dois le dire, est justifiée. Du reste, il en serait de même partout, car il est impossible de trouver, dans la bonne société, une maison où l'on puisse jouir à la fois des avantages d'un club et des charmes d'une maison particulière qu'agrémente la présence de jeunes femmes ou de femmes croyant être jeunes encore. Dans ce salon toutes rivalisent pour faire oublier aux hommes qu'elles appartiennent à un monde où les femmes doivent être honorées et dignes de l'être, et où il est d'usage de se découvrir devant elles.

Là règne la liberté la plus complète. Dès que les lampes sont allumées dans le salon, il commence à se remplir. Successivement arrivent les habitués qui, après avoir salué la maîtresse de la maison, et souvent même avant de le faire, allument leur cigarette, s'installent à une table de

jeu ou conversent à deux sur un canapé. Il n'y a jamais de conversation générale, mais beaucoup d'apartés. Les couples heureux y traversent les salons, s'arrêtent volontiers dans ceux qui sont le plus déserts, admirent par occasion le portrait d'une actrice célèbre, portrait qui est l'un des ornements de la somptueuse demeure. Les verres de bière circulent; les jeunes officiers déboutonnent leur tunique ou leur dolman, quelques-uns vont jusqu'à frapper sur l'épaule de la fille de la maison, que tous appellent par son petit nom. L'aisance va jusqu'à l'abandon, l'abandon jusqu'à l'inconvenance, et le mot de liberté dont on décore le ton en cette maison pourrait être remplacé par un autre, que les habitués du salon trouveraient plus aisément que moi.

Regardez! sur cette chaise longue est assise une femme brune, belle encore, à la taille raide, mais svelte cependant, aux narines largement ouvertes comme celles d'un cheval de race, au teint composé avec un art exquis, en harmonie avec la nuance de sa robe. Cette femme a le

regard métallique, la parole brève mais pleine de décision ; on devine à première vue en elle une âme froide, des instincts de calcul qui font les femmes de marbre. A côté d'elle un homme à favoris blonds, dont un nez trop grand ne dépare point la belle figure, est appuyé sur une table. Depuis trois ans il vient là, depuis trois ans il la regarde. L'attitude est toujours la même, le regard seul a changé. D'abord l'expression en était soumise, plus tard elle reflétait l'adoration, maintenant on y devine la lassitude. Elle, s'obstine à garder cette dernière conquête, à enchaîner cette liberté qui veut se reprendre. Combien de temps durera la lutte et à qui restera la victoire ?

Le mari joue à distance et semble indifférent à ce drame. Il a la figure plate et niaise. Sa fonction consiste à entourer sa femme de luxe. Il n'a aucune ambition, jouit de la vie en vrai Georges Dandin. Parfois un sourire énigmatique passe sur ce visage. Prendrait-il un mélancolique plaisir à voir chaque matin la patte d'oie se creuser aux tempes de sa femme ?

Plus loin, renversé dans un bon fauteuil, une tasse de thé à côté de lui, se trouve un homme déjà mûr, un diplomate : c'est un ministre à la physionomie intelligente, mais au regard incertain. Il est absorbé dans une conversation des plus animées avec une femme dont la toilette noire est ornée de rubans orange, — mais je m'aperçois que c'est la belle comtesse dont je vous ai déjà parlé, qui cette fois a délaissé l'armée pour la diplomatie.

Là, dans ce coin obscur, une jeune créature blonde, presque une enfant, au regard candide, à la physionomie sympathique, écoute un grand jeune homme en uniforme de garde du corps.

Ceux-là en sont encore aux préliminaires qu'on appelle dans le langage du monde que je viens de vous décrire « un Muséum ». Ce mot vous paraît étrange, et vous m'en demandez l'explication. J'ai cherché assez longtemps, et j'ai trouvé que, dans un esprit allemand, il signifie le moment poétique de l'amour, l'époque où l'on fait des vers, où l'on cultive la *Muse*. Gracieuse plaisan-

terie, foncièrement germaine. La première fois que j'entendis ce mot, j'eus l'idée, moi qui suis un homme du XVIIIe siècle, et qui connais les manies scientifiques allemandes, que ce muséum dépeignait la phase des fiançailles, phase embryonnaire des sentiments humains, et l'état psychologique d'un amour destiné à être classé, étiqueté, mis en bocal dans la vitrine du mariage.

Pour en revenir au salon de l'une des trois sœurs ***, je ne peux pas vous cacher que l'absolu sans-gêne qui y règne a fait du tort à la société de Berlin. Elle s'y est gâtée comme se gâtent les gens de bonne éducation lorsqu'ils consentent à ne plus observer les convenances. J'ai souvent remarqué que la bonne compagnie devient la plus mauvaise lorsqu'elle s'affranchit de son habituelle retenue.

On s'est si bien habitué à passer ses soirées dans un monde que l'on pourrait qualifier de *bohème germanique*, que l'on a perdu le goût de la bonne société. La jeunesse ne comprend plus les

amusements modérés par le décorum. Elle passe son temps beaucoup plus agréablement pour elle chez Mme de *** que partout ailleurs.

Le plus grand tort, causé par les trois sœurs, a été de tuer absolument le respect de la femme chez les jeunes gens du grand monde. Quoique le Prussien ne soit pas chevaleresque de nature, pourtant ce n'est que dans les hautes sphères de la capitale que l'on voit l'étrange spectacle de femmes du monde traitées comme des filles et nommées *la une telle;* les mœurs se sont relâchées, elles ont perdu ce poli, ce raffinement qu'elles devraient avoir dans les classes privilégiées. Pour rencontrer à Berlin un bon ménage, pour voir des maris respectés, des épouses honorées, il faut descendre dans les classes inférieures, s'introduire dans les rangs de la bourgeoisie. Là on rencontre des âmes honnêtes, des intelligences élevées, des gens aux idées saines menant une vie utile.

M. STŒCKER ET LA QUESTION JUIVE

DIX-HUITIÈME LETTRE

Parmi les problèmes de sa vie politique et sociale que l'Allemagne doit résoudre, le plus mince n'est pas à coup sûr cette formidable question juive, qui devient de jour en jour plus grave et plus menaçante. Depuis quelque temps, on s'est efforcé de prouver que l'agitation antisémitique était factice, qu'elle avait été artificiellement surexcitée; on a attribué son importance aux efforts du pasteur Stœcker et de ses adhérents, et on lui a prédit une fin aussi prompte qu'ignominieuse. J'avoue, à mon grand regret,

n'être pas de cet avis; je crois, au contraire, que la haine qui existe en Allemagne contre les Juifs, haine aveugle et tenace, ne fera que s'accroître à mesure que l'influence et la richesse des familles israélites iront s'augmentant.

Tous les hommes sont plus ou moins envieux, et les Allemands dépassent de beaucoup les autres peuples sur ce point. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la race allemande éprouve de l'antipathie pour une race qui, petit à petit, s'est substituée à elle dans toutes les questions vitales de la nation.

Qui n'a pas vu les Juifs en Allemagne, qui ne les a pas étudiés à Berlin, ne peut se faire une idée de ce qu'ils absorbent et de ce qu'ils accaparent.

A une époque comme la nôtre, où l'argent est la seule force qu'on respecte encore, où l'avidité de la richesse se manifeste par tous les moyens avouables et inavouables, les Juifs, en Allemagne, sont les seuls qui soient parvenus à conquérir ce pouvoir et surtout à le conserver.

L'Allemagne n'est pas un pays comme l'Angle-

terre ou comme la France, où tous se croient obligés de travailler, où nul n'a honte de mettre la main à l'édifice de sa fortune.

Sur cette terre de préjugés, où nulle carrière, si ce n'est celle des armes, n'est considérée comme honorable; où un noble se croit, par le fait seul de sa naissance, obligé à l'oisiveté, la noblesse en est arrivée peu à peu à une pauvreté qui n'a d'égale que son orgueil. Elle souffre cependant de cet abaissement matériel, et depuis quelques années s'efforce d'y remédier au moyen d'affaires véreuses ou de spéculations de Bourse pour lesquelles elle a besoin d'un tiers, qui toujours est un banquier ou un boursier juif.

Tout Berlin, au moment de mon départ, parlait d'une catastrophe survenue, l'année dernière, à l'un des plus brillants officiers de la garde, dont la femme était une des lionnes du monde élégant, et qui a dû quitter son régiment à la suite d'une affaire d'argent dans laquelle un Juif l'avait engagé.

L'histoire a fait grand bruit, parce que les héros

étaient des gens fort connus; mais combien d'aventures semblables demeurent secrètes! Combien ont le même commencement et la même fin et se jouent entre les mêmes personnages, pour servir la haine de la noblesse allemande contre la finance juive! Ce qu'on pardonne le plus difficilement, c'est d'avoir été la dupe de celui que l'on voulait tromper. En criant : « Mort aux Juifs! » le noble allemand espère partager les dépouilles des fils fortunés d'Israël et retrouver l'argent qu'il a perdu.

Quant au peuple, son antipathie s'explique par le fait qu'il est constamment sous la domination de l'israélite, lequel a acheté les fabriques qui faisaient vivre l'ouvrier, de même qu'il a accaparé le capital qui servait aux plaisirs du riche.

Ce que j'ai dit des hautes classes allemandes peut aussi s'appliquer aux basses classes. La nation par elle-même n'est pas capable d'un effort spontané, elle ne sait plus qu'obéir à des impulsions, la force morale lui fait défaut; elle ne peut ni inventer, ni produire, ni se diriger par sa propre initiative; elle n'a ni le génie com-

merçant des Anglais, ni la faculté d'initiative des Américains, ni l'énergie remuante des Français. Elle est faite pour se battre, pour détruire, et, de même que ses ancêtres les Germains, elle est absolument hors d'état de remplacer ce qu'elle a détruit.

C'est un peuple laborieux, persévérant, mais indolent pour tout ce qui est invention, organisation, combinaison de l'esprit. L'Allemand est un instrument admirable, un outil des mieux confectionnés, mais il ne devient remarquable que dans un domaine restreint et déterminé. Il excelle à exécuter, mais il est impropre à concevoir. Il bûche, il ne devine pas. Il est nul, et même incapable, dans toutes les questions qui touchent à la finance ou à l'industrie; les quelques exceptions qui se sont produites à cette règle ne font qu'en confirmer la généralité.

Des gens comme Borsig ou comme Krupp sont des phénomènes qui ne se reproduiront pas de sitôt.

Le commerce lui-même, qui pourrait être ac-

cessible aux bourgeois, est, comme l'industrie et la haute banque, entre les mains des Juifs. Ceux-ci sont donc maîtres absolus de l'activité nationale, et l'on ne peut s'étonner que, dans les moments de surexcitation, le noble, le bourgeois et le peuple s'unissent pour maudire la tyrannie sémitique.

M. de Bismarck est le seul qui ait accepté franchement le concours des israélites, sans autre arrière-pensée que celle d'obtenir de cette alliance la possibilité d'achever en paix son œuvre colossale.

Le pasteur Stœcker, contre lequel on a tant crié, contre les écrits, les discours et les opinions duquel on a tant protesté, n'est que l'interprète de la grande majorité du peuple allemand.

Le pasteur n'est pas une individualité isolée, prêchant en faveur du triomphe de ses idées personnelles, c'est une de ces figures dans lesquelles s'est incarnée l'âme entière d'une nation; comme était, par exemple, le duc de Guise pendant la Ligue, Luther chez les protestants et Dan-

ton dans la Révolution française. On peut ne pas partager ses convictions, blâmer sa farouche énergie ; il est impossible, pour quiconque a vécu en Allemagne, de ne pas comprendre les raisons qui font de lui l'apôtre d'un parti.

Les Anglais, qui protestent si vigoureusement contre la croisade entreprise par M. Stœcker, ne peuvent en admettre les causes. Chez eux, grâce à leur esprit commercial ainsi qu'à leur génie politique, le Juif est devenu Anglais et a fini par s'identifier aux intérêts de sa patrie d'adoption. Il en est de même en France, où le Juif travaille à la prospérité d'une nation qui est devenue la sienne.

En Allemagne, le cas est bien différent. Là on se trouve uniquement en présence d'une puissante force matérielle qui s'est retournée contre ceux-là mêmes à qui elle doit son développement.

Le pasteur Stœcker n'est donc pas un sectaire, mais un homme qui a compris le danger que court son pays. Seulement, il se trompe s'il croit repousser ce danger par l'expulsion de la race israélite.

Il ne suffit pas de se débarrasser d'un mal, il faut savoir si l'on n'en causera pas de pire. Or, je me demande ce qui adviendrait de la grandeur matérielle de l'Allemagne, si les désirs de M. Stœcker se réalisaient tout à coup.

Le pauvre homme serait bien embarrassé de sa victoire. Il y a là un rouage qu'on ne briserait pas impunément.

Un édit de Nantes, ou une Saint-Barthélemy contre les Juifs, serait une calamité en Allemagne.

Mais il n'en serait pas de même si le pasteur Stœcker s'appuyait sur le principe de combattre les Juifs par leurs propres armes, de s'initier à leurs secrets commerciaux, de lutter avec eux sur le terrain qu'ils exploitent, de leur disputer cette puissance de l'argent dont ils disposent sans contrôle et sans limite aujourd'hui.

Si, dans la conduite de ses affaires, le Juif allemand a des petitesses, des servilités même, il a su cependant se conserver dans son caractère général de race une sorte d'indépendance vis-à-vis de

la force brutale des grenadiers de Frédéric, qui ne l'a point asservi.

Sénèque a dit qu'un peuple finit toujours par être puni de ses fautes par l'excès même de ses qualités. L'Allemagne est un exemple frappant de la vérité de cet axiome. Elle a triomphé jusqu'ici de tous ses ennemis, grâce à sa faculté d'obéissance passive, à sa tranquille persévérance, sa force orgueilleuse; elle a abattu tous ses adversaires étrangers; mais elle est désarmée vis-à-vis de ceux qu'elle a installés à son foyer, qui vivent sous la sauvegarde de ses institutions et de ses lois. Elle doit baisser pavillon devant eux, reconnaître son impuissance à anéantir le pouvoir et l'influence d'adversaires dont elle aurait dû faire des associés si elle avait eu le savoir-faire pratique des Anglais et l'esprit d'assimilation de la France.

Mais ce que je vous dis là, aucun Allemand ne voudra en convenir, et le pasteur Stœcker moins que tout autre.

Si vous en trouvez l'occasion, je vous conseille

de faire la connaissance de cet homme remarquable, un des esprits les plus distingués qu'il y ait en Allemagne. En dépit de ses préjugés, et malgré cette piété mystique qui se rencontre si fréquemment chez les pasteurs protestants, il ne peut manquer de vous intéresser par son langage passionné à froid.

Les arguments serrés de son étroite logique, l'âpreté violente de ses attaques, la conviction sincère avec laquelle il développe de fausses théories, en font un homme incapable de transiger avec sa conscience, rigide jusqu'à l'austérité. Il a supporté avec un stoïcisme digne des anciens les attaques sans nombre dont il a été l'objet, et avec un fier dédain a rendu le mépris pour la haine. Son influence est plus grande qu'on ne le croit à l'étranger, plus étendue peut-être que lui-même ou ses amis ne le soupçonnent.

Lorsqu'on écrira l'histoire des vingt premières années de l'empire d'Allemagne, M. Stœcker ne peut manquer d'y occuper une place comme le promoteur du mouvement anti-sémitique.

LE CORPS DIPLOMATIQUE

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Le corps diplomatique joue à Berlin un rôle considérable, qui s'explique par le peu de développement qu'y a la société. Dans cette ville, immense comme étendue, le nombre de personnes qu'on est convenu d'appeler le grand monde est si restreint, qu'il lui serait impossible d'exister sans un élément étranger. Cela seul explique l'accueil qu'on fait au corps diplomatique à Berlin. On en espère des bals, des soirées, et l'empressement se mesure à ce qu'on en obtient pour danser ou pour manger. Quant aux

secrétaires et attachés, ils plaisent selon qu'ils se plient aux mœurs allemandes. En résumé, on traite tous les diplomates comme des gens dont on a besoin, et on ne leur accorde rien de plus que ce qui concerne leur utilité.

Le doyen des ambassadeurs est lord Odo Russell, aujourd'hui lord Ampthill, représentant de Sa Majesté Britannique.

Homme de beaucoup d'esprit, d'une finesse remarquable, d'un tact exquis, il a rempli avec distinction, voire même avec un certain éclat, plusieurs postes très difficiles; c'est un diplomate de la vieille école, sachant dissimuler sa pensée, deviner celle d'autrui, se taire lorsque cela est nécessaire, parler à propos. Longtemps chargé d'affaires à Rome, son intimité avec le cardinal Antonelli lui a permis d'acquérir une souplesse tout italienne, que l'on rencontre rarement chez un Anglais. Très observateur par nature, il l'est devenu encore plus par expérience; il a appris à peser les caractères, à découvrir leurs petitesses, à se servir de leurs mesquineries et de leurs susceptibilités. Il ne dit

jamais sa vraie opinion sur les individus ni sur les évènements. Il est d'une prudence de serpent, tout en paraissant expansif; il sert son pays plus que ceux qui le gouvernent; il obéit à la tradition et n'est pas le serviteur d'un ministre ou d'un ministère.

Pendant le congrès de Berlin, il s'est effacé en apparence: mais sous main a rendu les plus grands services à l'Angleterre, que le zèle de lord Beaconsfield aurait compromis s'il ne s'était trouvé quelqu'un pour en adoucir l'impétuosité et traduire en un français diplomatique les phrases trop expressives de Disraéli.

Lord Ampthill est un grand admirateur du chancelier. Est-il sincère ou non dans son enthousiasme? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer. Sans être un sphinx, cet ambassadeur est pourtant impénétrable; avec la plus parfaite amabilité il détourne une conversation lorsqu'il prévoit qu'elle peut devenir dangereuse, de même qu'il a le talent de vous persuader qu'il vous a choisi pour son confident après qu'il vous a débité quelques lieux communs.

Personne mieux que lui ne peut donner le change à un journaliste ou bien le dépister, et cela d'une façon si habile, que le pauvre reporter ne s'aperçoit jamais qu'il a été pris pour dupe.

Dans toutes les paroles de lord Odo Russell se trouve le germe d'une vérité possible, qui, même lorsqu'elle n'est pas très vraie, ne paraîtra jamais un mensonge.

De tous les diplomates étrangers accrédités à la cour de Berlin, il est le seul, je crois, qui ait deviné la pensée de M. de Bismarck, et qui, le jugeant comme cet homme de fer le mérite, a pu se maintenir en bonnes relations avec lui, malgré les heurts constants de leurs deux politiques.

Le chancelier apprécie l'ambassadeur d'Angleterre et le craint même un peu, parce qu'il se sent deviné par lui. Il n'ignore pas que lord Ampthill, malgré son apparente amabilité, conserve la froideur anglaise, et qu'il ne se laissera ni séduire par des flatteries ni aveugler par des protestations d'amitié, qu'il résistera à toute tentative de corruption, et qu'avec un calme im-

perturbable il démêlera la promesse qu'on lui fait de celle qu'on veut tenir.

Tout en restant un homme du monde accompli, un diplomate courtois, il saura prouver qu'il demeure un homme d'État, fait pour résister et pour percer à jour les combinaisons les plus machiavéliques des ruses de M. de Bismarck.

Il a épousé une fille de lord Clarendon. Lady Ampthill, sans avoir l'intelligence de son mari, est néanmoins une femme de beaucoup d'esprit, qui cherche à étendre ses connaissances et à se tenir au courant des évènements du monde. Elle est l'idéal d'une ambassadrice. C'est une personne faite pour briller, pour recevoir, pour tenir une maison avec éclat. On ne se la figure pas comme épouse d'un simple particulier. Il semble, à la voir, qu'elle était née pour le rôle qu'elle remplit. Très froide, elle a un orgueil qu'elle croit être de la fierté; très susceptible, elle est capable de rancune vis-à-vis de quiconque s'aviserait de confondre en elle la femme du monde

et l'ambassadrice. Sa conversation est pleine de ressources, mais elle est plus aimable avec ceux qui la flattent qu'avec ceux qui l'honorent. Elle aime à dominer, à exercer dans les salons une sorte de royauté. On l'a peut-être un peu gâtée à Berlin, mais elle s'en montre reconnaissante, car personne, dans le corps diplomatique, ne fait plus ou même autant de frais pour la société que l'ambassadrice d'Angleterre. Ses fêtes, ses dîners sont toujours ordonnés d'une manière admirable, et si elle aspire à être souveraine, il faut dire qu'elle accepte avec joie les devoirs de la royauté envers ses sujets.

L'ambassadeur d'Autriche et sa femme font à Berlin moins grande figure. Le comte Széchenyi, lorsqu'on le voit pour la première fois, donne l'idée d'un homme très agréable. Lorsqu'on le fréquente un peu plus, on découvre qu'il est monotone, et, lorsqu'on le connaît davantage, on arrive à le trouver ennuyeux, en raison des occasions qu'on a de constater qu'il se répète. C'est un de ces esprits qui s'épuisent promptement, et

avec lesquels on s'aperçoit trop vite qu'il faut presque tout fournir dans un échange de conversation. Néanmoins, il sait écouter d'une façon aimable, et il est une précieuse ressource pour les bavards. Nul ne sait s'il est bon ou mauvais diplomate, n'ayant jamais eu qu'à entretenir entre deux gouvernements des relations d'amitié déjà créées. C'est un modèle de courtoisie. S'il ne devine jamais un projet du chancelier, en revanche, il ne cherchera jamais non plus à le contrarier. Il saura vivre en paix avec tout le monde et mourra dans la conviction qu'il a contribué au grand œuvre politique de son temps. S'il avait une plus grande fortune, il serait parfait pour le poste qu'il occupe; malheureusement, les économies auxquelles il se trouve obligé influent sur son humeur, et il lui arrive d'exprimer un peu trop haut ses regrets de la cherté de ses maigres réceptions. Sa femme a le tort de l'imiter en cela et d'initier le public aux embarras de son ménage.

C'est, du reste, une brave et excellente personne, bonne, charmante, serviable, mais qui

n'est point faite pour la situation dans laquelle elle se trouve.

Avant le ministre actuel, la France était représentée à Berlin par le comte de Saint-Vallier, *persona grata* dans certains cercles, bête noire dans certains autres. C'est un personnage assez difficile à décrire : souple comme un roseau, il en a les apparences; glissant comme une anguille, fin comme un renard, il peut lui arriver de tomber, mais toujours sur ses pieds. C'est le véritable homme de Montaigne, ondoyant et divers.

Quoique ses convictions soient inébranlables, elles lui permettent des accommodements avec les hommes ou avec les choses dont il a besoin. Il se croit souvent utile, tandis qu'il n'est qu'ambitieux. Il s'imagine travailler pour son pays, tandis qu'il ne travaille que pour lui-même. Homme de beaucoup d'esprit, il manque quelquefois de mesure et n'a pas toujours le tact de s'apercevoir quand il force la note.

Comme diplomate, il est très adroit et souvent perspicace, quoiqu'il lui soit arrivé de se laisser

tromper. Il vient donner dans un piège lorsque le piège est habilement préparé et tendu à sa vanité. Il aime à ce qu'on lui accorde de l'importance, et dans ce but, il a pris de suite le soin d'être en bons termes avec le chancelier. M. de Bismarck l'a accueilli avec d'autant plus d'amabilité, qu'il était excédé de M. de Gontaut-Biron.

Le comte de Saint-Vallier, avec une merveilleuse adresse, a su tirer parti des fautes de son prédécesseur. Il s'est appliqué à rester en dehors de toutes les petites intrigues dans lesquelles avait trempé le protégé du duc Decazes; grâce à cette conduite prudente, il est parvenu à se créer un protecteur dans la personne du chancelier et une amie dans l'impératrice, qu'il a habilement flattée par une amitié vraie ou simulée pour sa dame du palais, la comtesse de Hacke.

Mais à force de se préoccuper de sa position personnelle, il a un peu oublié la dignité de sa qualité d'ambassadeur. Je crois que son rêve n'était pas de rester à Berlin, mais bien de devenir ministre des affaires étrangères en France. Dans ce

but, il s'est constamment appliqué à ménager la chèvre et le chou, voire même le loup. Il a souvent blâmé à Paris ce qu'il approuvait à Berlin, et *vice versa.* Il faut lui rendre cette justice, qu'il n'a jamais été un homme de parti, mais il faut aussi avouer qu'il a constamment pensé à son propre intérêt.

Il est capable d'être un ami dévoué, un conseil excellent ; mais en politique c'est un disciple de Talleyrand, un de ces hommes qui savent pressentir la fortune ainsi que la ruine d'autrui et en tirer pour eux-mêmes un parti favorable. L'ambassadeur de France était à Berlin franchement détesté des anciens amis de M. de Gontaut, et je sais que tous ces gens-là se sont réjouis à la nouvelle du rappel de M. de Saint-Vallier.

Un ministre que je vous conseille d'étudier, car il en vaut la peine; de vous concilier, car il est dangereux, c'est M. Sabouroff, représentant de Sa Majesté Alexandre III.

Homme de beaucoup d'esprit, il confond surtout, comme M. de Saint-Vallier, les intérêts de sa propre personnalité avec ceux de son pays.

C'est un audacieux qui ne recule devant rien, qui saura aussi bien se dégager d'une amitié que se défaire d'un ennemi. Il est de ceux qui trouvent que la fin justifie les moyens. Grâce à sa parfaite indifférence pour ce qu'il croit de la sensibilité ou du sentimentalisme gênant, il se maintiendra toujours à la surface de l'océan politique.

Son habileté est grande et ses talents incontestables. Je doute que sa préoccupation constante soit de les utiliser au profit de sa mission. C'est plutôt un diplomate heureux qu'un homme d'État.

Il a dû se créer une très bonne position à Berlin, et le prince de Bismarck lui est, je crois, très reconnaissant de ce qu'il s'occupe de galanterie plus que de politique russe.

Personnellement, M. Sabouroff est l'homme le plus agréable de Berlin : c'est un causeur exquis, un archéologue éminent, d'un goût parfait, grand collectionneur d'antiquités grecques, et, par conséquent, grand admirateur de déesses modernes.

Le comte de Launay, ambassadeur du roi d'Italie, et Sadullha-Bey, envoyé du Sultan, ne

méritent pas que je vous en fasse une bien longue description.

Le premier serait peut-être charmant, s'il n'était tenu en laisse par sa femme, dont la jalousie féroce le glace dans le monde et lui interdit toute expansion. Mme de Launay pourtant n'est point une sotte ; mais elle est aussi soupçonneuse que spirituelle. Malheureusement elle est sourde, ce qui rend presque impossible toute conversation avec elle. Peut-être la Providence a-t-elle voulu par là protéger bien des victimes que sa langue endiablée n'eût pas épargnées.

Le ménage donne, par-ci par-là, un bal où il fait horriblement chaud, et où l'on est en revanche fort mal rafraîchi. C'est à quoi se bornent les réceptions du comte et de la comtesse de Launay.

Dans tous les cas, ces réceptions surpassent celles de leur collègue turc, lequel se sacrifie jusqu'à boire le vin d'autrui, et s'interdit de le lui rendre afin de ne pas obliger son prochain à transgresser la loi du Prophète.

Je ne m'arrêterai pas très longuement devant

les ministres et envoyés des petites puissances ou puissances secondaires. Il n'y a que l'Espagne et le Portugal qui méritent de vous être signalés en détail.

M. Merry y Colon de Benomar, ministre d'Espagne, est un petit vieillard très frais, très coquet, très empressé auprès des dames, et surtout très fier de descendre par elles de Christophe Colomb. Il a déployé des talents diplomatiques au Maroc et a laissé entrevoir qu'il pourrait faire la même chose en Europe. Dans la société il a une conversation amusante que souligne son accent espagnol. Depuis son mariage, on lui accorde un peu plus d'importance qu'auparavant. et le nombre de ceux qui l'appelaient monsieur Merry diminue tous les jours.

Sa femme est une belle, bonne, naïve et honnête créature, qui n'a qu'une seule ambition : celle de devenir ambassadrice, ce dont elle est à peu près certaine d'ailleurs.

Le Portugal n'a pas, pour le moment, de ministre à Berlin et se fait représenter par un simple chargé

d'affaires, M. de Soveral, qui a le plus grand succès auprès des femmes. Il est très beau, trop beau; ses bonnes fortunes ont été les plus grandes qu'un homme, et surtout un étranger, ait eues dans le monde à Berlin.

Toutes les élégantes se sont fait un point d'honneur d'être compromises par le brillant Portugais. Aucune d'elles, je crois, ne s'est aperçue qu'il débitait à toutes la même chanson, et de préférence aux femmes influentes dans la société.

Ce n'est point un méchant homme; c'est un enfant chéri des dames, et par conséquent gâté.

Longtemps il s'est trouvé sans rival; mais l'arrivée d'un brillant attaché militaire autrichien lui a fait quelque tort auprès de certaines reines de la mode.

Le major de Steininger est d'ailleurs bien mieux fait pour plaire aux femmes que M. de Soveral, parce qu'il est la distinction en personne.

Le ministre de Grèce est M. Rangabé, plus connu par ses travaux littéraires que par ses aptitudes politiques.

Quant aux autres personnalités marquantes du corps diplomatique, elles sont si peu nombreuses que la revue en sera très facile.

La France a pour conseiller d'ambassade le comte d'Aubigny, un aimable petit homme, spirituel comme on l'est au boulevard et possédant à fond le bagou parisien. Il a pour épouse une femme un peu originale, qui ne manque pas d'esprit, mais qui, par crainte d'être banale, est tombée dans la plus complète impolitesse.

Sir John Walsham, premier secrétaire de Sa Majesté Britannique, est un long, mince et fluet personnage, un vrai fils d'Albion, et l'un de ces fonctionnaires qui accomplissent leur besogne quotidienne plus par routine que par ambition ou par amour du travail. Il avancera dans sa carrière par voie hiérarchique et se retirera de l'arène politique avec le titre de ministre plénipotentiaire honnêtement gagné. Sa femme est une petite personne jouant à l'ingénue, très affectée, et très futile. Bonne créature au fond, mais incapable de comprendre la portée d'un mot, ni de

prévoir les suites que peut avoir l'intempérance de langage. Elle reçoit beaucoup, surtout les diplomates, et minaude plus encore qu'elle ne reçoit. Pas plus que le mari, la femme n'est en odeur de sainteté auprès de leur ambassadrice, qui a trop d'esprit pour ne pas être impatientée par des gentillesses et des simagrées qui frisent le ridicule.

Une aimable, bonne et charmante personne, quoique par trop berlinoise, c'est Mme d'Arapoff, femme du premier secrétaire de l'ambassade de Russie. Depuis vingt ans qu'elle habite à Berlin, elle a fini par en adopter les goûts et les habitudes, et par l'aimer, si c'est possible, plus que son pays natal; heureusement, ce qu'elle ne s'en est point assimilé, c'est la malveillance, défaut qui lui est totalement inconnu. Mme Arapoff est une de ces femmes qui sont trop absorbées par le monde, les visites, les achats à faire, les robes à essayer, pour trouver le temps de s'occuper des autres. Sa vie est une fête perpétuelle. Elle adore le monde à un tel point qu'elle est incapable d'en voir la banalité

ou les défauts. Elle a deux filles adorables, dont elle est la sœur cadette par la jeunesse de son esprit. Très choyée dans la société, elle est peut-être la seule femme de diplomate qui ait réussi à se faire complètement accepter à Berlin. Ses compatriotes de l'ambassade russe ne l'aiment pas et la jalousent. On raconte que l'ambassadeur lui-même n'a pas dédaigné de s'associer à de petites intrigues, pour faire rappeler son premier secrétaire.

Je termine cette lettre n'ayant, ce me semble, oublié personne d'important. Vous ferez vous-même le triage de ceux que j'ai laissés dans l'ombre ou que j'ai oubliés.

LA BOURGEOISIE

VINGTIÈME LETTRE

Si la chose vous est possible, je vous conseille vivement d'essayer de vous introduire dans quelques maisons bourgeoises ou bien appartenant à cette petite noblesse qui n'existe qu'en Allemagne et qui, par ses habitudes, sa façon de vivre, ses opinions mêmes, se rapproche plus des classes moyennes que des hautes classes.

Il faut être juste avant tout, même envers ses rivaux, et vous n'auriez qu'une idée fausse de la société allemande si vous la jugiez d'après l'échantillon qu'en offrent les salons élégants de Berlin.

Lorsqu'on veut se rendre compte de l'opinion publique dans un pays, il est indispensable de s'adresser à ceux qui représentent cette opinion. Vous ne trouverez ces gens à Berlin que parmi les petits rentiers, les employés de second ordre, les professeurs et les savants; mais je m'occuperai de ces derniers dans une autre lettre. Aujourd'hui, je veux vous conduire dans un de ces intérieurs honnêtes et tranquilles où l'on peut voir l'Allemand tel qu'il est avant d'avoir été atteint par la démoralisation du grand monde.

Suivez-moi donc, et lorsque nous reviendrons de notre pèlerinage, vous rirez peut-être de certains ridicules découverts en chemin, mais vous ne regretterez pas de l'avoir entrepris.

Tout d'abord, il nous faut grimper deux, souvent même trois étages toujours fort raides. Si la maison appartient à la catégorie des nouvelles constructions, l'escalier sera en marbre avec une rampe en fer forgé. Dans le cas contraire, il sera en bois, mais toujours recouvert d'un affreux tapis, qui change de nuance à chaque étage, suivant le

goût du locataire sur le palier duquel il s'arrête. Vous sonnez; une fille en tablier et bonnet blanc vient vous ouvrir et vous avertit que les « Herrschaften », — traduisez les seigneurs, — sont à la maison.

Après avoir déposé votre pardessus dans une espèce de corridor très étroit, où le gaz brûle toute la journée et qui tient lieu d'antichambre, vous êtes introduit dans un petit salon où une dizaine de personnes sont assises sur des chaises ou sur des fauteuils ornés de petits carrés en guipure, décoration obligée des intérieurs allemands. Une lampe éclaire toute la pièce ainsi que les personnes qui y sont présentes. N'oubliez pas qu'il est sept heures et demie du soir, l'heure à laquelle les gens civilisés se mettent à table. Au premier abord, le salon dans lequel vous vous trouvez vous paraît être le plus laid que vous ayez vu dans votre vie. Le plafond est peint en nuance chocolat, agrémenté d'oiseaux ou de paysages rouges ou verts; les murs sont recouverts également d'un horrible papier-velours vert,

dont quelques tableaux et photographies, accrochés çà et là, ne servent qu'à faire ressortir davantage la vulgarité.

Un énorme poêle en faïence remplit tout un coin de cette pièce, dont l'autre est occupé par le piano. Un immense canapé, la table que nous avons déjà mentionnée et les chaises rangées avec symétrie contre le mur, tel est l'ameublement de ce soi-disant salon.

Sur le canapé, une dame d'un certain âge est majestueusement assise; elle écoute les compliments d'un officier d'infanterie, qui a l'air d'accomplir héroïquement un devoir pénible; deux ou trois femmes encore trônent sur des fauteuils. L'une d'elles est la maîtresse de la maison, laquelle s'empare de vous et vous présente à la souveraine du canapé, en disant d'une voix sépulcrale à force d'être pénétrée de la grandeur du titre qu'elle va prononcer : « Son Excellence madame la générale de X... » Elle ne vous laisse pas entamer une conversation avec cette étoile, mais elle continue à vous nommer : « Madame la

conseillère privée, Madame la colonelle, » et finalement vous présente sa fille, en ajoutant : *das ist mein Lischen :* c'est ma Lise. Après cela, vous êtes libre, et vous vous demandez avec terreur ce que vous allez devenir pendant les deux mortelles heures que vous devez passer dans cette cage.

Toutes ces dames ont un ouvrage de tricot en main, et paraissent absorbées dans une conversation où le prix de la viande et des œufs joue le principal rôle. Elles semblent être sur un pied de stricte cérémonie les unes vis-à-vis des autres et s'appellent par tous leurs titres, sans oublier, dans aucune de leurs phrases, celui d'excellence ou de très gracieuse dame. De désespoir, vos yeux se portent sur la table ; vous découvrez qu'elle est jonchée de livres, de brochures et de journaux. Une espèce de lumière commence à se faire dans votre esprit ; bientôt la maîtresse de la maison vous propose d'aller fumer avec ces messieurs, vous acceptez, et soudain vous vous trouvez, en entrant dans une autre chambre, transporté dans un autre monde. Tous les hommes

dans la société desquels vous tombez sont des gens instruits, polis, bien élevés, quoique ignorants des menus usages du grand monde, occupés, ayant tous leur travail réglé, coordonné, capables de juger sainement les mouvements littéraires et scientifiques de leur époque. Ils n'ont pas le poli, le vernis superficiel de la haute société qui se réunit au palais d'*Unter den Linden* et qui fait le plus bel ornement des jeudis de l'impératrice ; ils ne savent pas nouer leur cravate, et la forme de leur redingote date des dernières années de l'Empire; mais ils ignorent les petits cancans qui se colportent dans l'entourage de l'empereur. Ils ont le cœur simple, les manières timides; mais leurs facultés intellectuelles sont bien développées, bien équilibrées; c'est plaisir de causer avec eux, et l'on en tire toujours un profit quelconque. Remarquez que je me sers des mots « facultés intellectuelles », car, pour la politique, ces gens sont aussi incapables de la juger, y sont aussi indifférents, que les gens du grand monde.

Pour en revenir à notre soirée, le temps se passe, les minutes s'envolent, tandis que, d'étonné, vous devenez intéressé. La porte s'ouvre, la petite servante annonce le souper. Le maître de maison offre son bras à l'Excellence, on vous assigne la colonelle, et tout le monde passe dans la salle à manger. La gêne des premiers moments a disparu. Vous vous sentez à l'aise, et vous oubliez peu à peu les petits ridicules de vos voisins.

Le repas est des plus simples; une selle de chevreuil, de la salade et des fruits, frais ou confits selon la saison, composent le menu. Les convives mangent avec leur couteau, mettent leurs doigts dans la salière, lèchent leur fourchette, s'essuient la bouche avec le revers de leur main, mais vous leur pardonnez ces inconvenances par gratitude pour les heures agréables qu'ils vous ont fait passer.

Lorsque le repas est fini, on retourne au salon. La jeune fille qu'on vous a présentée sous le nom de Lischen se met au piano, et la soirée s'achève aussi gaiement que son début vous avait semblé

lugubre. A dix heures et demie tout le monde se dispose à partir; le gaz est déjà éteint dans l'escalier, et la servante vous éclaire avec une chandelle. On se dit bonsoir en se promettant de se revoir, et l'Excellence, la conseillère privée et la colonelle rentrent à pied, ni plus ni moins que le lieutenant qui avait fait l'empressé autour de leur grandeur, et qui se réjouit d'avoir économisé l'argent que lui aurait coûté un aussi bon souper.

Règle générale : la société allemande, corrompue en haut, démoralisée en bas, ne peut être bien appréciée que si on l'étudie dans ses classes moyennes. Cependant là, de même que dans l'aristocratie, l'infériorité des femmes, ou pour parler plus exactement, la façon dont on les relègue aux occupations de leur ménage, aux soins à donner à leurs chiffons, frappe au premier abord. En réalité, l'énorme distance qui sépare la bourgeoise de la grande dame est dans les mœurs. Là où la femme du petit rentier, de l'employé ou même de l'officier, se sacrifiera à sa famille, à son mari, à ses enfants, se ré-

duira au plus strict nécessaire, fera de sa personne une servante non payée, ensevelira sa jeunesse et sa beauté afin d'économiser le prix de l'éducation de ses fils, l'épouse d'un comte ou d'un baron, parfois aussi peu riche que la première, demandera à sa jolie figure le moyen de briller dans le monde, d'éclipser ses rivales par ses toilettes et, sous le nom de petits cadeaux, recevra en réalité le prix de son honneur. Fréquentez donc, si vous pouvez, ces intérieurs bourgeois ; vous y verrez le spectacle d'une mère de famille digne de tous les respects malgré ses mesquineries et ses ridicules, et vous pourrez, si vous parvenez à vaincre cet esprit de raillerie qui pousse les jeunes gens à se moquer de ceux dont les habitudes et les goûts ne sont pas en rapport avec les leurs ; vous pourrez, dis-je, vous initier aux secrets de la vie de l'Allemand instruit, laborieux, sincèrement convaincu de la grandeur de ceux qui le gouvernent, ne comprenant rien à la beauté des choses matérielles, ne pouvant soupçonner le plaisir d'être entouré d'objets qui

flattent la vue ou les sens, insensible à la beauté d'un tableau ou d'une statue, insouciant du confort, mais capable de pleurer à la lecture d'une belle poésie, capable de trouver des jouissances infinies à voir fleurir et prospérer une plante, et aspirant, comme délassement après une journée de labeur, à parcourir les pages d'un traité de Darwin, ou à feuilleter le dernier volume de Ranke. Il n'y a que l'Allemand des classes moyennes qui lise. Si vous entrez dans une bibliothèque publique, vous n'y trouverez jamais personne appartenant aux rangs plus élevés de la société ; le même contraste existe entre les officiers des régiments élégants de la garde et ceux appartenant à l'infanterie et à l'artillerie. Les premiers sont d'une ignorance crasse, d'une suffisance à toute épreuve; leurs journées se passent au club ou bien à courir les rues, afin d'y récolter quelques potins ; leurs nuits s'écoulent à danser ; ils sont presque plus efféminés que les femmes, et, dans la majorité des cas, plus vaniteux. Les seconds, au contraire, sont studieux, modestes,

instruits, mais appréciés, hélas! par des gens pour qui les plaisirs mondains sont lettres closes.

Cela vous explique pourquoi les hommes occupant un poste quelconque, ou bien valant par eux-mêmes quelque chose, se tiennent à l'écart de la société que, comme jeune diplomate, vous êtes forcé de fréquenter. Nulle part plus qu'en Allemagne, et plus qu'à Berlin, il n'existe de différence entre les classes qui constituent la nation. Partout ailleurs, un homme de talent peut sortir de la foule, percer les préjugés et, par la seule force de son génie, se faire l'égal de tous. A Berlin, il pourra se rendre utile, voire même indispensable; il ne parviendra jamais à être accepté comme égal par ceux qui, à défaut d'esprit, ont des ancêtres, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Cette barrière élevée par l'orgueil a pour résultat que les hommes qui seraient les plus propres à mener à bonne fin l'œuvre de la consolidation de l'empire allemand, se voient tellement refoulés sur eux-mêmes qu'ils ne tentent pas même d'écarter les barrières qui

les séparent d'un monde inférieur en tout, mais inaccessible

C'est à l'entrée de ce monde, comme à l'entrée de l'enfer, qu'il faut laisser l'espérance.

ARTISTES ET SAVANTS

VINGT ET UNIÈME LETTRE

Il y a beaucoup d'artistes et de savants à Berlin, mais ils forment entre eux une espèce de coterie dans laquelle il est très difficile de pénétrer. En général, on ne les rencontre pas dans le monde, sauf chez la princesse impériale, ou bien dans le salon de la comtesse de Schleinitz. La princesse Victoria, passionnée pour tout ce qui touche au domaine des sciences, de la littérature et des arts, se fait un devoir d'encourager les savants et les artistes. On lui sait un gré infini de son intelligente protection. Il est certain que, depuis le mariage de

l'héritier du trône, les choses appartenant au domaine artistique ont fait un immense progrès. La princesse visite les expositions, les critique et les juge, s'intéresse aux acquisitions faites par les Musées, etc. Quelques personnes très rares, dans la société, imitent son exemple. Le mouvement est encore bien restreint, mais ce n'en est pas moins un pas fait en avant dans une voie nouvelle.

Malheureusement le grand monde,par son ignorance, est incapable de prendre goût aux choses de l'esprit et par conséquent de diriger les productions artistiques. La bourgeoisie n'a pas assez d'autorité vis-à-vis des artistes ; elle s'en laisse imposer par eux; au lieu de leur signaler leurs fautes ou leurs erreurs de goût, elle accepte aveuglément et avec enthousiasme les arrêts qu'ils portent sur eux-mêmes. Le résultat de cet état de choses est que les artistes, ayant le choix complètement libre, ont fondé une espèce d'école nationale s'appuyant sur les traditions de la Renaissance et qui, jusqu'à présent, n'a produit que des monstruosités. Rien n'égale la fatuité d'un peintre

ou d'un sculpteur allemand, sauf peut-être celle d'un officier des gardes du corps. Ils s'imaginent avoir conquis le domaine de l'art, tout aussi bien que les armées allemandes ont conquis des provinces. D'un entêtement sans pareil dans leurs idées, ils veulent imposer leurs tendances à l'univers entier.

N'ayant pas affaire à un public éclairé, ils peuvent donner un libre développement à leurs extravagances, et peu à peu en arrivent à corrompre entièrement le goût de leurs compatriotes. Tout d'abord, ce qu'ils condamnent, c'est le plaisir qu'on éprouve à regarder un joli objet, même si ses formes ne sont pas tout à fait correctes, et ils se récrient à propos de toutes les choses qui plaisent seulement à l'œil. D'après eux, tout doit être dans un certain style, le style vieux allemand, *alt deutsch*, qui n'est rien autre qu'une affreuse caricature de la Renaissance. C'est ainsi que leurs maisons sont toutes sombres, noires, horribles, meublées avec des sièges et des armoires en bois sculpté, aux murailles ornées de tableaux de

la nouvelle école c'est-à-dire représentant des femmes aux poses extravagantes avec des bouquets fanés à la main.

Mais je m'aperçois que je m'écarte de mon sujet et que je me lance dans une digression sur le goût allemand, au lieu de vous parler simplement des artistes. Je vais donc retourner à mes moutons et vous décrire le professeur Angeli. Le professeur Angeli est un Viennois, et il n'a rien à faire ici; mais il vient si souvent à Berlin, il est tellement patronné par la société aristocratique de cette ville, qu'on peut presque le compter au nombre de ses enfants. Sa grande vogue date de l'époque où il a fait le portrait du prince et de la princesse impériale, lesquels ont, du reste, acheté ses meilleures œuvres. Depuis ce succès, le professeur Angeli a été le benjamin de tous les salons, et comme tous les benjamins, il a abusé de sa position. C'est l'homme le plus pénétré de sa valeur qui soit au monde. Son orgueil atteint des proportions phénoménales ; il croit l'univers entier créé pour son usage personnel. Il

est responsable de ses actes, car il peut, à l'occasion, lorsqu'il est vis-à-vis de gens qui ne sont pas disposés à tolérer cet orgueil, être relativement modeste. Malheureusement cela n'arrive guère, et les dames élégantes de Berlin se soumettent aveuglément aux caprices du professeur Angeli, lesquels ne seraient pas tolérés un instant chez un attaché ou un secrétaire d'ambassade.

Le professeur Werner, dont le tableau du Congrès a eu tant de succès, ainsi que celui de la proclamation de l'Empire à Versailles, est un petit homme fluet, mince, à la physionomie rusée, mais qui, du moins, n'est pas agressif. Cela ne veut pas dire qu'il ait une faible opinion de lui-même, mais il n'est pas vaniteux comme la plupart de ses confrères et surtout comme le peintre Lenbach, par exemple, auquel deux ou trois bonnes fortunes avec des folles, ou peu s'en faut, ont complètement tourné la tête.

Le comte Ferdinand Harrach, lui, est un artiste gentilhomme, un peintre amateur travaillant par amour de l'art, ce qui ne l'empêche pas de faire

payer très cher d'assez détestables tableaux. Moins beau que Mars, il a cependant fait des conquêtes, entre autres celle de sa très jolie femme. Homme d'esprit, il est, malgré cela, tellement pénétré de sa supériorité, qu'il ne daigne même pas accorder un peu de sens commun à son prochain. Il est très aimable ; mais on devine, rien qu'à son fin sourire, combien il a en mince estime ceux qu'il daigne honorer de son attention. C'est un des apôtres les plus ardents du style *alt deutsch*. La princesse royale trouve sans doute qu'il vaut mieux se tromper en art que de ne le point cultiver, et il lui semble probablement que le comte Ferdinand Harrach est au moins d'un bon exemple ; elle l'honore de ses bonnes grâces particulières et a même daigné le choisir pour son cavalier dans son bal costumé.

Le plus remarquable comme intelligence, parmi les artistes que vous aurez l'occasion de rencontrer, c'est, sans contredit, le professeur Gustave Richter, le premier peintre de portraits que

l'Allemagne possède aujourd'hui. Celui-ci n'a ni morgue ni fausse ostentation. Il sait ce qu'il vaut, mais n'a pas la prétention de surpasser le reste de l'humanité par son talent ou son génie. C'est le seul artiste allemand qu'on puisse ranger dans la catégorie des hommes supérieurs ; il a épousé une fille de Meyerbeer, et la femme, comme le mari, mérite que vous vous attachiez à eux, que vous ne négligiez pas l'occasion de les fréquenter.

Je ne vous parlerai pas des autres peintres, ni des sculpteurs qui se disputent les bonnes grâces de Berlin ; il suffit que je vous aie signalé les principaux d'entre eux, parmi lesquels j'allais presque oublier de vous mentionner le sculpteur Begas, un homme de beaucoup de talent, dont la femme est célèbre par sa beauté.

Les fêtes que donne le monde artistique de Berlin sont amusantes pour quiconque tient à être édifié sur la vanité humaine, car rien n'est comparable au mépris avec lequel les artistes allemands parlent de ceux qui ne partagent point leurs idées et leurs goûts.

Quant aux savants, aux littérateurs, il y en a de remarquables à Berlin. Sans vous parler de Mommsen, de Ranke, de Helmholtz, presque tous les professeurs de l'Université sont des gens du plus grand mérite et de la plus haute valeur qui, eux, travaillent pour travailler, pour faire avancer la science ou pour éclairer des points encore sombres de l'histoire ; non pour le triomphe de leurs théories ou de leur opinion personnelle. Ces courageux pionniers du progrès méritent notre respect le plus entier et notre admiration la plus sincère, car ce sont les seuls de leur pays qui ne soient pas aveuglés par les fausses idées de gloire nationale, qui admettent la valeur de tous les peuples de la terre et qui, au-dessus du nouvel empire allemand, de ses armées, de ses conquêtes, de son souverain et de son ministre tout-puissant, voient une chose plus grande, plus noble encore pour eux, plus sublime, car elle est la seule ici-bas que l'Éternel ait créée à son image : l'humanité.

LA PRESSE ET LES JOURNAUX

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

L'Allemagne est un des pays ou la presse joue un rôle disproportionné avec l'influence qu'elle exerce. Parmi la quantité de feuilles quotidiennes qui inondent le pavé de Berlin, c'est à peine s'il s'en trouve deux ou trois qui jouissent d'un certain pouvoir sur l'esprit des masses ; encore, celles-là sont-elles d'un ordre tout à fait inférieur, comme, par exemple, le *Klein Journal,* piètre imitation du *Petit Journal,* et le *Tageblatt* de Berlin, qu'il ne faut pas confondre avec le *Deutsch Tageblatt.* Ces deux gazettes sont les organes de

la blague allemande et de la morgue juive. Elles sont lues surtout par les domestiques et par le grand monde, qui y découvrent également de quoi satisfaire leur amour pour les nouvelles à sensation.

Il arrive souvent que ces feuilles se trouvent obligées de contredire leurs propres affirmations; mais le public lit rarement le démenti, et colporte au contraire avec plaisir des récits toujours mensongers. Quant aux journaux, ils sont surtout lus à l'étranger, où l'on a la naïveté de croire qu'ils représentent l'opinion pour laquelle ils combattent. Il n'en est rien cependant, sauf deux ou trois feuilles dans le genre de la *Germania,* organe des cléricaux, et de la *Kreuz Zeitung*, porte-voix des conservateurs.

La presse allemande est tout entière, ou bien entre les mains des banquiers juifs, ou bien dans la dépendance du gouvernement, lequel inspire tour à tour la *Post*, la *Nordeutsche* et la *Nationale Zeitung,* voire même quelquefois la *Gazette de Cologne*, suivant que le choix de l'une ou de l'autre

de ces feuilles lui paraît favorable à ses intérêts, et selon qu'il lui semble que l'une ou l'autre se laissera plus facilement démentir. Dans les questions qui se rapportent à la presse, de même que dans toutes les autres, le prince de Bismarck a son plan. Lorqu'il tient à être édifié sur l'effet que peut produire dans le monde une nouvelle quelconque, il la fait aussitôt imprimer, en ayant grand soin de l'accentuer d'après la soi-disant nuance de l'organe choisi par lui. Après que l'Europe entière s'en est émue, agitée, que la presse étrangère l'a relevée avec plus ou moins de bruit, que le résultat voulu par le chancelier est obtenu, il la fait contredire par une note officieuse de la *Nordeutsche*. Et la bonne âme critique alors audacieusement la perversité de ceux qui osent soupçonner un journal indépendant d'avoir des accointances avec le gouvernement.

La *Nordeutsche Allgemeine Zeitung*, ou *Gazette de l'Allemagne du Nord*, est la seule feuille qu'alimente continuellement le ministère des affaires étrangères ; encore est-elle reniée à chaque

instant. Lorsque l'ambassadeur d'une puissance étrangère vient se plaindre à la Vilhelm-Strasse d'un article particulièrement venimeux contre son pays, on lui en fait aussitôt mille excuses, tout en lui alléguant l'ignorance dans laquelle on se trouve du susdit article, et l'on promet d'adresser à qui de droit une réprimande ; puis, le lendemain, sans démentir les affirmations de la veille, la *Nordeutsche,* publie un entrefilet destiné à apaiser les colères excitées par elle. En outre, ce journal sert de diapason à tous les autres, lesquels règlent leur ton sur le sien et relèvent rarement ses assertions.

Les rédacteurs ne sont là que pour la forme ; tous les articles politiques sont bel et bien fabriqués au ministère des affaires étrangères et soumis, au moins pour les principaux, à l'examen préalable du chancelier.

Lorsque M. de Bismarck a besoin de faire pénétrer dans un certain milieu une opinion qui ne serait pas à sa place dans la *Nordeutsche*, et qui n'aurait pas assez d'autorité dans l'un de ses

autres organes, il choisit la *Post*, journal soi-disant honnête, soi-disant conservateur, soi-disant indépendant, de l'intégrité des principes duquel beaucoup de bourgeois sont convaincus. Le secours de la *Post* est surtout invoqué lorsque le chancelier veut se concilier les sympathies des grands seigneurs piétistes, abonnés à la *Gazette de la Croix*, et de ce monde effaré qui a sans cesse devant les yeux le cauchemar de la révolution sociale.

Les affirmations de la *Post* sont plus rarement contredites que celles des autres journaux; elle est le rameau d'olivier qui réconciliera, quand cela sera nécessaire, le gouvernement avec les adhérents du parti de la Croix.

Quant à la *Nationale Zeitung*, organe de Lasker et des nationaux libéraux, elle a jadis vigoureusement soutenu le gouvernement dans sa lutte contre les catholiques. Depuis que le parti qu'elle représente s'est brouillé avec le chancelier, la *Nationale Zeitung* a paru également brouillée avec lui; mais cette feuille a encore des attaches avec

son ancien allié lorsqu'il s'agit de combattre l'ennemi commun, le cléricalisme, et le chancelier en use sans scrupule quand il veut se concilier les ennemis du parti de M. de Windthorst.

Le journal, passant pour être très mal vu en haut lieu, peut sans danger être contredit et même injurié si le revirement subit d'une manœuvre de M. de Bismarck rend la contradiction et l'injure nécessaires.

Quant à la *Gazette de Cologne*, c'est la sentinelle avancée du chancelier. Elle est chargée spécialement d'observer les puissances étrangères, de dévoiler leurs projets ambitieux, de révéler leurs dissensions, l'embarras de leurs finances et la soi-disant force de leurs armées. C'est elle aussi qui a pour mission spéciale de crier qui-vive au patriotisme allemand, de réveiller l'orgueil national, et de donner le signal suprême au clairon qui sonne l'heure de la bataille.

Publiée hors de Berlin, passant pour la feuille la mieux informée de l'Allemagne, de même qu'elle en est une des plus riches, entretenant

partout des correspondants aux récits plus ou moins fantaisistes, la *Gazette de Cologne* est réputée à l'étranger pour être un journal indépendant, quoique d'opinion passionnée et d'une violence extrême dans ses haines.

Peu de gens soupçonnent que ses informations lui viennent en droite ligne du cabinet de M. de Bismarck, lequel profite de la haute position occupée par ce journal pour exciter les mauvais sentiments de ses nationaux, irriter la presse étrangère, provoquer sa colère et la lui reprocher ensuite.

Ainsi qu'on le voit, le prince de Bismarck a partout et toujours plusieurs cordes à son arc, et se joue de la presse comme de tout le reste.

Il manie de la même façon les correspondants étrangers, qui ne disent, ne pensent et n'expédient que ce qu'il plaît au chancelier; ceux qui sont corrompus obéissent, ceux qui sont indépendants sont circonvenus, ceux qui sont hostiles sont trompés. M. de Bismarck sait ainsi réduire les correspondants étrangers par une sorte de faim qui les

chasse hors de la vérité comme les loups hors du bois. Alors, n'ayant rien à se mettre sous la plume, ils fabriquent, comme les journalistes russes, des nouvelles invraisemblables, ou, comme le *Times,* ils en sont réduits à compter les bals et les dîners de lord Ampthill.

Parmi les journaux vraiment libres de toute espèce de solidarité et de compromission avec le gouvernement, deux seulement méritent une mention spéciale : la *Kreuz Zeitung,* ou *Gazette de la Croix*, et la *Germania.* Le premier est patronné par la Société élégante, qui y trouve des descriptions très détaillées de toutes les fêtes de cour, et qui y annonce ses naissances, mariages et décès. Le fait d'être abonné à la *Kreuz Zeitung* constitue à lui seul un brevet de respectabilité. C'est une feuille archi-honnête, archi-protestante et archi-ennuyeuse. Son saint, c'est Luther, son héros c'est le pasteur Kögel, ses ennemis tous ceux pour qui le mot progrès n'est pas un mot abominable. Arriérée de cent ans, la *Kreuz Zeitung* fu jadis aimée de M. de Bismarck.

Elle pousse ses scrupules. quant à la véracité des nouvelles qu'elle donne, jusqu'à ne les publier que lorsqu'elles ont reçu la consécration du temps et sont passées dans le domaine de l'histoire ancienne.

Elle est perpétuellement en guerre avec la *Germania* dont elle a le catholicisme en abomination. Cette dernière feuille, plus catholique que le pape, se distingue surtout par son ardeur passionnée pour toutes sortes de polémiques et par l'âpreté qu'elle apporte dans toute espèce de discussion. Le tact est une qualité qui lui est totalement inconnue, et la douceur chrétienne lui est tout à fait étrangère. Religion sans charité, telle devrait être sa devise.

Je ne vous parlerai pas du *Fremdenblatt*, journal presque entièrement consacré à de stupides commérages. Il se partage avec le *Berliner Tageblatt*, dont je vous ai déjà dit un mot, les faveurs des officiers et des dames de Berlin, qui les uns et les autres y trouvent, après un bal, la description de leurs toilettes et le nom de leurs dan-

seuses. En général, toutes les feuilles consacrées au récit des faits divers et des scandales du grand monde jouissent d'une immense vogue dans la société élégante. Les journalistes qui en sont les possesseurs profitent de cet état de choses, soit pour augmenter le nombre de leurs abonnés, en leur servant tous les matins un nouveau commérage, soit pour soutirer de l'argent à des dupes qu'ils menacent de compromettre par la révélation de certaines anecdotes de leur vie intime.

Cette espèce de chantage a donné lieu, il n'y a pas longtemps, à un procès scandaleux où l'on a vu figurer un ex-officier, porteur d'un nom aristocratique, et allié aux meilleures familles du pays ; mais, pour une fois que la chose a éclaté, combien est grand le nombre des victimes qui se sont soumises à leur sort sans murmurer et qui ont payé chèrement un silence qu'elles jugent indispensable à leur situation sociale.

Le journal peut-être le plus lu à Berlin, parmi ceux de cette catégorie, est le *Bœrsen Courrier*

(courrier de la Bourse), organe de la coulisse et des agioteurs ; c'est une feuille dont les rédacteurs sont continuellement en prison. On y lit des récits tantôt amèrement vrais, tantôt cruellement faux. Les opinions de ce journal sont nulles en toute autre matière que celle de l'argent.

LES DUPES DU CHANCELIER

VINGT-TROISIÈME LETTRE

Je ne dois pas oublier de vous parler d'une certaine catégorie d'individus dont vous aurez l'occasion de rencontrer quelques exemplaires et que je ne puis qualifier que du nom de corbeaux du chancelier en souvenir de notre ami La Fontaine. Ce sont des gens plus ou moins intelligents, toujours souples et adroits, souvent insinuants, dont les manières et l'éducation ne laissent rien à désirer, et qui, dévorés par une ambition effrénée, se sont faits les esclaves du prince de Bismarck, à qui ils servent souvent, sans s'en douter, de...

comment dirai-je? espions est un terme trop énergique ; informateurs est faible ; disons donc que ce sont des gens, qui, par dévouement à leur propre personne, se sont imposé la tâche de distraire les insomnies de leur puissant protecteur au moyen de récits sur les évènements du jour, et sur les faits et gestes de différentes personnes dont on redoute en haut lieu les opinions politiques.

Sans avoir le goût des contes de fées, comme le sultan des *Mille et une Nuits,* le chancelier aime à être distrait par des anecdotes. Il aime encore plus à posséder quelques âmes damnées non avouées ; son flair de chien de race les lui fait bien vite découvrir, et aussitôt il s'empresse de les attirer à lui, de leur persuader qu'elles ont de l'esprit, des talents, toutes sortes de qualités enfin ; et, chose plus importante, de leur donner l'assurance qu'elles jouissent de toute sa confiance, à lui chancelier. En un mot, il arrive que M. de Bismarck se fait renard pour séduire quelques petits corbeaux auxquels il donne des fromages au lieu de les leur prendre.

Il est rare que ces fromages soient de première qualité; mais un humble gruyère mangé en compagnie du prince est souvent préférable à une tranche de chester dévorée dans la solitude. Partant de ce principe, bien des personnes font des efforts désespérés pour obtenir un morceau du premier; mais, hélas! ce morceau ressemble au fruit fatal de l'arbre du bien et du mal. Il vous fait perdre la tête. Une fois qu'on en a goûté, on ne s'appartient plus, on devient ambitieux, cruel, lâche; on sacrifie tout, honneur, sentiments, au désir d'être en plus grande faveur, à l'orgueil d'être approuvé par le maître qui vous possède.

Les pactes conclus entre M. de Bismarck et les auxiliaires dont il se sert secrètement ne sont jamais autre chose que des sous-entendus; souvent même, les personnes qui les ont signés sont dans l'ignorance de l'engagement qui les lie. Elles savent seulement que le chancelier leur trouve de la valeur, qu'il les invite à Varzin, qu'il les admet dans son intimité, les fait causer, s'intéresse à leurs appréciations; qu'enfin, pour une

cause ou pour une autre, leur carrière prend un essor extraordinaire, se développe d'une manière particulièrement favorable à leurs intérêts. Ils ignorent, les braves gens, ou feignent d'ignorer, à l'influence de quel génie bienfaisant ils doivent leur avancement rapide ; mais à chaque nouvelle preuve des faveurs que leur accorde la Providence, ils vont faire une visite au chancelier, qui les reçoit à bras ouverts, les félicite et leur répète : « Je suis bien aise qu'on apprécie enfin un homme de votre mérite. »

Parmi les individus ainsi appréciés, deux ou trois sont au ministère des affaires étrangères ; d'autres, militaires ou civils, errent dans la société, où ils sont reçus à merveille, où peu de gens se doutent du rôle qu'ils jouent.

Vous-même, tout averti que vous soyez, vous aurez beaucoup de peine à les distinguer, et la plupart du temps vous tomberez dans le piège que vous tendra leur amabilité toujours exquise, leur politesse de beaucoup supérieure à celle des Allemands en général.

Cependant, la présence de ces téléphones vivants n'en constitue pas moins un danger sérieux de l'existence à Berlin, car le moindre mot sincère échappé dans l'intimité peut être redit à celui qu'on critique, et prendre, par le fait même qu'il est répété, une importance qu'on n'a pas voulu y attacher. Ne parlez donc pas politique pendant votre séjour à Berlin; ou, si vous le faites, louez, louez tout et toutes choses, même et surtout ce que vous désapprouvez.

Attachez-vous à éviter toute expression hasardée; confinez-vous aux plus vulgaires banalités; souvenez-vous que, non seulement les murailles, mais même l'air ont des oreilles et que, dans notre époque de progrès, on peut, à l'aide des téléphones, entendre à Potsdam ce qui se dit à Berlin. Je ne vous citerai pas le nom des personnes qui paraissent devoir entrer dans la catégorie que je viens de vous décrire. A quoi bon dévoiler leur incognito? A quoi bon surtout leur ôter des illusions? leur dire que ce n'est pas leur mérite, mais leur utilité qui leur vaut la protection du

chancelier, et qu'il arrivera un moment où, leur utilité n'étant plus nécessaire, ils retomberont dans l'obscurité, d'où un esprit moins habile que celui de M. de Bismarck n'aurait jamais cherché à les tirer? Seulement, je vous répéterai encore et toujours : Défiez-vous, défiez-vous; soyez davantage encore sur vos gardes avec les jeunes gens qui parlent très bien toutes les langues, qui ont beaucoup voyagé, et possèdent une certaine quantité de décorations étrangères, polis avec les diplomates (ceci est un indice grave), empressés auprès des femmes, bien vus à la cour, recherchés dans la société, et allant peu au ministère des affaires étrangères. Outre ces messieurs inavoués, le chancelier a encore d'autres protégés, avoués ceux-là, et parfaitement avouables. Tel est, par exemple, M. Lindau, frère de Paul Lindau, l'écrivain, que vous avez dû rencontrer déjà. C'est une forte tête, ayant toutes les qualités distinctives de la race juive : énergie, finesse, esprit bien trempé, jugement sain et droit, facilité extrême dans le maniement de la plume, et ambi-

tion de s'élever à l'aide de ses propres mérites.

Très bien vu par la princesse impériale, M. Rudolph Lindau mérite les sympathies que lui accorde l'héritière du trône. C'est l'un des meilleurs employés du ministère des affaires étrangères, et il a réussi jusqu'ici à éviter la disgrâce du *deus ex machinâ* de son département. On le voit peu dans le monde où on le reçoit avec un certain dédain à cause de son origine israélite. Charmant causeur, vous le trouverez cependant bien plus réservé qu'à l'étranger ; car à Berlin tous craignent une fausse interprétation de la pensée. Je doute, pour cette même raison, qu'il vous encourage à le fréquenter; cependant, ce serait pour vous une connaissance utile et profitable. Ne comptez pas pourtant qu'il puisse vous fournir un renseignement quelconque ; il est d'une avarice extrême sur ce point. Je regrette beaucoup pour vous l'absence de Berlin de M. de Radowitz ; celui-là est un des types les plus curieux que je connaisse. Fin, adroit, souple, spirituel, sachant se plier à toutes les situations, mentir

avec un imperturbable sang-froid lorsque cela est nécessaire, flatter à propos, contredire à temps, approuver lorsqu'il y a lieu, il a, avec toutes ces qualités, un défaut : celui d'une impétuosité de caractère parfois dangereuse pour un diplomate, car elle peut l'entraîner au delà de son but, et en tout cas faire craindre à celui qui l'emploie qu'il n'exécute pas à la lettre et dans le même esprit les instructions qu'il reçoit. Il est, en outre, vaniteux, et ne sait pas contenir un amour-propre trop accessible à la flatterie. Il livre aisément son secret à ceux qui savent le louer à propos d'en être le dépositaire. Très passionné dans son enthousiasme pour le chancelier, très zélé pour son métier, il se laisse entraîner parfois à manquer de tact et oublie que si l'Allemagne a le droit d'être orgueilleuse, ses représentants ont le devoir de ne pas être insolents. Tel qu'il est cependant on peut compter M. de Radowitz, sinon pour l'un des meilleurs, au moins pour l'un des plus adroits et des plus aimables agents diplomatiques que possède la Prusse. On lui reproche souvent, parmi ses col-

lègues, d'être brouillon ; mais, dans certains cas, ceci peut devenir une qualité, et l'on est souvent heureux, quand on fait la politique changeante et brusque de M. de Bismarck, d'avoir un représentant qu'on puisse désavouer.

Souvent, lorsqu'on cherche ou qu'on désire une guerre, des gens capables de la provoquer, comme M. de Radowitz, deviennent des auxiliaires précieux. Quant à présent, il est à Constantinople, pour y remplacer le comte Paul de Hatzfeldt, et probablement aussi pour y ennuyer la Russie et agacer les nerfs de son chargé d'affaires, M. de Nélidoff, que l'on dit extrêmement susceptible.

Je ne sais comment M. de Radowitz supporte sa villégiature sur les rives du Bosphore ; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il se trouve dans son élément, au milieu des intrigues de toutes sortes dans lesquelles se meut la politique orientale et se débat l'infortuné commandeur des croyants.

Brouiller les gens entre eux, lès réconcilier ensuite, se faire baiser les mains par amis et ennemis, c'est un métier qui convient sous tous

les rapports au fils du Radowitz ami du mystique Frédéric-Guillaume IV, que Saint-René Taillandier nous a si bien dépeint dans son beau livre : *Dix ans de l'Empire d'Allemagne.*

Je ne mentionnerai qu'en passant, parmi les protégés du prince de Bismarck, M. Busch, l'auteur du fameux ouvrage sur le chancelier qui a fait tant de bruit, il y a de cela deux ou trois ans. Celui-là est un ami que l'on désavoue, que l'on a laissé agir, soi-disant parce qu'on ne pouvait l'en empêcher, que l'on désapprouve, et que l'on blâme pour l'inconvenance de ses révélations. Il faut bien peu connaître le chancelier, et se rendre très mal compte du pouvoir dont il dispose, pour admettre un seul instant que M. Busch aurait osé publier son livre sans en avoir préalablement soumis le texte intégral à M. de Bismarck et obtenu de lui le bon à tirer.

Le prince aime assez ce genre d'indiscrétions, qui lui permet de faire connaître indirectement au public les côtés intimes de son caractère, ainsi que certaines opinions qu'il ne peut exprimer

autre part que dans son intimité. La publication de l'ouvrage *Fürst Bismarck und seine Leute,* a été une espèce de récompense accordée par le chancelier à un homme qui lui avait été utile, et auquel il a octroyé en guise de salaire le droit de peindre ses habitudes de chaque jour. M. de Bismarck connaît trop bien les peuples gouvernés par le césarisme, pour ne pas savoir qu'il faut les amuser, soit en leur donnant, sous une forme quelconque, du pain et des cirques, soit en livrant à leur avidité curieuse le spectacle de la vie intime d'un grand homme.

Je me résume. Pour bien connaître l'Allemagne et pour l'observer avec fruit, il faut l'étudier, la comprendre, la juger à ce moment de son histoire où elle semble avoir assimilé ses conquêtes, et où un avenir prochain peut la diriger dans des voies nouvelles.

On se demande, en effet, aujourd'hui, ce qu'elle deviendra lorsque le vieil empereur, son ministre tout-puissant, les Moltke, les Manteuffel, ces

hommes d'un autre âge venus en plein XIXᵉ siècle, auront disparu; lorsqu'à leur place se trouvera un roi qui a pu, sans y contribuer, faire l'expérience d'un gouvernement militaire et absolu, mais auquel sa situation, ses loisirs, ses travaux, ses voyages, la nationalité même de sa femme, et l'on dit ses goûts, ont donné un caractère tout différent et peut-être la résolution de gouverner l'Allemagne dans un sens libéral. Quels obstacles trouvera-t-il dans la tradition d'un système qui a fait l'Allemagne impériale? quelle résistance dans une armée organisée pour la conquête? dans une bourgeoisie non encore apte à prendre le pouvoir? dans une presse démoralisée, dans des partis désorganisés? Quelle aide lui apporteront des personnalités ambitieuses incapables de prendre des responsabilités dont elles ont été trop longtemps déshabituées? A travers tous ces éléments si défavorables, le socialisme dont M. de Bismarck a grossi la source, et qu'il est lui-même impuissant à endiguer, menacera de monter chaque jour. Alors, on peut prédire que la situation de successeur d'un empereur sans

cesse victorieux sera difficile et peut-être inextricable. Pourra-t-il trouver dans l'armée elle-même l'esprit de sacrifice qui lui permettrait de la réduire ? Trouvera-t-il dans les fonctionnaires publics, rompus à la soumission, l'instruction nécessaire qu'exigent les grandes réformes? La même génération qui a vu partout le triomphe de la force matérielle, avec ses injustices et ses brutalités, sera-t-elle faite pour se précipiter avec ardeur dans les voies ouvertes à la force morale et à la justice?

Il faudrait, pour diriger dans de telles voies une nation aussi peu préparée à les suivre, un prince à l'esprit hardi, aux aspirations généreuses, à la main ferme, désintéressé de toute popularité de la première heure, mais sachant que l'histoire peut donner, dans ses assises, à côté de la place d'un conquérant, une place égale à un grand législateur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

La Famille Royale 5

Le Parlement 17

Princes et Princesses 36

La Cour 42

Les Intimes de l'Impératrice 54

Le Chancelier 66

Le Bundesrath 78

Le Ministère 90

La Politique de la Prusse 100

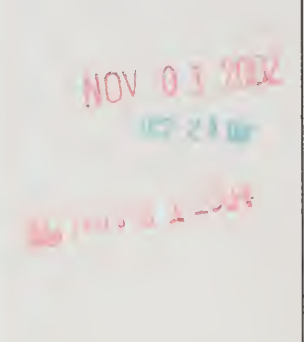
M. de Windthorst et les Catholiques 110

M. Bebel et les Socialistes 119

Le Comte de Moltke, le Maréchal de Manteuffel, le Général de Kameke 129

Pages.
Les Familles Princières. 138
M. de Bleichröder et les Princes de la Finance 152
La Comtesse de Schleinitz et le Wagnérisme. 163
Le Grand Monde a Berlin. 171
Les Trois Sœurs. 180
M. Stœcker et la Question Juive. 190
Le Corps Diplomatique. 200
La Bourgeoisie. 217
Artistes et Savants. 229
La Presse et les Journaux 237
Les Dupes du Chancelier 248

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 15541


NOV 03 2002

